

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Les Heures (L'Art wallon)*, Verviers, Mai 1897 – Janvier 1898.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

73060



# Les Heures

(L'Art Wallon)

Directeur : Guillaume HENNEN.

## SOMMAIRE :

- Proclamation* — La Rédaction.  
*A la Faucheuse* — Albert Mockel.  
*Chant Sacré* —  
     Emmanuel Delbousquet.  
*Evocation* — François de Croisset.  
*Doux Ménestrel Passager* —  
     Tristan Klingsor.  
*Ganymède* — Valère Gille.  
*Paternité* — Rodrigue Sérasquier.  
*Missa Solemnis* —  
     Charles Smulders.  
*Nécessité* -- I. Will.  
*Nouveaux Concerts* --  
     Charles Smulders.  
*Essais sur le Naturisme* --  
     Guillaume Hennen.  
*Memento.*



LE N° 0-50 CENT.

MAI 1897.

Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur  
Rue du Palais, 129, Verviers.

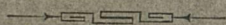


# LES HEURES

(L'ART WALLON)

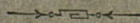
Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



## COLLABORATEURS :

PAUL ANDRÉ, GEORGES ANGELROTH, GUSTAVE ANDEL,  
CHRISTIAN BECK, MAURICE CARTUYVELS, FRANCIS DE CROIS-  
SET, ARTHUR DAXHELET, EMMANUEL DELBOUSQUET, CHARLES  
DELCHEVALERIE, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, VALÈRE  
GILLES, ARNOLD GOFFIN, CHARLES GUÉRIN, HENRI GHÉON,  
OSCAR GROSJEAN, GUILL. HENNEN, PAUL JANE, TRISTAN  
KLINGSOR, HUBERT KRAINS, RICHARD LEDENT, MAURICE  
MARCHIN, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, GABRIEL MON-  
JOIE, VICTOR ORBAN, LÉON PASCHAL, EDMOND PILON, EDMOND  
RASSENFOSSE, PAUL REIMON, HENRI DE REGNIER, RODRIGUE  
SÉRASQUIER, FERNAND SÉVERIN, CHARLES SMULDERS, FRANCIS  
VIELÉ-GRIFFIN, EMILE VERHAEREN, I. WILL.



Abonnement: Fr. 5-00 par an

Adresser toutes communications à M<sup>r</sup> Guillaume HENNEN,  
directeur, rue St-Remacle, Verviers.

# LES HEURES

(L'ART WALLON)







## *Ceci est une Proclamation.*

« Bourgeois, songez que du haut de ces tours d'ivoire, les esthètes vous contemplent. »

LÉON DAUDIET,  
(*Les kamtchatka*, passim.)

Au seuil de cette année nouvelle, il ne messied peut-être point d'affirmer notre foi et de dire, avec nos jeunes espérances, le but de nos pèlerinages et l'illusion candide de nos efforts.

Nous croyons que l'Art n'a que faire des querelles mesquines, des chapelles aux petits dieux exigeants, aux rares enfants de chœur, puérils et grotesques. Nous avons cette naïveté de rire devant les *saltations* farouches des Apaches de lettres, brandissant autour du poteau du scalp le Tomahawk du Verbe. Nous avons cette impudente fatuité de faire la nique aux augures surannés et solennels. Et nous rêvons d'un Art sans entraves, indépendant, insoucieux aussi de ce débat, peu divertissant à la longue, du Vers libre et du Vers clas-



sique. La Beauté doit-elle donc s'astreindre à tels dogmes intransigeants ? Ou si l'Art, dans sa mystérieuse harmonie, n'est pas divers, multiple et fécond comme la Nature et comme la Vie ? Nous serons fraternels à tous ceux dont le chant vibre, sous le ciel, — véhément, doux, joyeux ou triste. Peu nous importent toutes les écoles et toutes les esthétiques et toutes les formules et toutes les théories, toutes ces choses stériles, éphémères et vaines. Dans notre marche loyale vers la Beauté, il nous plaît de nous proclamer d'une impartiale Tolérance, — assurément très révoltante.

*La Rédaction.*





## *Chant sacré.*

*Quand les printemps sacrés jaillissent de la Mer  
Où dans l'aurore en feu les barques appareillent,  
Depuis l'été brillant jusqu'à l'automne amer  
Je vois les soirs mourir sur les vagues pareilles.*

*O Dieux de volupté, sous les ombrages verts  
Des hauts pins balancés par le vent qui sommeille,  
J'ai vu fleurir l'ennui des mystiques hivers  
Dont l'ombre enveloppa la mer blonde et vermeille.*

*J'ai regardé la vie et ses flottes lointaines  
Passer sur l'horizon magnifique des soirs :  
Mais je n'ai pas quitté le bord frais des fontaines  
Où les Dieux des forêts aimèrent à s'asseoir.*

*Je ne suis pas allé vers les pourpres mirages  
Dont la clarté d'orgueil voyage à l'occident,  
Et ma flûte exila l'ivresse des orages  
Et le courroux du Dieu au farouche trident.*

*J'ai préféré jouir de ma douleur sereine  
Sans jeter mon orgueil au flot des foules ivres.  
J'ai préféré le soir que charment les Sirènes  
Et la triste douceur de me regarder vivre !*

*En moi seul j'ai suivi les clartés souveraines  
Tombant des astres purs, des lèvres ou des yeux,  
Et je chante le soir, sans que nul les comprenne,  
Les rythmes inconnus que chantèrent les Dieux !*

*Emmanuel Delbousquet.*





Hélas ! que reste-t-il de ces baisers défunts ?  
Des mèches de cheveux où flotte une odeur louche,  
Des billets, un ruban et des fleurs sans parfums  
Et des flacons jaunis qu'en tremblant on débouche.

*Francis de Croisset.*

## *Doux Ménestrel passager...*

*Doux ménestrel passager,  
Assieds-toi sur la borne du carrefour  
Et joue ta chanson d'amour  
Accoutumée,  
A brèves pauses, —  
Pour que le vent la prenne en ses doigts légers  
Et la porte à ma bien-aimée  
Comme un varlet porte une rose.*

*Mais si le vent prend la chanson d'amour,  
Sais-tu ? il te rapportera peut-être  
Un air de flûte de pastour,  
Un air de flûte ou de roseau  
A son retour.*

*Car c'est nuit presque, damoiseau :  
Les agneaux ont fini de paître ;  
La bergère a remis sa capeline  
De douce laine, et, dans le soir lointain  
Les ailes vermoulues des vieux moulins sur  
[la colline  
Font des pirouettes comme des pantins.*

*Tristan Klingsor.*

## *Ganymède.*

*Gazouillant la chanson dont sa jeune âme est pleine  
Ganymède est assis sur le bord du ravin ;  
A ses lèvres d'amour, plus douces que le vin,  
Le printemps radieux embaume son haleine.*

*Une cigale en feu sur son manteau de laine  
Tremble ; entre les taillis le faune et le sylvain  
Se glissent, attirés par son charme divin ;  
Un bonheur inconnu se répand par la plaine.*

*Et quand l'aigle à ses pieds se pose dans les fleurs,  
L'enfant, charmant, avec mille soins cajoleurs,  
Arrondit à son cou nerveux ses bras de rose.*

*L'oiseau frémit, se dresse, et prenant son essor,  
L'emporte tout à coup dans une apothéose  
Vers les palais brillants des dieux aux trônes d'or.*

**Valère Gille.**

## Paternité.

*A Paul Sytrain.*

*Lorsque Pygmalion déposa le ciseau,  
Croisant les bras devant l'impassible statue,  
Il comprit qu'à jamais elle se serait tue,  
Et qu'il ne savait pas lui sculpter un cerveau.*

*Chassant son rêve, mort aux yeux de Galathée,  
Il alla contempler, comme le soir tombait,  
Près des lauriers en fleurs, son enfant qui jouait  
Sur le sable jonché de conques argentées.....*

*— Pourquoi dans notre songe, artistes orgueilleux,  
Voulons-nous subjuguier l'Idéal et les Dieux  
Dont la sérénité sourit à cette envie ?*

*Les chefs-d'œuvre sont vains ! Admironons nos enfants  
Car nous pouvons, ceux-là, — créateurs triom-  
phants, —  
Les voir vivre d'un peu de notre propre vie !*

Janvier 1896.

Rodrigue Sérasquier.

(1) *Missa Solemnis.*

Poème formidable de la chrétienté, terrifiant et cependant consolateur. Il n'est pas étonnant que presque tous les grands maîtres de la musique aient voulu interpréter ce poème gigantesque, et leurs œuvres sont là pour attester l'intensité de la vie religieuse des siècles derniers.

Pour Beethoven, la messe est symbole. Il n'est plus question ici de la célébration de cérémonies religieuses. Le maître, se plaît à généraliser, embrasse dans ses Messes l'âme collective de l'humanité; il chante ses joies et ses souffrances, ses rêves et ses aspirations, mais non dans ce qu'ils peuvent avoir de plus particulièrement religieux. Aussi la place de ces œuvres immortelles est-elle à la salle de concert plutôt qu'à l'Église.

C'est donc cette merveille de poésie qu'on appelle la Messe en *ré* de Beethoven que M. Sylvain Dupuis avait choisie pour être exécutée au concert de bienfaisance, organisé par l'Association des Elèves des Ecoles spéciales. Entreprise audacieuse, tâche ardue ! car si grandes sont les difficultés de cette œuvre, qu'elles ont pu paraître insurmontables lors d'une première exécution en Belgique qui eut lieu l'an passé à Liège.

Dois-je ajouter que M. Dupuis disposait d'élé-

---

(1) L'auteur nous prie de faire remarquer que ce compte-rendu, qui fut publié en 1895 lors de la première interprétation de la *Missa Solemnis*, a simplement été remanié et adapté pour sa seconde exécution.

ments supérieurs et de forces vraiment imposantes : les Dames amateurs de la ville, la Royale Légia et l'orchestre des Nouveaux Concerts. Comme solistes, des artistes de grande réputation : M<sup>lles</sup> Johanna Nathan et Haas, MM. Dierich et Siermans composaient le quatuor vocal remarquable sous tous rapports.

Le *Kyrie* est bien la partie la plus religieuse de l'œuvre. Le thème du quatuor solo est empreint de tristesse et de souffrance, et les réponses du chœur disent l'accablement, la fatigue, le morne découragement.

C'est l'homme qui, en présence de l'Éternel, sent sa petitesse, son impuissance, et qui, abdiquant son orgueil altier, n'a plus d'espoir qu'en Dieu. Seigneur, ayez pitié de nous, qui tous avons tant besoin de pitié ! *Kyrie eleison*.

Autres sont les sensations qu'éveille le *Gloria* ! En écoutant cette page éblouissante, j'eus la vision d'un lever de soleil. Sur la plage, de grand matin. Une lueur indécise flotte sur les choses. Un peu de clarté seulement aux sommets des monticules où, la veille, les enfants des pêcheurs aux pieds nus, ou peut-être bien pendant la nuit, les elfes de la mer, ont joué, construisant des forts et des châteaux dans le sable. Mais déjà grandit la lumière. Je vois briller la nacre des coquillages, et sur les nuages lumineux, les couleurs de l'arc-en-ciel se profilent. De jeunes Tritons se laissent doucement bercer par les flots. Le Levant s'illumine de rouges lueurs. On a le pressentiment de quelque événement glorieux qui



se prépare, devient imminent. — Et voilà que, tout à coup, le ciel s'ouvre, et le soleil, radieux, verse ses flots de lumière vivifiante et inonde le paysage de sa gloire de pourpre. Et devant ce miracle de création, qui tous les jours se renouvelle, le chœur des anges acclame le Créateur : *Gloria, gloria in excelsis !*

Était-ce cela que je croyais voir ? Non, non. C'était une ville. Et un roi venait. Et, sur le chemin en pente douce, toute la population court au-devant de lui avec des chants joyeux. Des jeunes filles sèment des fleurs sur son passage. Sur la figure du jeune roi sourient la douceur et la bonté. Est-ce bien un roi ? N'est-ce pas le Christ ? Les hommes l'acclament, les femmes tendent les bras, de jeunes mères lèvent vers lui leurs enfants. Le soleil dore les coupoles de Jérusalem, la Ville Sainte. Et le peuple jubile : *Hosanna, Hosanna ! Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Mais déjà la vision s'efface devant la tristesse du tableau suivant. Dans le soleil brûlant, lentement, péniblement, un homme ployé sous une croix gigantesque, gravit la côte rocheuse. Ses pieds se meurtrissent aux pierres du chemin. Il y a du sang sur ses vêtements, il y a du sang sur ses mains, et du sang ruisselle sur son doux visage. Et il me semble reconnaître cet homme. N'est-ce pas le roi que, hier, le peuple acclamait ? Dans l'air des cris de mort. La foule l'insulte ; des soldats le frappent. Des femmes suivent à distance, sanglotant : *Agnus Dei.*

Mais pour dire toutes les émotions ressenties à l'audition de cette œuvre admirable, du *Credo*, de l'*Incarnatus est*, du *Resurrexit*, il faudrait plus de place que ne peut revendiquer cette modeste chronique.

L'interprétation a été géniale et l'exécution parfaite. Les études ont été conduites avec la conscience et ce pieux souci des moindres détails auxquels M. Sylvain Dupuis nous a habitués. Les chœurs ont été admirables. L'homogénéité et l'équilibre des groupes étaient remarquables. Aussi, l'œuvre a produit une profonde impression. L'auditoire, après avoir écouté avec recueillement, a chaudement acclamé directeur et exécutants. Jamais à Liège, on ne vit pareil triomphe. Salle comble d'ailleurs aux deux auditions.

Quant à moi, je me sens une grande reconnaissance envers les amateurs, les artistes et surtout envers le directeur, au dévouement desquels je dois cette grande émotion. Je suis sorti de là meilleur, plus fort pour la lutte de demain, la lutte de tous les jours. Je considère l'exécution de la *Messe en ré* comme une grande et belle action.

*Charles Smulders.*

## Nécessité.

Il fut un temps où j'aimais l'abstraction pour elle-même, où j'aimais les échaffaudages, les syllogismes, les condensations, les synthèses, comme on aime les chiffres et le jeu d'échecs, — en vrai sport intellectuel, — pour la vibration, le changement d'aspects que cela donnait aux choses réputées inertes. Selon que je plaçais l'une de ces choses devant moi, la considérant comme un centre, le monde entier tournoyait en un glissement rapide et facile, et se subalternisait à ce noyau facultatif. Les synthèses se désagrégèrent et se reformaient comme les losanges de toutes dimensions que l'imagination à peine éveillée découpe le matin dans les agaçants dessins symétriques des tapisseries de chambre d'hôtel. Tout se mouvait, et ma mécanique cervicale multipliait pour ma plus grande joie les roulantes et tournoyantes occasions de cet exercice. —

Peut-être beaucoup d'abstracteurs de quintessence n'eurent-ils d'autre raison, d'autre prétexte que celui de ce plaisir, de ce trémoussement de matière grise, pour excuser les tristes bouquins qu'ils nous persuadèrent de lire et de trouver

— Profonds ! — Même, tout comme les joueurs de quilles ou de bouchon qui s'émerveillent quand près d'eux les buveurs de bière trouvent le Dimanche un peu long, je m'étonnais, je m'indignais quand j'entendais les gens se plaindre que tout fût vieux et usé. —

Le désir si bien exprimé par Baudelaire de trouver « du nouveau » m'apparaissait puéril, émanant d'êtres impuissants à jouer avec les choses, à les retourner sous toutes leurs faces, êtres *subissant* la vie, et incapables d'envisager autre chose que ce qui pesait lourdement sur eux. —

Donc ils m'étonnaient. « oui ; mais voilà que..... » — comme on dit dans tous les contes bien faits où tous les rêves oiseux s'équilibrent d'un obstacle qui les féconde, — voilà que, de ce sport où je mirais — en bonne et antique et illustre et docte compagnie, du reste — ma vaniteuse virtuosité, je sentis un beau jour, l'ennui, le peu de réalité, et la complète stérilité.

Je n'avais pas *vécu* toutes ces choses ; je les avais seulement regardées, elles avaient passé devant moi. — Tout ce qu'il y avait au monde de plus beau, de plus sacré, de plus fort, la Vérité, la Liberté, la Nécessité, l'Eternité, avaient été pour moi, en fait, un jeu. J'avais joué avec ces choses dans mon esprit, les contemplant comme on contemple un kaléïdoscope, les admirant certes, en passant, mais ne les sentant pas. Comment les aurais-je senties, je ne sentais rien, j'étais comme l'homme primitif, comme l'enfant, je jouais pour jouer.

Mais l'heure où je sentis plus fortement me fit oublier tous ces jeux.

Ce fut ce que les croyants appellent l'heure de la grâce, ce que les artistes nomment l'inspiration, — ce fut l'heure où tout être, recommençant et concentrant en lui la vie de l'humanité, s'étonne d'avoir pu aimer la liberté, — n'importe quelle dose de liberté — et est mû par une nécessité plus grande que lui, qui l'attire et le force à s'employer tout entier pour un but autre que lui-même, autre que son propre bonheur. —

Ces jolies et harmonieuses girations de mon esprit enfant me parurent oiseuses. — Rien ne m'intéressait plus que ce que je pouvais sentir et vivre fortement, ou entièrement — Travail, repos, plaisir, il fallut que peu à peu toutes ces choses revêtissent un autre mode que celui de mon unique caprice, — de mon unique volonté. — Il fallut pour que je puisse en jouir com-

plètement, que je devine toujours mieux leur place dans le tout dont elles étaient de si minimes parties, que je sente leur *dépendance* de l'ensemble.

Que les jeux étaient loin ! — Et pourtant je jouais encore parfois, — ou plutôt, toutes les heures apportaient leur sourire. —

C'était le sourire puissant et doux, involontaire et serein, de la bonne, de l'énorme, de la sainte Nécessité. —

Quelle Nécessité, demandez-vous ? Que vous importe sous quelle forme je la sentis ? Pour cette admirable, ignorante, éloquente, enfantine et sublime femme qu'on appelle la Maréchale Booth, et pour toute l'armée du Salut, la nécessité impérieuse est de se donner à l'humanité, de la rendre bonne et simple selon la sommaire et forte idée qu'ils se font de l'image du Christ. Pour d'autres, cette nécessité, que peu d'êtres, je crois, sentent d'une façon puissante et consciente à la fois, prend la forme d'une passion, d'une carrière, d'une mission, — ou seulement d'un penchant fortement déterminé. —

Pour tous ceux qui sentent cette nécessité, la vie devient réelle ; de la petite place où ils sont, ils la voient dans sa simplicité, la jugent d'après eux-mêmes ; leur parole est une chose personnelle, originale, — peut-être étroite — mais très intensément humaine. —

Ah ! vous tous qui faites œuvre d'Art, puisse, de tout son poids, un monde peser sur votre cœur et puissiez-vous n'exprimer que ce qu'une chose plus grande que vous vous force à crier.

I. Will.

## *Nouveaux-Concerts.*

### CONCERT DU 7 FÉVRIER 1897.

PROGRAMME : **Thàmar**, poème symphonique, MILI BALAKIREW. — Scène de la séduction du 2<sup>e</sup> acte de **Parsifal**. — Ouverture des Maitres Chanteurs. — Prélude du 1<sup>er</sup> acte et finale du 3<sup>me</sup> acte de **Tristan et Yseult**. — Fantaisie sur des mélodies populaires canadiennes, PAUL GILSON.

---

Le poème symphonique de Balakirew me semble mériter à peine l'honneur d'une exécution aux Nouveaux-Concerts. En constatant qu'il dénote une science accomplie de l'orchestre, j'aurai dit tout le bien que j'en pense. L'exécution a été excellente.

Dans la scène de la séduction de « Parsifal, » le rôle de Kundry était tenu par Mad. Rosa Sucher, celui de Parsifal par notre ancien concitoyen M. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles. J'ai eu beaucoup de plaisir à réentendre M. Demest, qu'une longue indisposition a tenu pendant quelque temps éloigné du podium. Il chantait le rôle en allemand, et malgré quelques petites incorrections, inhérentes à tout premier essai, je suis heureux de constater une prononciation relativement exacte. J'engage fortement M. Demest à poursuivre ces études qui lui permettront bientôt de chanter Wagner dans la version originale. Mad. Sucher m'a paru moins bien disposée que lors de sa dernière apparition à Liège, il y a quelques années. Si la voix est toujours d'une ampleur peu commune, l'émission est devenue moins facile et l'intonation moins pure. Ces légères imperfections étaient plus sensibles dans la seconde partie du programme que dans la scène de la Séduction, que Mad. Sucher a chantée en grande artiste.

Monsieur Sylv. Dupuis a donné une interprétation parfaite du Prélude des Maitres Chanteurs.



Les changements de mouvement, très fréquents, étaient indiqués avec toute la souplesse et toute la précision voulues.

J'ai constaté au début une trop grande exubérance des cuivres, qui n'est motivée que plus loin, quand le rôle de ces instruments devient plus prépondérant et plus individuel. Le programme portait **Ouverture** au lieu de **Prélude** des Maitres Chanteurs. Voulué on involontaire, la rectification est parfaitement justifiée. Un **Prélude** — comme celui de Tristan et Yseult, ou encore celui de l'Or du Rhin — doit préparer l'action et même en faire partie inséparable, tandis que l'**Ouverture** donne simplement la grande ligne de l'œuvre, en paraphrasant les plus belles mélodies ou les plus heureux épisodes. Et c'est une singulière erreur esthétique que d'imposer la vision de l'œuvre entière en un violent raccourci, avant le début de l'action. Je n'ai jamais compris la nécessité de faire entendre avant le 1<sup>er</sup> acte le Preislied et les acclamations de la foule, qui sont si bien à leur place au 3<sup>me</sup> acte. Quoi qu'il en soit, Ouverture ou Prélude, l'introduction des Maitres Chanteurs est un morceau symphonique d'une rare splendeur.

Avant les fragments de Tristan et Yseult, Mad. Sucher a eu la gracieuseté de nous donner la mélodie de Wagner, intitulée Traume, qui ne figurait pas au programme. Quoique cette mélodie fût excellemment accompagnée au piano par M. Jaspar, on a dû constater que l'exécution dans une grande salle comme celle du Conservatoire, exige impérieusement l'orchestre. L'absence de certaines notes magiques, sorties du cor de M. Lejeune lors d'une audition antérieure — avec orchestre — se faisait grandement sentir.

Le Prélude du 1<sup>er</sup> acte de Tristan ne m'a pas fait oublier la superbe exécution, d'il y a quelques années, lorsque M. Dupuis nous donnait les deux premiers actes en entier -- fête inoubliable ! Dans les profonds soupirs de ce prélude, qu'entrecourent de longs et troublants silences, frissonne la prescience du drame à venir, l'appréhension et la cruelle angoisse des souffrances

futures. Mais toutes ces choses — si subtiles et si vagues — manquent leur effet, entendues après la tumultueuse Ouverture des Maitres Chanteurs. Il serait préférable d'ouvrir le concert par cet admirable prélude. Et puis, il faut bien avouer que l'idée de souder ce prélude au final de l'œuvre — quoique cela se fasse couramment, aussi bien chez nous qu'en Allemagne — est une véritable aberration de l'esprit. L'émouvant final n'a pas manqué cependant de produire une très grande impression.

Le concert se terminait par une Fantaisie sur des mélodies canadiennes, de Paul Gilson. J'admire sans réserve le splendide travail orchestral, mais les thèmes, pleins d'une joie grossièrement populaire et d'ailleurs plus baroques qu'exotiques, m'ont déplu. On a beaucoup applaudi cette œuvre du jeune et sympathique compositeur bruxellois.

M. Sylv. Dupuis a dirigé le concert avec son autorité habituelle. De plus en plus s'affirment l'indépendance de son interprétation, la précision de son geste et cette précieuse faculté de communiquer ses sensations aux auditeurs par l'intermédiaire des exécutants, qualités maitresses qui font le grand chef d'orchestre.

*Charles Smulders.*

## *Essais sur le Naturisme.*

*Maurice Le Blond.*

Quelques pensées extraites de ce livre sont une caractéristique très nette du Naturisme, mouvement d'art de trame peu complexe, affirmant autant qu'il nie, parlant de la réalité pour arriver au symbole, ne voyant dans l'homme que l'homme-fonction et non l'homme pensant et qui réprouve complètement « le culte du moi » et toute étude de vie intérieure. De quelle récapitulation, il résulte que le Naturisme ne s'est attri-

bué qu'un champ peu vaste où il glanera, non des gerbes, mais quelques rares épis.

A deux moments assez rapprochés ont paru les manifestes de l'école Romane et du Naturisme. De part et d'autre s'affirme une tendance vers un art plus simple et plus pur; ici, un besoin de retremper l'âme dans l'éternelle jeunesse de la nature, là, un retour à la tradition antique. L'École Romane ne nous a pas donné ce qu'elle avait promis et le Naturisme n'aboutira pas non plus aux résultats que ses adeptes croient en tirer. Quoique parfois nous ressentions un violent désir de ne plus souffrir d'une souffrance exacerbée à plaisir et de ne plus jouir avec un raffinement exagéré, l'effort de remonter le courant pour venir boire à la source fraîche a paru insensé et a été impossible à nos âmes trop vieilles.

Et n'eussions-nous même pas désavoué cette tendance, nous reprocherions au Naturisme le peu de vérité de ses conceptions autant que leur exclusivisme. Il nous importe plus de sonder la passion, de connaître la pensée et d'analyser la sensation, que de rester pétrifié d'admiration béate devant le geste soi-disant auguste d'un forgeron battant l'enclume ou d'un laboureur creusant le sol. Et nous demanderons aussi s'il y a réelle nécessité de s'imposer des codes et des formules et de se plastronner d'un écriteau ou d'une dénomination quelconque. Que sont les vains mots de réalisme, de symbolisme, de naturisme devant la majesté et l'universalité de l'Art? Et le poète ne peut-il dire son âme et chanter son rêve sans avoir pénétré dans l'arche sacro-sainte d'une étroite coterie.

*Guillaume Hennen.*

## MEMENTO

« *Les Heures*, » ce titre, nous l'éhumes de préférence à l'ancien « *l'Art Wallon* » qui semblait exclure toute manifestation d'art étrangère à la Wallonie.

---

Peut-être ne messied-il pas non plus dire le motif qui empêcha maints collaborateurs de figurer dans ce numéro : l'extrême obligeance du grand nombre. C'est encore la raison qui ne nous permit pas d'exprimer à M<sup>r</sup> L. Kefer notre admiration à propos de ses « *Nouveaux Concerts*. » Aussi nous plaira-t-il de parler longuement de ceux-ci dans un prochain article.

---

Il nous fut donné d'entendre, il y a quelque temps, à la Société des Arts et de la Presse, une causerie de M<sup>r</sup> M. Wilmotte sur la « *Chanson Populaire*. » Il sut, avec beaucoup d'agrément, nous la montrer dans ses origines et ses développements. Et ses dires se précisaient de spécimens caractéristiques qu'interprétait M<sup>r</sup> Dethier avec infiniment de tact.

---

M<sup>r</sup> Paul André, notre collaborateur, donna au « *Caveau Verviétois* » une élégante et chaleureuse causerie, d'ailleurs très applaudie, sur « *l'indifférence belge en matière artistique et littéraire*. »

---

Nous adressons un cordial merci à tous ceux qui voulurent bien nous apporter l'appui de leur talent et de leur nom.







VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU

le beau dans la nature

le beau dans l'art — le beau dans l'utile

**CHAUSSEZ-VOUS**

*CHEZ*

**Crutzen Frères**

Rue du Brou, N° 38

**VERVIERS**

Rue Pisseroule, N° 47

**DISON**



LIVRES D'OCCASION  
**LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE**

VENTE, ACHAT, ÉCHANGE  
de Livres et de Musiques, au comptant

---

**GUILLAUME DAVISTER**

RUE DU MARTEAU, 113 près du Pont du Chêne

**VERVIERS**

---

Choix de Dictionnaires et Manuels de conversation  
de toutes les langues.

TIMBRES ET MONNAIES POUR COLLECTIONNEURS.

Beau choix de pièces dramatiques françaises et wallonnes  
**SANS DROITS D'AUTEURS** et autres.

Ouvrages pour cadeaux, encyclopédies, littérature, etc.

*Livres classiques pour toutes les écoles.*

---

**LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE**

*Edouard GNUSÉ*

**51, Rue Pont-d'Ile, 51, LIÈGE**

Service régulier d'Abonnements aux Publications Belges  
et Étrangères.

---

*Typographie - Lithographie*

**MAURICE XHOFFER**

EDITEUR DE "LES HEURES"

RUE DU PALAIS, 129, VERVIERS

---

Impressions Commerciales en tous genres

---

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE



361  
BIBLIOTHÈQUE  
MUSEE DE BRUXELLES

# Les Heures

(L'Art Wallon)

SOMMAIRE :

- Vers* — Francis Vielé-Griffin.  
*Lied* — Henri Ghéon.  
*Epiphanie* — Arnold Goffin.  
*Défi à la Reine* — Charles Guérin.  
*Fée Papillonne* — Albert Mockel.  
*L'Automne du Pauvre* —  
Edmond Pilon.  
*Chanson sur l'autre Rive* —  
Maurice Marchin.  
*Chanson de la Lune* — José Perrée.  
*Vie simple* — Paul Jâne.  
*A propos des Nouveaux-Concerts*  
G. H.  
*Vers* — Paul Reimon.



LE N° 0-50 CENT.

JUIN 1897.

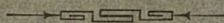
Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur  
Rue du Palais, 129, Verviers.



# LES HEURES

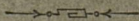
Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



## COLLABORATEURS :

PAUL ANDRÉ, GEORGES ANGELROTH, GUSTAVE ANDEL,  
CHRISTIAN BECK, MAURICE CARTUYVELS, FRANCIS DE CROIS-  
SET, ARTHUR DAXHELET, EMMANUEL DELBOUSQUET, CHARLES  
DELICHEVALERIE, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, VALÈRE  
GILLES, ARNOLD GOFFIN, CHARLES GUÉRIN, HENRI GHÉON,  
OSCAR GROSJEAN, GUILL. HENNEN, PAUL JANE, TRISTAN  
KLINGSOR, HUBERT KRAINS, RICHARD LEDENT, MAURICE  
MARCHIN, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, GABRIEL MON-  
JOIE, VICTOR ORBAN, LÉON PASCHAL, EDMOND PILON, EDMOND  
RASSENFOSSE, PAUL REIMON, HENRI DE REGNIER, RODRIGUE  
SÉRASQUIER, FERNAND SÉVERIN, CHARLES SMULDERS, FRANCIS  
VIELÉ-GRIFFIN, EMILE VERHAEREN, I. WILL.



Abonnement: Fr. 5-00 par an

Adresser toutes communications à M<sup>r</sup> Guillaume HENNEN,  
rue St-Remacle, Verviers.



## LES HEURES

---

### Vers

« . . . Et maintenant que le printemps  
sème partout de la vie et de la lumière,  
ne voudriez-vous pas apporter un peu de soleil  
à notre Wallonie parfois si triste et si brumeuse ? »

G. H.

*. . . Il pleuvait du soleil sur le coteau d'Aymon,  
Ce matin-là, de mes vingt ans :  
Du grand rocher déclive vers l'Ambève qu'il barre,  
Tout ce Juillet épars  
Rejaillissait en flots chantants  
Jusqu'à l'Ambève bleue, comme un regard ;*

*L'Amour, léger passant dont le pas fut sans trace  
Dans l'herbe, haute alors, rit et s'en est allé  
Comme un visage clair qu'on suivit dans l'Allée  
En rêvant pour soi seul, joyeux et désolé,  
Le sourire ingénu qui sur ses lèvres passe....*

*Car l'exquise douleur de se sentir vingt ans  
Fleurit comme un grand lys de Juin que nul ne cueille ;  
Ce jour-là, j'ai franchi les portes du printemps ;  
Et si je me retourne, que ce soit en chantant,  
Pour en baiser le seuil ?*

Touraine, Mai 1897.

**Francis Vielé-Griffin.**

## *Lied*

Le ciel est tombé sur le champ  
Par un midi très pur et très bleu  
— Ou si la route traverse le ciel maintenant ?  
Les arbres comme de grands saints  
Gardent le champ aux quatre coins ;  
En ondes bleues,  
Voici fleurir le champ de lin.

Les fleurs sont vives comme des soies  
Au bout des petites herbes penchées ;  
On dirait parfois  
D'une chevelure lourde qui pèse  
Au front d'une vierge de rêve,  
Ou de lèvres entr'ouvertes,  
Bleues de froid  
Qui veulent donner un baiser quand même.

Un flocon blanc d'entre les pétales  
S'envole comme un oiseau léger :  
C'est sur l'azur foncé  
Le rire d'un petit nuage,  
Et l'azur reste fixe comme un beau temps :  
Midi est tombé sur le champ...

Le lin a des grands yeux d'espoir  
Pour tous les mendiants qui passent  
Cueillant une tige pour leur chapeau ;  
Il est étendu comme un grand manteau,  
Et là-bas sur la prairie noire,  
Parmi les murs, comme des murs flottants,  
C'est le lin encor qu'on étend  
Aux cordes, aux pelouses et aux haies  
En les linges frais  
De la lessive blanche qui sent bon...

*Henri Ghéon.*



## *Epiphanie* <sup>(1)</sup>

A chaque étage, de la base au sommet, les échos engourdis de la montagne répercutent l'émotion et le passage des peuples : — au travers les défilés arides, le long de surplombantes corniches, jusque sur le bord déchiqueté des précipices, des foules affluent, agitées et compactes ; — torrent humain qui s'écoule et ruisselle, délivré des servitudes de l'hiver par le miraculeux printemps prématuré...

Cavalcades ferventes, troupes de pèlerins que la renommée divine, l'exemple ou le pressentiment populaire ont entraînées sur la voie réjouie : — marchands retors, phéniciens aux traits amincis, griffés par le calcul et l'usure ; robustes militaires, le visage endurci d'inflexibles rides, tanné à force de climats et de guerres, et qui vont l'amble de leurs chevaux, réfrènent le trot roide de leurs coursiers pour ne distancer point leur traînante suite de femmes et de valets montés sur des mules pacifiques ; piétons essoufflés, faméliques nomades, pêle-mêle, avec les souverains accourus du torride littoral africain, des rivages des mers intérieures, dans le faste surabondant, l'appareil barbare d'un interminable équipage entremêlé de rugissants quadrupèdes inconnus.

Concours inouï, inépuisables multitudes dont les pieds soulèvent la poussière sanctifiée que l'avenir fertilisera, chacun se hâte, prêt à sacrifier ses richesses, son orgueil, et lui-même, résolu aux holocaustes essentiels, à renoncer la vanité de ses sophismes ou de ses triomphes et jusqu'à la bravade de ses vertus égoïstes et de sa présomptueuse misère; — grossières, délicates ou obscures,

---

(1) Extrait du *Thyrse*, un vol. en préparation.

toutes ces consciences aspirent à s'humilier et à se purifier devant le Messie très humble et très pur, le surnaturel vagabond ingénu dont les prophètes de l'exil et, aux îles rayonnantes de l'Archipel, les oracles, pressentirent et saluèrent la venue...

Quel foudroyant prodige simultanément aurait ému, sinon, ces nations antagonistes, convoqué cette assemblée où les ennemis se coudoient et fraternisent, diverti de leurs temples déserts ces prêtres transfuges, reniant les idoles humaines ou bestiales qu'ils encensaient ? Car les naturels de la plaine et des forêts, les montagnards, les citadins et les navigateurs, délégués de la Terre entière, semblent réunis en une Babel pardonnée, dont les dialectes divers communient dans l'admiration unanime et l'amour...

Chevriers au milieu de leurs troupeaux épars que la cohue effarouche; compagnies émigrantes d'artisans ou de laboureurs; princes orientaux avec leur escorte équestre, gardes chamarrés, esclaves et porteurs, tour à tour passent et genufléchissent au seuil de la grotte illuminée, reconnaissent et adorent l'Enfant que leur sagesse et leur naïveté également attendaient...

Tourbillon de supplications et de prières, longue mélodie trainante, extatiques effusions entrecoupées, — l'énorme rumeur confuse monte vers le firmament imploré, ainsi qu'un indicible cri de délivrance et de gratitude...

De flottantes buées atténuent le pieux éclat, la pourpre bleuâtre du ciel crépusculaire où de silencieuses élicies flamboyent, fulgurants éclairs extasiés...

Dans la nuit peu à peu épaissie, l'ineffable et translucide clarté s'accroît autour de la crèche, et

le nimbe du chœur séraphique dont les simples chants splendides s'élèvent tout droit, en cette calme apothéose, vont inspirer la piété et l'oubli aux cœurs insurgés, enflammer chez de modestes âmes méconnues le flambeau de l'amour inextinguible...

Doux anges, pensives fleurs de puérité infinie et qui chantent ! la nacre et l'ivoire de l'aube, les grisants rayons du soleil matutinal, la neige consacrée de l'Athos noirciraient à votre aspect, ô lumineux de la Toute-Lumière ! car, seule, l'enfantine Vierge-Mère agenouillée, radieuse de maternité ingénue et d'ignorante éternité, peut rivaliser votre grâce incorruptible...

Le déclin du jour, l'inquiétante majesté vespérale se sont attendris d'espérance et d'allégresse, du renouveau promis par ces poignants et délicieux cantiques dont l'écho, trouant la nue assombrie, va rebondir au-delà du Globe, parmi l'univers attentif des étoiles...

Altière et douloureuse, une haute trompette retentit qui scande de ses notes stridentes, souligne de traits de feu, de l'onduleuse spirale de ses modulations, du jet toujours plus suraigu de ses vertigineux accords, l'ardente psalmodie archangélique...

Sons d'argent et de cristal, ignés et liquides ; solennelle mélodie aérienne dont l'intercession contemple, invoque et justifie ; hymne tendre et grave qui stimule et accompagne la pensée de Melchior, dirige les paroxysmes et tous les excès de sa délirante adoration, sans efforts, avec la fraîcheur immaculée, la monotonie suprême de l'inaltérable Amour et de la Foi...

*Arnold Goffin.*

## *Défi à la Reine.*

*A moi les gens de mer et les hommes des bourgs !  
A l'assaut de la ville obscène et de ses culles  
Où les prêtres, selon les rituels occultes,  
Ont violé la chair des vierges à rebours !*

*Les trompes mugiront au rythme des tambours,  
Les bouciers se heurteront en des tumultes,  
Les membres monstrueux et sourds des cataquilles  
Eventreront les murs et les portes des tours.*

*Le soleil rouge et purulent des soirs d'émeute  
Incendiera les morts sous les porches, la meute  
Des dogues lèchera les sexes mutilés ;*

*Et pour mater, devant ton peuple qui regarde,  
Le frénétique émoi de tes reins, Hermengarde,  
Dans ta vulve, à travers les crins d'or emmêlés,*

*Je planterai ma lame en sang, jusqu'à la garde.*

**Charles Guérin.**

## *Fée Papillonne*

Un éclair de soleil illuminait de chaude joie le parquet de mon appartement ; des bandes de feu balancées entre mes rideaux se déroulaient sur les meubles, et leur courbes allumaient un foyer de gaité dans la quiétude de la petite chambre où je m'éveillais, sous le baiser glorieux des rayons d'or.

— Salut, royal Soleil ! Et je me levai rapidement, je descendis vers les champs, j'allai voir de plus près le soleil, ce bon vieux soleil, le joyeux camarade des jours heureux qui se fait aussi parfois philosophe et nous console en mettant sa joie sur nos larmes.

Je courus au soleil ce jour-là comme un enfant court à la vie, sans savoir, pour apprendre ce qu'elle contient et deviner ce qu'elle promet. — Le soleil me lança un splendide sourire et nous partimes ensemble en promenade par les bois, à l'aventure.

\*  
\* \* \*

Je marchais dans l'étincellement de gemmes d'une fraîche matinée d'été, parmi les gouttelettes à des pleurs pareilles et les brises en soupirs que répandent les taillis, dans la mollesse pâmée du réveil. Les arbres dont la force n'avait pas encore décréu, montraient des airs solides de guerriers, sous leur cuirasse humide où ruisselaient les reflets de lumière ; et d'autres, chenus, moussus, barbus de parasites, semblaient l'antique et mélancolisante génération des premiers-nés, le front trop haut pour voir l'ombre à leurs pieds, mais devinant avec tristesse toute la

grande forêt envahie par les jeunes. Ils avaient, ces jeunes, des mines de combat, une moustache de frondaisons hostiles, les regards pointus comme des épées, avec des allures redressées de bravaches et des gestes de branches qui leur donnaient une attitude d'arbres bien découplés.

Et là dessus, le grand Soleil, l'ancêtre de tous, laissait planer la douceur chaude de son regard, avec indulgence.

Des mousses étincelaient en un fourmillement d'étoiles humides, et mes pieds froissaient avec peine ce firmament de rosée, comme si de petites âmes eussent palpité sous ces brins de matière animée ; comme si, du grand cœur de la mère Nature, des pléiades de petits cœurs fussent nés pour se loger dans les mille yeux qui brillent sur les herbes, et dans les céruléennes chevelures qui tombent des ramures dentelées.

Et soudain, comme cette pensée m'était venue que j'écrasais des vies, que je blessais des âmes, que je torturais des cœurs où peut-être saignait la souffrance, il me sembla que de la Forêt tout entière une voix s'élevait, avec un souffle de vent tiède et parfumé, pour me chuchoter en un accord de mille petits cris confus :

« Oui nous vivons, oui nous sentons, oui nous pensons ! Et nous sommes vies, cœurs et âmes... Ah ! n'es-tu pas, comme nous-mêmes, un simple instant de la Nature ? Mais joie, joie, mille et mille fois ! car toute la nature à jamais se meut, vibre et songe, par la force d'Amour qui palpite en elle. »

\* \* \*

Alors, de partout surgirent des silhouettes parlantes de vieux arbres bavards qui me contaient l'histoire ancienne ; de jeunes plantes coquettes,

glorieuses dans un éblouissement de pétales et qui voulaient m'intéresser à leur sort; des mousses insinuant qui cherchaient à me retenir par les pieds.

Et les plantes fleuries disaient :

« Viens promener la solitude parmi nous; seules nous saurons charmer la détresse spleenétique qui ronge ton existence. Nous avons les effluves capiteux qui donnent l'oubli, ceux qui inspirent la foi dans l'énigme de l'à-venir.

Viens, nous sommes les félicités immortelles, les délices qui brisent les muscles dans les mols abîmes de la Volupté, les désirs qui mordent la chair et la léchent avec des langues de feu, les yeux troublés longuement reposés sur les yeux après les extases des sens ; nous sommes la vie active, la vie bouillonnante.... viens ! viens, oh ! viens, nous sommes les joies patentes, nous sommes le Soleil ! »

Mais le Soleil montra brutalement sa face irritée de Dieu dont on profane le nom. Ses yeux indignés lancèrent des éclairs où s'échevelaient des flammes. Et ces dards de feu atteignirent les fleurs qui pâlissaient de mal, puis rougirent de honte et enfin jaunirent, fanées, dans la révolte de leurs membres desséchés.

Je remerciai le Soleil de m'avoir délivré des fées perverses. D'autres me tendirent les bras : les petites mousses, humbles et discrètes sous l'égide des hautes plantes.



Des envolées d'appels suppliants s'élevèrent de la terre verdie et les voix des odeurs silvaines du thym et du serpolet entrelaçaient leurs paroles en cris désespérés. Les yeux de chat ingénus et

parleurs que la rosée égrène sur le sol, ces yeux, comme dans l'agate s'enchaînent des pierreries, faisaient resplendir le gazon d'un miroitement splendide.

Et ces regards de l'herbe me lançaient des œillades naïves, des supplications enfiévrées de folie.

« Viens ! disaient les mousses, viens, couche-toi parmi nous et reste ici, garde-nous pour toi. Nous t'aimons, nous te parfumerons d'essences forestières et de senteurs rafraichissantes. Nos prunelles irrorées n'auront pour toi que des tendresses. Reste, nous t'aimons ! Reste pour nous protéger contre les plantes mal intentionnées, nos voisines.

« Elles nous veulent du mal parce qu'elles nous savent pures, et pour nous mettre à l'abri de leurs machinations perverses nous avons dû nous placer à l'ombre de cette haute fougère immobile : c'est notre abri. Mais il nous condamne à une vie casanière ; reste auprès de nous. Avec toi nous serons libres et toutes les petites âmes que la Nature a faites en nous, toutes ces petites âmes feront un cortège de sympathies ailées autour de ton âme à toi ; et nous garderons ton corps si ton esprit divague. Vois, ne sommes-nous pas assez belles pour cet office, nous les chastes, nous les candides, les vierges, les ingénues au cœur tissu d'or, nous, les chrétiennes, dont les pensées même ont la limpidité bleue du lapis lazuli ?... »

Mais le Soleil veillait, l'ami Soleil ! Il cacha sa large face derrière la cime opaque d'un noyer, et l'ombre se fit. Aussitôt toutes les mousses perdirent regards, éclat, parfums ; et je laissai les ingénues avec leur charme faux de toilette empruntée et la noirceur cachée — peut-être non vou-



lue — de leurs triomphants cœurs de vierges.

Et les charnelles fleurs n'osaient plus m'attarder en appels convulsifs, et l'étreinte humide des herbes avait molli sous mes pas. J'arrivai bien vite à la lisière de la Forêt.

\* \* \*

Dans l'ensoleillement de joie brûlante qui bouillonnait par les champs, surgit la masse rose d'un jardin. Des assemblées piaillantes d'oiseaux chanteurs, perchés dans les arbres en un chœur bruyant de gazouillis, lançaient du haut des épaisses ramures un concert vague, où trillaient par échappées des soli égosillés. Une vapeur de parfums s'élevait de l'étendue fleurie du jardin, et aussi des ondes attiédies d'air caressant qui se bousculaient par moments jusqu'à l'orée du bois. Au loin, parmi les flots de verdure qu'apportaient les feuilles printanières, s'amoncelait vers le ciel l'énorme écroulement d'un temple antique. Ce temple, jadis édifice imposant, se voyait aujourd'hui bouleversé par les nouvelles poussées des plantes. Autrefois il les avait maintenues hautainement sous son ombre, maintenant elles l'ombrageaient. Et la vieille carcasse du temple, ancien colosse, n'était plus qu'une ruine bizarre et vacillante d'où se détachaient encore parfois quelques pierres, une à une tombant en poussière sur le sol. Doucement j'avançai, à petits pas d'oseur indiscret, et pénétraï dans le jardin.

J'entrevis sous un effeuillement très doux de pétales que laissaient palpiter au soleil un groupe de roses-thé, marchant avec de gentils bonds de caprice juvénile, j'entrevis l'élégance d'un corps divin de femme. Oui j'entrevis, effleurée par l'ombre d'un nuagelet, perdue dans les effluves subtils

évanorés des fleurs, j'entrevis la fée Papillonne papillonnant sous les roses-thé.

Elle dirigea vers moi ses pas mignons; et ses pas, la vue de ses pieds légers sautillant dans l'air sans froisser les parfums, sa vue chassait bien loin le souvenir des fleurs perverses et des herbes ingénues.

Elle parla.

« Viens courir dans ce jardin, dit-elle, il est peuplé de souvenirs vibrants et d'étincelantes promesses. C'est ici que git l'oubli des malheurs, sans que la douleur du matin rallume les blessures qu'avaient éteintes les meurtrières délices de la nuit; c'est ici que circule la joie parmi les ondulations de la brise.

Comme moi, je le sais, tu veux tout ce que tu n'as point, et toujours, et toujours, tu aimes autre chose. Cheminons de compagnie; ton caprice vaut ma papillonnerie. »

— « Fée Papillonne, tu es légère et tu es suave! et comme si ton désir changeait le cours des choses, tu sais à ton gré acquérir la force, ou te faire gracile et transparente, délicate de nervosité comme les roses-thé qu'effeuillent tes doigts rêveurs.

Fée Papillonne, je t'aime! Tu as la spontanéité enfantine et gamine qui subjugue mes adorations; et tes caprices sont mes dominateurs. Tu trottines ou tu galopes au hasard par les sentiers de la fantaisie, à la chance de l'aventure, et tes désirs sont vagues comme des souvenirs de joies disparues. Tu as l'attrait énigmatique du non-connu, le charme de l'imprévu et la fluidité trompeuse des nuances chatoyantes. Fée variable, je t'aime! Oh sois à moi, je t'aime, je t'aime, je t'aime à en mourir... »

Mais Papillonne déjà fuyait à sauts rapides, insaisissables. Elle me lançait des baisers en tournant la tête, et de ses lèvres semblaient voler des fleurs dans un nuage léger de pétales.

— « Arrête! arrête-toi! criai-je. Je te reconnais à présent, immortelle voyageuse, et au fond de moi-même je t'avais, en t'aimant, devinée....

N'es-tu pas, oh dis-moi, princesse des mirages, n'es-tu pas l'étincelle de toute l'âme humaine, toi qui passes ? »

« Adieu, adieu, répondit-elle. Je ne puis m'arrêter, je ne puis ! »

Elle s'effaça dans le retrait d'un massif d'arbres et de nouveau, — dans le très loin, vague, là-bas, au bout du jardin, — j'entrevis, effleurée par l'ombre d'un nuage, radieusement chevelue de lumière, parmi la douceur intactile des parfums, j'entrevis la Fée capricieuse en fuite sous les roses.

Et je partis, au gré mobile de mes désirs, tandis que mon ami le grand Soleil regardait, regardait avec de gros yeux d'or satisfaits.

## *L'Automne du Pauvre.*

*Automne lourd qui tombe aux faces des tombeaux  
Parmi le crépuscule et le matin trop las  
Et qui érige des lances d'or sur tes eaux,  
Les pensers du passant sont des fruits sous tes pas !*

*D'avoir dressé sa tente aux collines hautaines  
Et d'avoir déchiré sa chair au bois d'amour,  
Le marcheur vers la mort, des fruits et de tes fûmes  
A décoré le seuil de son prochain séjour :*

*D'avoir connu des ports où dormaient des navires  
Et d'avoir vu des routes où passaient des chars,  
Son âme a su l'écho des voluptés de vivre ;  
Et ses yeux, d'avoir su de sublimes départs,*

*Ont enivré son cœur de voyages fictifs !  
Automne, et maintenant le voici qui revient  
Désabusé du songe et seul de son destin,  
Parmi les palmes de pins et les palmes d'ifs.*

*Son front est lourd de rêve et de maturité  
Automne ! et las d'avoir trouvé le labeur vain,  
Le marcheur vient tarir sa soif d'inconsolé  
Au lumineux ferment de tes cuves de vin !*

*Automne, sois-lui bon de toute ta richesse,  
Son cœur n'a su l'amour que par le désespoir  
Et, si ses doigts émus ont tremblé de vouloir  
Rythmer des chants, ce fut aux pieds vils des  
faunesses ;*

*Automne, sois-lui bon des grappes pitoyables  
Et verse le repos à son Passé pour prix,  
Que fructifie enfin, dans ce cœur misérable,  
L'intérieur verger que tu n'as pas mûri.*

**Edmond Pilon.**

## *Chanson sur l'autre Rive.*

*A mon ami Christian Beck.*

Je chante ma chanson à qui veut bien l'entendre;  
Ma chanson est si faible et si triste et si tendre,  
C'est mon âme qui pleure tous songes en partance  
Avec l'exil des joies qu'elle n'aura pas eues....  
O les joies en allées et les joies point venues,  
O les limbes des attentes,  
Et des vaines vigies sur la plus haute tour  
D'où l'on voit sur la mer les navires enfuis  
Et d'où l'on voudra voir ceux qui point en  
[viendront.  
..... Vies des Autrefois, vies dans les Jadis  
Mes joies sont contristées, car elles, à leur tour,  
Devront appareiller vers les seuls Horizons,  
Les horizons pensifs, peuplés des navires noirs,  
Qui tout un matin furent clairs telles des aurores,  
Mais navires trop beaux qu'attristèrent trop de  
[soirs!

O sur la Mer, la mer de ma mémoire  
Tous ses si noirs navires en arrêt !...

Chansons des Heures vaines  
Murmurées à peine,  
Je chante ma chanson à qui veut bien l'entendre,  
Chanson crépusculaire des Avrils déjà fuis,  
Par la verdure des bois et la gaieté des plaines,  
Chanson d'âme affligée des Avrils trop tôt fuis.

Chantez encor un peu sur les portes d'ennuis,  
Où passa le Printemps quand s'attardait l'Automne,  
La tant bonne chanson de mon âme où il reste  
Toujours un peu d'écho des matins qui passèrent.  
O laissez, ô laissez par devant votre Porte  
Monter ma voix qui chante aux jours qu'on ne  
[voit plus,  
La chanson où les rires des Eveils ingénus  
Ne surent y survivre qu'en rythmes de détresse!

*Maurice Marchin.*

## Chanson de la lune

*A Stéphane Elsenieur.*

*Ce sera la douce chanson,  
Rayons bleus et doux sur la mousse,  
Et de tes mains vierge si douce  
Tu fileras de mes rayons*

*La douce clarté, pour la nuit  
Au voile long et translucide,  
D'une rêverie alme et lucide  
Qui berce les âmes la nuit,*

*Ce sera la grave chanson  
Des rayons, à travers la lande,  
de l'âme à la marche si lente  
Vers mes doux et pâles rayons.*

*Ce sera la claire chanson  
Dans la forêt de somnolence  
Où les âmes, tout en silence,  
Feront les rondes aux rayons.*

**José Perrée.**

## Vie simple

*Lass mich ein kind sein, sei es mit.*  
(Schiller.)

*Oh ! reviens aujourd'hui vers la cité natale  
Où refleurit encor la paix des jeunes ans !  
Oh ! reviens mon aimée, avant l'heure fatale,  
Vers le rêve ingénu des cœurs adolescents !*

*Si tu veux retrouver l'aurore nuptiale  
Que désirent tes yeux clairs comme des printemps,  
Oh ! reviens aujourd'hui vers la cité natale  
Où refleurit encor la paix des jeunes ans !*

*Délaisse pour toujours la volupté brutale  
Et le collier trompeur des beaux bras enlaçants  
Car j'aime la candeur d'une âme liliale  
Et le baiser des yeux subtil comme un encens.  
Oh ! reviens aujourd'hui vers la cité natale !*

*Paul Jâne.*

### *A PROPOS DES NOUVEAUX-CONCERTS.*

D'avoir pendant des années combattu l'hostilité du public envers les œuvres musicales des maîtres contemporains, et, malgré qu'il se fût buté à l'indifférence dédaigneuse de l'insuffisance et de l'incompréhension, d'avoir voulu quand même le triomphe de ses idées et surtout la magnification de l'Art, M. Kefer a réussi à inspirer à tous, sinon son même amour du Beau, au moins le respect et l'attention pour chacune des tentatives dont l'ensemble résume sa vie.

Ce n'est point notre intention de donner le détail circonstancié des nombreuses auditions où l'éminent directeur de notre Ecole de Musique nous initia à la fois à la science et au charme des

œuvres les plus ardues comme des plus belles. Nous dirons que toutes furent des révélations et que chacune d'elles ne contribua pas peu à épurer le goût faussé du plus grand nombre.

Pour toutes les pures émotions dont nous lui sommes redevables, il n'était pas indifférent d'exprimer à M<sup>r</sup> Kefer le gré infini que nous lui savons. Maintenant qu'une immense lacune est comblée, il n'est pas injuste non plus de le féliciter d'avoir fait franchir les portes du temple aux esthétiques des esprits timorés et conservateurs et de leur avoir ouvert celles du Sanctuaire où pénétraient seuls quelques initiés. Aussi la présence d'un public nombreux aux Nouveaux-Concerts atteste que ses efforts n'ont pas été vains, et que, quelque grande que fût la tâche qu'il s'était imposée, il l'a conduite à bonne fin, grâce à une volonté et à une tenacité étonnantes.

Qu'il me soit permis de lui dire encore qu'il a le droit d'être fier de son œuvre, au début chancelante, mais aujourd'hui belle et solidement assise.

Et lors de cette exécution de la colossale neuvième symphonie de Beethoven, pendant que les applaudissements éclataient après l'interprétation du final grandiose « l'Ode à la Joie, » je pensais que M<sup>r</sup> Kefer ne manque pas de titres à notre reconnaissance pour les intenses jouissances qu'il nous procura, et à notre respect admiratif pour la beauté de ce spectacle de toute une vie consacré au triomphe d'une idée, s'imposant à lui comme un devoir.

G. H.



## Vers (\*)

*Mes sœurs, vous souvient-il du père tant aimé  
que chacune chérit et qui nous chérit toutes ?  
le beau père à la fièvre au lents accents pâmés,  
le beau père aux yeux clairs inviolés des doules.  
Mes sœurs, vous souvient-il du père tant aimé  
que chacune chérit et qui nous chérit toutes ?*

*Il aimait à rythmer notre danse du soir,  
quand le corps se déploie en grâces ondoyantes,  
la danse en couronne d'infini nonchalant  
que notre joie tressait aux heures apaisantes.  
Il aimait à rythmer notre danse du soir,  
quand le corps se déploie en grâces ondoyantes.*

*Vous souvient-il aussi des paroles en fleurs  
qu'il savait dédier en guirlandes de phrases :  
un hommage votif célébrant la splendeur  
de nos souples beautés, dont s'ornait son exlase.  
Vous souvient-il aussi des paroles en fleurs  
qu'il savait dédier en guirlandes de phrases ?*

*Et sa voix exaltait nos cheveux d'or sanglant,  
où vit la volupté des grands soleils lubriques  
qui gorgent les fruits mûrs des trésors de leur sang.  
Cheveux lourds d'occident et d'automne bacchique !  
Et sa voix exaltait nos cheveux d'or sanglant,  
où vit la volupté des grands soleils lubriques.*

*Elle chantait, sa voix, l'infini de nos yeux  
qui lui était doux comme une terre promise ;  
nos yeux qui fécondaient, soleils prestigieux,*

---

(\*) Fragment.

*de leurs regards de Juin sa fière âme indécise,  
Elle chantait, sa voix, l'infini de nos yeux  
qui lui était doux comme une Terre promise.*

*Sa voix, elle disait nos lèvres, fleurs d'Hybla  
que butinait l'essaim des baisers de sa bouche,  
nos lèvres qui savaient des mots d'alléluia  
au prestige inconnu mais qui pourtant nous touche.  
Sa voix, elle disait nos lèvres, fleurs d'Hybla  
que butinait l'essaim des baisers de sa bouche.*

*Elle louait, sa voix, l'avènement des mains  
qui font parmi la nuit des clartés de tendresses,  
les mains qui dressent haut l'orient des demains  
et qui tresse l'espoir de leurs doigts de caresses.  
Elle louait, sa voix, l'avènement des mains  
qui font parmi la nuit des clartés de tendresses.*

*Elle acclamait, sa voix, la vertu des beaux corps  
qu'infléchit un rythme de moelleuse harmonie  
et les vierges offrant leurs beautés en seut or  
à l'élu, pour qu'il y marque son effigie.  
Elle acclamait, sa voix, la vertu des beaux corps  
qu'infléchit un rythme de moelleuse harmonie,*

*Elle magnifiait, sa voix, notre destin  
où tient l'énigme d'or qui vibre en les étoiles,  
les délices d'éden survivant en nos seins  
qui dardent leur orgueil sous l'insulte des voiles.  
Elle magnifiait, sa voix, notre destin  
où tient l'énigme d'or qui vibre en les étoiles.*

*Paul Reimon.*

VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU

le beau dans la nature

le beau dans l'art — le beau dans l'utile

**CHAUSSEZ-VOUS**

*CHEZ*

**Crutzen Frères**

Rue du Brou, N° 38

**VERVIERS**

Rue Pisseroule, N° 47

**DISON**



LIVRES D'OCCASION  
**LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE**

VENTE, ACHAT, ÉCHANGE  
de Livres et de Musiques, au comptant

—\*—  
**GUILLAUME DAVISTER**

RUE DU MARTEAU, 113 près du Pont du Chêne

VERVIERS

Choix de Dictionnaires et Manuels de conversation  
de toutes les langues.

TIMBRES ET MONNAIES POUR COLLECTIONNEURS.

Beau choix de pièces dramatiques françaises et wallonnes  
**SANS DROITS D'AUTEURS** et autres.

Ouvrages pour cadeaux, encyclopédies, littérature, etc.  
*Livres classiques pour toutes les écoles.*

---

LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

*Edouard GNUSE*

51, Rue Pont-d'Ile, 51, LIÈGE

Service régulier d'Abonnements aux Publications Belges  
et Etrangères.

---

Typographie - Lithographie

**MAURICE XHOFFER**

ÉDITEUR DE « LES HEURES »

RUE DU PALAIS, 129, VERVIERS

—\*—  
Impressions Commerciales en tous genres

—•••—  
Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE





# Les Heures

(L'Art Wallon)

SOMMAIRE :

- Voix du rhéteur* — Jules Feller.  
*D'un livre : Le Petit Paroissien*  
Richard Ledent.  
*La Cène* — Edmond Pilon.  
*Prologue* — Paul Reimon.  
*Les Livres (Squelettes fleuris)*  
Guillaume Hennen.



LE N° 0-50 CENT.

JUILLET 1897.

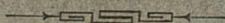
Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur  
Rue du Palais, 129, Verviers.



# *LES HEURES*

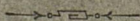
Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



## *COLLABORATEURS :*

PAUL ANDRÉ, GEORGES ANGELROTH, GUSTAVE ANDEL,  
CHRISTIAN BECK, MAURICE CARTUYVELS, FRANCIS DE CROIS-  
SET, ARTHUR DAXHELET, EMMANUEL DELBOUSQUET, CHARLES  
DELCHEVALERIE, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, VALÈRE  
GILLES, ARNOLD GOFFIN, CHARLES GUÉRIN, HENRI GHÉON,  
OSCAR GROSJEAN, GUILL. HENNEN, PAUL JANE, TRISTAN  
KLINGSOR, HUBERT KRAINS, RICHARD LEDENT, MAURICE  
MARCHIN, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, GABRIEL MÓN-  
JOIE, VICTOR ORBAN, LÉON PASCHAL, EDMOND PILON, EDMOND  
RASSENFOSSE, PAUL REIMON, HENRI DE REGNIER, RODRIGUE  
SÉRASQUER, FERNAND SÉVERIN, CHARLES SMULDERS, FRANCIS  
VIELÉ-GRIFFIN, EMILE VERHAEREN, I. WILL.



Abonnement : Fr. 5-00 par an

Adresser toutes communications à M<sup>r</sup> Guillaume HENNEN,  
rue St-Remacle, Verviers.



## LES HEURES

---

### *Voix du rhéteur.*

Surtout, mon cher ami, évoluez dans le sens de la simplicité. Des conglomérats de métaphores et d'images ressemblent à la vraie poésie comme les poudingues de cailloux roulés au pur et virginal Paros, comme le paillon d'un saltimbanque ressemble à quelque adorable dalmatique byzantine. Mais il est une habitude de votre beau talent contre lequel ma poétique — un peu surannée — s'insurge. Voulez-vous me passer la fantaisie d'énoncer mes scrupules sur ce menu point d'esthétique ? Il s'agit de la logique des images. Je veux qu'elles satisfassent l'entendement, le cœur, et le goût à la fois. Clarté, passion, agrément, opportunité, à ces conditions seulement les images dont vous composez vos poèmes produiront une vraie et délicieuse sensation de beauté.

Loin de moi la pensée de contester vos droits de poète à la métaphore, au symbole. Bien au contraire, tout le langage m'apparaît composé de métaphores. Une langue à un certain moment de son évolution contient une multitude de ces images usées et devenues si méconnaissables que les grammairiens seuls savent encore y découvrir l'antique figure effacée. C'est que l'idée est le but, l'image est seulement le moyen. Le mot nouveau

est directement évocateur de l'image, et indirectement de l'idée pure. A mesure que l'intermédiaire devient plus familier, il retient moins l'attention; peu à peu l'image s'efface et l'idée seule apparaît directement suscitée. A ce moment la métaphore incluse dans le mot est morte. Le sens s'est spiritualisé, ce qui fait le bonheur de l'homme de science, qui veut parler à l'esprit uniquement; ce qui fait le désespoir de l'artiste, qui s'adresse à nos sens.

Donc, sans cesse, l'imagination du peuple, et celle du poète, auxquels l'abstraction répugne, reflleurissent la pensée de fleurs encore vierges, frissonnantes de la claire ondée et lumineuses de soleil. La poésie du peuple ou du poète substitue sans cesse, à des symboles de sensations figés et morts, des symboles neufs qui répondent plus énergiquement à l'intensité du sentiment éprouvé. Le peuple et le poète fuient l'abstraction, ou plutôt l'abstraction les fuit. Nécessairement ils choisiront dans la nature le concret, le simple, le particulier, le visible, comme signes de l'abstrait, du compliqué, du général, de l'invisible.

Cette nécessité se trouve être en même temps un plaisir pour l'imagination.

S'il y a quelque différence entre le peuple et le poète, c'est dans le choix et la qualité des idées et des images. Chez le poète, plus d'élévation dans la pensée, plus de finesse dans la sensation, plus de goût dans l'expression; mais le procédé fondamental est le même. L'un et l'autre forgent leur langage sans cesse et de la même façon. Pour le peuple, le tableau de la nature est plus grossier et plus rudimentaire; aux sens du poète, il est infiniment varié et délicat. C'est pour lui



que les roses sourient, que les forêts se peuplent d'étranges apparitions, que les âmes chantent, et c'est dans l'émerveillement de toutes ces visions que coulent, ainsi que vous l'avez dit,

« Les beaux vers lumineux comme des arcs-en-ciel. »

Il recherche la sensation rare, nouvelle, affinée, mais il obéit aux mêmes lois psychologiques dans la formation et l'expression de ses idées.

Mais, si j'étais poète, je contesterais la valeur de ce mot de métaphore, qui signifie transposition, substitution. Il implique l'existence d'une expression plus directe que le poète aurait rejetée. Il aurait cherché un terme de comparaison à son objet, puis effaçant la trace de son travail, il aurait substitué ce terme de comparaison au terme direct et véritable. Or tel n'est point le mécanisme, du moins dans la plupart des cas. L'expression ne résulte pas du rapprochement de deux idées, mais d'une unité de conception ou de sensation. Avant de dire le *sourire des roses*, le vrai poète n'a pas pensé d'abord : « l'éclat des roses est charmant comme un sourire, ou une rose entrouverte est belle comme un sourire » ; le sourire est perçu comme inhérent à la rose, non comme un terme de comparaison substitué à la véritable qualité. Pour vous, poètes, les roses sourient vraiment, les âmes chantent vraiment, et ce n'est point là une vaine formule... Il y a donc, chez vous, sensation directe, là où le rhéteur et le logicien ne voient que substitution d'objet ou de phénomène. Le poète est précisément celui qui sent entre les choses des corrélations que les autres ne sentent point. Ce qui est figure ou métaphore pour d'autres, est réalité pour lui. Ce qu'il exprime, c'est, proprement, sa vision des choses.

Et c'est précisément par là qu'il est poète : on appelle *voyant* non pas celui qui voit ce que tout le monde voit, mais celui qui voit ce que les autres ne voient point.

Ainsi ce qui est une opération discursive pour tout autre, et le produit d'une laborieuse comparaison d'idées, est chez le poète un trait de lumière, une intuition. Mais songez maintenant à la façon dont le langage exprime ces intuitions de poète ! Il les exprime très péniblement. Le sentiment qui vous a ému, l'image, le tableau, vous avez dû *l'analyser* à l'aide des mots. Votre lecteur n'a d'autre ressource, pour arriver à votre âme, que de refaire l'opération en sens inverse. Il doit *synthétiser* vos mots en images et en sentiments.

Cette désignation de métaphore signifie donc, dans la pensée du rhéteur, le travail de synthèse que tout lecteur a dû faire pour associer des idées diverses en lui. Elle ne signifie pas votre effort, à vous, poète, puisque vous pensez ainsi naturellement et sans effort. Le terme a deux faces. Il doit se comprendre différemment, selon le lecteur ou le grammairien et selon le poète. Pour son auteur une métaphore est une unité de sensation, une cristallisation de phénomènes unis dans la relativité absolue de tout ; pour un autre que son auteur, elle apparaît transposition pure, résultat d'une comparaison adroitement effacée.

D'ailleurs, soit dit à la décharge du rhéteur qui a inventé ce mot, n'est-il pas vrai que le poète arrive souvent à la conception de ses symboles comme les simples mortels qui le liront, et qu'il les combine, et qu'il substitue consciemment le signe à la chose signifiée, et qu'il y a dès lors, même à son égard, comparaison, puis transpo-

sition ou métaphore ? Mais c'est là un secret d'alcove, n'insistons pas.

Si la métaphore est naturelle, si elle est nécessaire, il ne peut être question de lui faire la chasse. Des poèmes comme la *Gardienne*, la *Chevauchée d'Yeldis*, *l'Homme et la Sirène*, que nous avons admirés ensemble, mon cher ami, une foule de pièces de Verhaeren, se dressent en magnifiques et éclatants symboles, en magiques allégories, ou, pour parler la langue des rhéteurs, en vastes métaphores développées. Et, dans le déploiement du symbole général, que d'images particulières évoquées qui ne sont que l'incarnation de telle idée trop complexe à exprimer ou trop abstraite pour les sens d'un poète.

Mais ce droit à la métaphore et au symbole, que vous ne pourriez revendiquer plus énergiquement que moi, n'implique-t-il pas aussi des devoirs ? Si le poète chante pour lui seul sa chanson, certes il a raison d'enivrer son âme au gré de sa fantaisie. De quelque façon qu'il exprime son émotion, il se comprendra toujours. D'autres alors vibrent-ils à l'unisson, une heureuse analogie d'âme les a émus, ou le poète, à son insu, a trouvé le langage convenable. Mais le plus sûr est de ne pas compter sur ces rencontres d'âmes. Du moment que le poète ambitionne les suffrages du public, aussitôt naît pour lui l'obligation de parler un langage qui aille réellement à l'esprit et au cœur d'autrui. Peut-être bien, à ce point de vue, que toute métaphore n'est pas bonne à exprimer. Peut-être faudra-t-il lui préparer la voie, l'insinuer peu à peu. Affaire de tact et de goût, problème délicat qu'un poète résout en raison de son tempérament et du genre de lecteurs auxquels il destine son œuvre, problème

néanmoins que tout poète doit résoudre. C'est une des plus rudes étapes du calvaire des conventions littéraires.

Dans le cas de comparaison pure et simple, il n'y a aucun danger de rester incompris : l'objet signifié est désigné à côté de l'objet signifiant et le rapport entre eux se trouve exprimé. L'ensemble montre à l'évidence sous lequel de ses attributs est considéré l'objet (1) :

J'ai soif de te connaître, ô sœur, et je veux boire  
A ton passé, *comme à la source* entre les saules...

La moire est trouble et grasse *comme une eau*  
[ tranquille...

Toi que le jour joyeux rend plus sombre et *pareil*  
*Aux houx* dont le feuillage est noir dans le soleil.

Supprimez le rapport ou brouillez-le, rendez-le plus vague par une expression de sens moins défini, vous introduisez déjà une cause d'obscurité. Pourtant, comme les deux termes existent côte à côte, l'obscurité se dissipe d'ordinaire à l'instant, comme un léger voile de nuage qui passe devant le soleil. Voici de nouveaux exemples puisés à la même source :

Avec tes grands *cheveux* croulant *en algues* d'or....

Chaque goutte de *pluie* est une de mes *larmes*....

Car le temps s'est enfui devant nous, et les *heures*

Ont volé, tour à tour, *hiboux et tourterelles*....

Car j'entends ton *sanglot* dans le *vent*....

En quoi les *heures* sont-elles semblables à des *hiboux* et à des *tourterelles* ? Faut-il le demander à ce mot *tour à tour* ? Sont-ce des heures de jour et de nuit simplement, ou des heures mauvaises

---

(1) Les exemples qui suivent sont extraits de ce chef d'œuvre de Henri de Régnier : *l'Homme et la Sirène*.

et douces ? Mystère que le contexte doit éclaircir. Le dernier vers ne signifie nullement qu'on entend le sanglot de quelqu'un *dans* le vent, mais que le *vent* lui paraît transformé en *sanglot* comme la *pluie* en *larmes*. De même, en parlant des vieillards troyens qui regardent le combat du haut de la tour, Homère dit qu'ils ont une *voix liliiale* (1). Cette expression que les traducteurs, y compris Leconte de Lisle, n'ont pas essayé de traduire, fait-elle allusion à la douceur des sons ou à la gracilité de ces voix de vieux que Gounod a essayé d'imiter dans un chœur de *Faust* ? Rendre le mot d'Homère par *mélodieux* n'est pas fournir une solution.

Et si, non content de cette *voix liliiale*, je renversais les termes pour dire, selon l'expression à la mode aujourd'hui, *les lys de la voix, les roses de la voix*, et même *les jets d'eau de la voix*, est-ce qu'au danger de ne pas être compris ne s'ajouterait pas le danger de ne pas produire l'espèce d'émotion attendue ? On peut accepter les *draperies* d'un coucher de soleil, parce que le tableau, pris à la lettre, conserve une certaine vraisemblance : mais créer une voix qui possède des fleurs et un jet d'eau ! convertir le larynx en jardin ! L'image ne devient-elle pas plutôt déplaisante ? et, bien que comprise, produit-elle vraiment l'effet espéré ? Evitez, mon cher ami, ces entités encombrantes et inutiles. Cette défroque du symbolisme ne fera pas peu rire nos descendants.

Quand la substitution se produit complète, le symbole seul reste, et le lecteur doit pouvoir remonter par lui à la chose signifiée. Les grands poètes savent si bien choisir les traits descriptifs que le symbole craque à chaque instant, mon-

---

(1) *Leirioessan* : Iliade, III, 152.

trant par les interstices l'âme qu'il engaine, la pensée qu'il revêt de ses formes brillantes. Ils savent que la figure doit se tenir belle de sa propre beauté, indépendamment de la chose figurée. Ici je ne pourrais guère citer des vers isolés ; reportez-vous à l'œuvre où j'ai pris mes exemples. Est-ce que la Sirène, l'Homme, la Forêt, le Veilleur, les Fileuses ne vivent pas d'une vie propre malgré l'idée qu'ils incarnent? et le Livre et la Lampe, et le lourd manteau noir, et le rouet d'ébène :

Voyez que s'ensanglante autour de mon fuseau  
La pourpre fil à fil des laines violentes...

Il y a une sorte de métaphore dont il faut se servir avec précaution, c'est celle qui rapproche, par exemple, une sensation de la vue d'une sensation corrélatrice de l'ouïe, ou *vice-versa*. La langue courante a de ces fusions de sensations. Elle dit bien une *voix blanche*, une *voix grêle*, une *couleur criarde*. On ne peut refuser au poète un procédé que l'instinct populaire démontre légitime. Qu'il soit permis cependant de faire observer que le peuple n'a pas créé ces expressions pour les avoir reconnues belles, mais plutôt par impuissance d'arriver à une plus juste détermination. Il est beau, à un aveugle, de chercher à se faire idée du rouge par analogie de sensation, en le comparant au son éclatant de la trompette. La nécessité sauve tout. Mais admirez-vous Rimbaud, lorsque, dans une pièce plus célèbre qu'admiration, il associe les sensations auditives des voyelles à autant de couleurs diverses? Si Rimbaud n'a pas voulu mystifier, il y a là un cas d'audition colorée qui relève de la pathologie, et qui ressemble à ceux que la *Revue philosophique* a cités dans son n° de février 1887.

Fondre ainsi les sensations l'une dans l'autre, n'est-ce pas, au moment d'en montrer l'intensité, les effacer ou les obnubiler ? Système d'aveugle ou de sourd-muet. Je n'aime donc pas que les *sourires chantent*, ni que les *chansons sourient* pour taquiner la langue et sans motif particulier. Voulez-vous un exemple qui contienne au contraire en soi sa justification ? Voici :

Je *regarderai fuir* dans la forêt farouche  
Le cri désespéré qui tordra cette bouche....

Imaginez maintenant une première combinaison métaphorique suivie d'une seconde explicative de la première, qu'advient-il ? Elles se gêneront, elles dissonneront et hurleront d'être accouplées. Vous pouvez dire d'une part : *ce matin d'Avril chante*, et d'autre part *les roses sourient*, mais elles ne *sourient* point par le matin qui *chante*, ni le matin ne *chante* par le *sourire* des roses. Supposez donc que vous ayez commencé un vers comme ceci : *mon âme chantera....* j'accepterai comme vous cette représentation de l'insensible par le sensible, mais aurez-vous le droit d'ajouter : *comme une aurore claire* ? Une *aurore* est une vision. Elle dispose ses argents, ses glauques, ses émerveillantes soies jaunes pour les yeux, non pour l'ouïe. Direz-vous qu'une aurore peut avoir des réveils d'oiseaux, des bourdonnements d'insectes, mille bruissements, mille susurrements qui forment une chanson ? Mais si c'est là votre idée, pourquoi l'épithète de *claire* ? Elle détourne la pensée vers la couleur et c'est la sensation visuelle que vous imposez, peut-être à votre insu, et qui reste seule évoquée. De compte fait, voilà donc une *âme* qui *chanterait* comme une *couleur*. Ce mélange intempestif d'une image visuelle et d'une image auditive ne parvient pas à me char-

mer. C'est de la métaphore à la seconde puissance, avec deux inconnues qui se chamaillent.

L'image est comme la cellule du poème. Telles les métaphores se groupent, se juxtaposent, s'anastomosent, semblablement sera le corps de votre conception poétique. Si vous les serrez ou les accumulez de telle sorte que votre lecteur n'ait pas le temps d'effacer les images évoquées pour laisser entrer les images nouvelles, vous serez un auteur difficile, obscur par éblouissement de lumière, heurté et tendu. Si vous espacez sagement vos richesses, préparant les effets, ménageant des repos, plus curieux de clarté, de goût, d'émotion profonde, vous étonnerez moins, mais vous attacherez davantage ; on songera moins peut-être à votre savoir-faire qu'à vos idées ; mais je n'aime pas que l'ombre du peintre porte toujours sur le tableau.

C'est une loi du style, et des plus humbles, d'éviter les équivoques et de dire clairement le peu qu'on veut dire. Que ce soit donc une loi du symbolisme aussi. Elle est nécessaire aux esthétiques tourmentées et violentes comme aux esthétiques gracieuses et calmes. De même qu'il y a une logique des mots, appelée syntaxe, de même qu'il y a une logique des idées, une entente du plan et de la construction de l'œuvre encore plus rare que les dons poétiques, de même il y a une logique des rapports de sensations, des comparaisons et des métaphores. C'est là-dessus que je parlais en guerre. Me voici revenu au point de départ. Je voulais vous faire réfléchir, mon cher ami, à ce qui peut être plausible, à ce qui peut être dangereux dans ce département de la poétique moderne.

*Jules Feller.*



*D'un livre : Le Petit Paroissien.*

*Vers musical et doux comme un soupir de femme,  
voici de votre essence en quelque parchemin  
et vous semblez garder l'envol premier d'une âme  
éteinte en le silence odorant du jardin,*

*Qui vit encore avec ses bassins et ses marbres,  
débris parlant d'amour à la barque assoupie  
et dans le vent, sur la verdure et sur les arbres,  
court un frisson de paix et de mélancolie.*

*O jardin, cimetière de fleurs et de baisers,  
vous avez vu la robe et les mains et les yeux  
de celle qui dispersait les joies de sa beauté  
et qui marchait dans le soleil de ses cheveux !*

*Vous avez vu s'ouvrir son cœur, telle une corolle  
et l'ombre a reculé sous ses lèvres de flamme....  
Et toi, tu perpétues la saison vieille et bonne,  
Vers musical et doux comme un soupir de femme !*

**Richard Ledent.**

## *La Cène.*

*A Albert Mockel.*

O laboureurs de l'aube et de la matinée,  
Si vous avez achevé vos sillons déserts,  
Venez vers ma maison et vers mon seuil, venez :  
Les battants lourds de ma porte vous sont ouverts;

Celle aux rires d'argent, qui charma mes colombes  
Et qui est venue avec son tablier plein  
Des roses de l'aurore et des lys du matin,  
Vous attend de tout le bonheur de sa joie blonde;

Elle a préparé pour le repas de ce soir  
Tous les fruits de l'aurore et les fleurs de ses plantes :  
Elle sait que vous êtes les laboureurs noirs  
Et les forçats divins dans les glèbes géantes ;

Pour vous plaire, elle a mis des fleurs dans ses cheveux ;  
Elle a noué son tablier de belles branches  
Et, pour mieux accueillir les travailleurs pieux,  
Des palmes d'or limpide apaisent ses mains blanches ;

Le plus petit enfant s'assiera parmi vous ;  
La bonne hôtesse emplira vos coupes de fleurs ;  
Le plus beau de vous tous saura des mots si doux  
Que le pain et le vin en sembleront meilleurs ;

Dehors, on entendra les chalumeaux des pâtres  
Rythmer leur chant d'espoir sur l'air de l'Etranger :  
Lui vous enseignera l'orgueil de labourer  
Plutôt que de suivre les viles caravanes ;

Il parlera pour le bonheur de ma maison,  
Sans crainte et confiant du rire de l'hôtesse :  
Les douze laboureurs admireront son geste  
Et pas un ne dira des mots de trahison :

«...Les pommiers sont en fleurs dans le verger du Pauvre;  
N'ayez souci du rêve et des maturités;  
Je viens de loin vers vous, je suis le fils de l'Hôte  
Et mes gestes éveillent les fruits dans les vergers!

« La Nature, debout comme une fleur féconde,  
Est heureuse du chant de bonheur de l'enfant  
Et toute la gravité de l'hôtesse blonde  
Lui est le meilleur rire et le plus beau printemps;

« Tout pauvre qui mendie est envoyé par Dieu  
Chercher sa part de fruits et sa part de moissons,  
Et sa part de froment dans le verger de ceux  
Dont la prospérité a bâti la maison...

« S'ils viennent en mon nom, accueillez leur détresse  
Et vous verrez que vous en serez plus divins,  
Que leur bonheur fera plus douces vos caresses  
Et plus doux les échos de vos légers refrains...

«Qui s'assied à mon ombre est pareil aux bruyères  
Qui s'ombragent sous les feuilles des hauts palmiers,  
Mais seulement mes feuilles sont la vérité  
Et mon ombrage a la beauté de la lumière... »

Les filles des pasteurs en robes des Dimanches  
Dansaient au bruit des flûtes dehors, dans les cours  
Et nous sentions qu'on avait dit des mots d'amour :  
Toutes les voix semblaient monter dans le silence...

L'hôtesse au rire clair avait tu son refrain,  
L'enfant jouait avec les coupes des Pasteurs  
Et devant l'Etranger, sur la nappe de lin,  
Toute la belle aurore avait semé des fleurs !

*Edmond Pilon.*

## Prologue.

*Mon bel adolescent, oh toi ! dont l'âme claire  
s'offre ingénument toute en tes yeux de lumière,  
toi, dont les jeunes ans florissaient au hasard  
du soleil et de l'ombre et des chemins épars,  
Viens à ma parole comme à la main tendue  
et qu'elle te guide par la vie ambiguë.*

*Toi que j'interpelle, quel que soit ton destin,  
souviens-toi pour jamais à l'instant incertain  
des lieux de ton passé, qui furent une énigme,  
auxquels tu fus voué pour être magnanime,  
Et pénètre avec moi, pour que tu sois vainqueur,  
le sens de leur douceur comme de leur rigueur.*

*Allons vers la Forêt. Elle apparaît un temple  
où plus grave la vie en elle se contemple.  
Nos âmes s'uniront à son rythme fervent  
pour que s'éclaire en nous l'ombre de tout instant.  
Viens, on lui confia tes propices années  
pour sigiller ton âme au sceau de sa pensée.*

\* \* \*

*Vois la sente douce qui s'ouvre dès le seuil,  
d'aller par l'austère solitude hautaine,  
de s'y abandonner on la dirait sereine.  
Et l'âme la pressent comme un signe d'accueil.*

*Ecoute les sources aux voix claires comme elles  
en qui vibre la joie de toute la forêt  
et l'imprègnent comme du frisson que transmet  
en nous, toute leur s'affirmant noble ou belle ;*

*Regarde les arbres qui s'érigent rêveurs,  
leurs rameaux qu'un rythme moëlleux et calme plie  
et qu'ils abaissent, lents, comme pour l'ammistie,  
généreux de sagesse en face des erreurs ;*

*Pénètre l'harmonie éparse par les choses  
pour la toute bonté comme pour la beauté :  
et tu seras l'élu marchant à la clarté  
dressée en arc-en-ciel contre les temps moroses.*

*Surtout ne tends jamais les bras au désespoir  
si parfois l'heure est traître ou bien durs les chemins,  
si la nature aussi, comme en proie aux instincts,  
dans sa rage te brave en ton loyal vouloir.*

*Fort, assiste au spasmes fous de la violence  
projetant par les cieux la menace en éclair :  
blessé par le désordre, à jamais ton cœur fier  
reniera la foudre s'attestant une offense.*

*Enfin protège-toi d'universel amour,  
Car si tu resplendis parmi ce qui existe,  
songe qu'il faut souffrir pour qu'une fleur subsiste,  
même pour l'inconnu, quelque rigueur du jour.*

\* \* \*

*Et si vient le jour où soit faite la lumière,  
te soit-elle l'astre tournant ton âme attière  
à l'orient de son destin. Et le front haut  
alors : va. Puisses-tu, toi qu'on sacra héros,  
être celui dont la valeur ou la pensée  
frappe un jour l'effigie à l'amour imposée.*

*Et pour réaliser le destin dévolu,  
crains le mal des baisers : souvent il prévalut.  
Car plus d'un qui parlait vers quelle allière aurore !  
nous promettant un jour où la splendeur s'essore,  
rit, pour sa passion, le charme faux des yeux  
roiler de ses ombres le malin glorieux.*

*Mais ne crois pas non plus que doive être honnie  
la femme au corps gonflé d'ineffable eurhythmie.  
Elle est le poème sacré par la beauté  
pour soulager ta route ou bien pour l'exalter,  
si ton front ne ceint pas ses bras joints en couronne,  
si tu crains de chérir pour ne haïr personne.*

*Oh cher prédestiné ! avant que les adieux  
te livrent au sceptre du sort mystérieux,  
écoute, écoute encor : laisse en toi la clémence  
écarter le souci de la perfide offense,  
pour que rien ne te trouble en la sérénité  
si la démente fait le geste d'insulter.*

*Mon bel adolescent ! quel que soit ton destin,  
souviens-toi pour jamais à l'instant incertain  
des lieux de ton passé, qui furent une énigme,  
auxquels tu fus voué pour être magnanime  
et pour parfaire encor, songe de l'heure d'or  
qui s'illuminera de tout auguste essor.*

**Paul Reimon.**

## Les Livres.

*SQUELETTES FLEURIS.*

*Tristan Klingsor.*

Edition du Mercure de France.

*« Dire qu'il était si joli  
avec son chapel de page  
à plumes de Bengali,*

*. . . . .*

*Qu'il chantait les plus beaux lais  
du monde,  
qu'il chantait les plus beaux lais  
d'amour.*

*. . . . .*

*Et dire que tout à l'heure des ménestrels  
ont rencontré sa douce,  
douce Isabelle,  
au côté du vieux prince de Maupers,  
et qu'ils l'ont trouvé - mort! - sur la mousse  
et les fleurs  
du Pré aux clercs  
lus! avec une petite rose au cœur.*

Voici-t-il pas que nous pensons être très loin,  
comme dans un songe, en un décor de castels  
ciselés comme de la dentelle, où vivraient de très  
douces châtelaines, presque des fées, où chan-  
teraient des pages, varlets, damoiseaux s'accom-  
pagnant de leurs violes et où les oiseaux seraient  
parés de velours, et les fleurs, douces et frô-

lantes comme des caresses ? Dans ce décor, une vie toute de délicatesse, si ténue que l'âme semble se rapetisser, se blottir pour abriter, comme des corolles très frêles, les nuances de deux sentiments grands et simples à la fois, ceux de l'amour et de la mort, de la mort souvent comme dans cette strophe qui rappelle la célèbre ballade de Villon :

*« Le souci, la rose ou la marjolaine  
Iseult, Elise ou Yolaine,  
Le souci, la rose ou la marjolaine  
Que vos pages si gentils  
Au lac, au bois ou par la plaine  
Furent cueillir — où donc sont-ils ?*

Et cette idée que la mort est compagne de l'amour, la voici presque à chaque page, jolie antinomie dont la simplicité plaît autant que la hardiesse. Cette mort dite ainsi sans violence, murmurée plutôt avec un doux pessimisme, et entourée de tant d'embaumante compassion, ce vous attriste-t-il beaucoup ? Et ces strophes vous donnent-elles une autre impression que celle d'une fin très calme, sans ressouvenir douloureux :

*« Mais non : ce soir, c'est la mort, ma douce,  
qui s'est déguisée en damoiseau charmant  
et a mis ses chausses de mousse  
pour venir à vos rendez-vous d'amant.*

*Et ce soir, ce damoiseau joti de jalousie,  
chère, doit vous attendre au rendez-vous  
[d'amour]*



*pour plonger en votre cœur la lame cramoi-  
[sic]  
d'un poignard très fin à manchede retours.»*

Pourquoi n'aimerais-je pas non plus cet ostensible souci de voiler toute laideur d'un parfum, d'atténuer toute ironie d'un sourire, tel ici :

*que pouvaient m'importer tes yeux ( des  
perrenches)  
et ta bouche qui ne m'ont que leurré,  
s'il me reste ton squelette — fine branche  
de lilas blanc, que je puis adorer.*

Et si je cite encore ces vers :

*“ Les clochettes du dimanche  
chantent comme des oiseaux de paradis ”*

et cette pièce :

*Au jardin joli  
il y a des roses,  
il y a des lis  
au jardin joli.  
Est-il un fol qui veuille  
faire la jolie chose  
faire la jolie cueille  
des roses ?*

*Au jardin d'amour  
il y a des lèvres,  
beau page ou pastour.....  
au jardin d'amour  
est-il un fol qui veuille  
faire le joli rêve  
faire la jolie cueille  
des lèvres ?*

c'est pour donner une légère idée du talent de Tristan Klingsor, talent très personnel, original, au service duquel il met une langue riche d'harmonie et de rythme, pleine de trouvailles, et avec laquelle il sait sertir les bijoux précieux dont il a parsemé son œuvre. De quelle œuvre, en apparence très simple, quoique d'un raffinement exquis de sensations, se dégage certainement, à côté d'une cruelle mais précieuse ironie, un sentiment de hautain mépris et de suprême indifférence pour l'inconscience brutale du destin.

\* \* \*

*Quatre histoires de PAUVRE AMOUR,*

Édition de l'Enclos, CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

Quatre petits contes d'une notation de sentiments assez exacte quoique puérile parfois. D'esprit très jeune tous quatre, ils sont loin de déplaire, les uns par leur affirmation hardie, les autres par la candeur et l'ingénuité des sensations.

\* \* \*

De H.-J.-M. LEVEY, une élégante plaquette, "*Le Pavillon*," poème cultique avec préface d'ERNEST LA JEUNESSE. Nous avons passé le livre et la préface à notre service spécial de traduction.

\* \* \*

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la critique de *La Nichina* de HUGUES REBELL, *La Poésie contemporaine* de VIGIÉ-LECOQ, *Ballades françaises* de PAUL FORT, *Le Thyrsé* d'ARNOLD GOFFIN, *L'homme en amour* de CAMILLE LEMONNIER, *Chansons d'Aube* de HENRI GHIÉON.

*Guillaume Hennen.*

VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU

le beau dans la nature

le beau dans l'art — le beau dans l'utile

**CHAUSSEZ-VOUS**

*CHEZ*

**Crutzen Frères**

Rue du Brou, N° 38

**VERVIERS**

Rue Pisseroule, N° 47

**DISON**



LIVRES D'OCCASION  
**LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE**  
VENTE, ACHAT, ÉCHANGE  
de Livres et de Musiques, au comptant

---

**GUILLAUME DAVISTER**

RUE DU MARTEAU, 113 près du Pont du Chêne  
**VERVIERS**

---

Choix de Dictionnaires et Manuels de conversation  
de toutes les langues.

TIMBRES ET MONNAIES POUR COLLECTIONNEURS.

Beau choix de pièces dramatiques françaises et wallonnes  
**SANS DROITS D'AUTEURS et autres.**

Ouvrages pour cadeaux, encyclopédies, littérature, etc.

*Livres classiques pour toutes les écoles.*

---

**LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE**

*Edouard GNUSÉ*

**51, Rue Pont-d'Ile, 51, LIÈGE**

Service régulier d'Abonnements aux Publications Belges  
et Etrangères.

---

*Typographie - Lithographie*

**MAURICE XHOFFER**

ÉDITEUR DE « LES HEURES »

RUE DU PALAIS, 129, VERVIERS

---

Impressions Commerciales en tous genres

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE



1204

LES ÉDITIONS DE L'ART WALLON

# Les Heures

(L'Art Wallon)

SOMMAIRE :

- Sables* — Adelin Bertrand.
- Histoire du Xerxès dans une prairie*  
Christian Beck.
- Le Bonhomme de paille* —  
Tristan Klingsor.
- Le Rêve d'un vieux Curé* — I. Will.
- Prélude* — Maurice Marchin.
- Berceuse* — Maurice Marchin.
- Heure Sereine* — Paul Reimon.
- La Vie de la Mort* — Paul Reimon.
- Les Livres* — Guillaume Hennen.
- Memento* — G. H.



LE N° 0-50 CENT.

AOUT 1897.

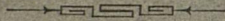
Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur  
Rue du Palais, 429, Verviers.



# LES HEURES

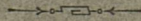
Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



## COLLABORATEURS :

PAUL ANDRÉ, GEORGES ANGELROTH, GUSTAVE ANDEL,  
CHRISTIAN BECK, MAURICE CARTUYVELS, FRANCIS DE CROIS-  
SET, ARTHUR DAXHELET, EMMANUEL DELBOUSQUET, CHARLES  
DELCHEVALERIE, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, VALÈRE  
GILLES, ARNOLD GOFFIN, CHARLES GUÉRIN, HENRI GHÉON,  
OSCAR GROSJEAN, GUILL. HENNEN, PAUL JANE, TRISTAN  
KLINGSOR, HUBERT KRAINS, RICHARD LEDENT, MAURICE  
MARCHIN, HENRI MAUBEL, ALBERT MÖCKEL, GABRIEL MON-  
JOIE, VICTOR ORBAN, LÉON PASCHAL, EDMOND PILON, EDMOND  
RASSENFOSSE, PAUL REIMON, HENRI DE REGNIER, RODRIGUE  
SÉRASQUIER, FERNAND SÉVERIN, CHARLES SMULDERS, FRANCIS  
VIELÉ-GRIFFIN, EMILE VERHAEREN, I. WILL.



Abonnement: Fr. 5-00 par an

Adresser toutes communications à M<sup>r</sup> Guillaume HENNEN,  
rue St-Remacle, Verviers.



## LES HEURES

---

### *Sables*

*Une file stérile et maigre de sapins  
Mène la route plate et droite à l'infini,  
Et pénible, au travers du sable souverain,  
La pâle route jaune où le temps s'est assis.*

*Des cieux de haut silence et des années de plomb  
Sur le sol que le spleen et que l'or ont baigné ;  
Des sables, et puis des sables plus éloignés  
Dont la ligne perdue rampe vers l'horizon ;  
Et de blondes nuées avec un soleil roux  
Si vague, comme un œil aveugle ouvert sur nous.*

*Voyageurs de toujours selon la même route  
Où nous avons marché sans qu'il y reste rien,  
Rien que notre mépris sénile et notre doute,  
Toute la vie ainsi, et pour aller plus loin.*

*O plaine longuement cerclée d'ennui suprême,  
Où les tranquillités des crépuscules blêmes  
Sont endormies sans fin comme de lourdes eaux,  
Plaine, plaine trop vaste où le soir viendra tôt  
Lever sur la torpeur la peur autoritaire,  
Plaine de sable mort où jadis fut la mer.*

**Adelin Bertrand.**

# *Histoire du Xerxès*

dans une Prairie.

*A Maurice de Miomandre.*

En ces temps, mémorables, mais dont le souvenir exact s'est dissipé de la science des hommes au profit de l'illustration des jours particulièrement fameux qui en marquèrent le cours; en ces temps fabuleux que leur gloire agrandie par dates et journées étendit jusqu'à nous et sauva de la consommation complète, (au contraire, ma sœur, de ces dentelles jadis belles, dont les débris sont encore dans la commode ventrue, et que perdirent leurs jours ou ajours sans cesse agrandis);

en ces pays bibliques autrefois, cruels à présent, et que le voyageur prudent exile de sa curiosité;

en ces pays et en ces temps (ainsi du moins mon rêve les a chéris) que toutes les femmes étaient vierges et qu'on les divisait en vierges sages et vierges folles;

Ma bien-aimée vivait, que vainement j'aimerais si mon désir unique ne l'avait créée pour faire que je l'aimasse.

Charme des ondes qui fuient, et l'inhabile baiser!

Je ne sais si ma fiancée était vierge, mais elle était sage avec moi. Ses mains étaient comme des ailes de pigeon blanc. Elle portait des robes chastes comme est un satin violet bien passé.

Certes, j'aime extrêmement celles d'entre les femmes dont les cuisses sont longues.



Souvent nous allions nous promener dans les prairies et j'exaltais l'abondance des fleurs. Je les reconnaissais toutes ; *aussi, je les nommais mes fleurs*. Il y en avait de rouges, de jaunes et de bleues. Nous nous plaisions à les considérer et, m'étonnant de ce verbe, je voulus faire les fleurs pareilles à des choses du monde sidéral.

Comme nous étions débarrassés de toutes pré-occupations autres que de regarder les fleurs, notre temps était mesuré par leur rencontre. Plus nous en avions rencontré, plus nos heures nous paraissaient nombreuses.

Ainsi nous connûmes que le temps présent, ce n'est point l'abstraite jointure du passé et du futur, ni non plus le temps étendu qui relie le passé et le futur, la mort et la naissance,— mais nous-mêmes.

Puis nous nous félicitâmes, non d'avoir nourri ces pensées, mais de ce que des pensées aussi simples, aussi générales, et seulement celles-là, nous donnassent des *sentiments* intenses et suaves.

Car là était la marque de l'importance que nous savions attacher à nous-mêmes, et le signe que la terre vénérable aux antiques fondements était véritablement le ventre de notre vie, et tous les astres son ardent et symétrique domaine.

Un jour j'appris qu'un roi de la Persique nommé Xerxès, voyant d'un mont défiler devant lui son immense armée et mille milliers d'hommes forts qui la composaient, — se prit à songer que dans cent ans plus un seul d'entre eux ne vivrait.

Alors je compris que ce roi sur un mont avait dû pleurer violemment.

Et je songeai que mes fleurs et celles de ma bien-aimée mourraient bientôt dans le néant de nos heures et que le ventre de la terre les reprendrait avec nous.

Alors je compris que je *devais* pleurer très violemment, et des larmes abondantes se séchèrent sur mes joues. Puis je souris de l'étonnement de ma bien-aimée soudainement entrée, qui, m'ayant embrassé, s'écriait :

— « Dieu ! Que ta joue est salée ! »

*Christian Beck.*

## *Le Bonhomme de paille.*

*C'est le pauvre bonhomme de paille  
du cerisier,  
le pauvre bonhomme aux bras d'osier  
dont tous les moineaux francs se raillent  
à s'égosiller.*

*Sans haut de chausse et sans chemise,  
en son manteau de paysan troué,  
il grelotte sous la bise  
et les moineaux roués  
mangent son cœur saignant de cerise.*

*Le vent siffle en son corps déchiqueté,  
le vent siffle un ancien lied d'Allemagne  
comme en sifflent aux soirs d'été  
les gars aux moustaches à leurs compagnes  
sous les futaies.*

*Alors pour chasser les moineaux aux granges,  
les moineaux qui font saigner son cœur d'amour,  
il lève ses bras maigres d'un geste fou  
et renverse sa tête aux cheveux de chanvre  
d'où tombe son vieux chapeau de feutre mou.*

*Et le soir, Marion la brune,  
qui attend en vain sous le cerisier  
son amoureux qu'elle importune,  
a vu se coiffer d'une corne de lune  
ce galant de paille aux bras d'osier.*

**Tristan Klingsor.**

## *Le Rêve d'un vieux Curé.*

Le vieux curé qui a une petite statue dans ma mémoire et dans mon cœur, a quatre-vingt-cinq ans; il est grand, encore droit, alerte et très souriant. Mais son sourire n'est pas l'indulgent plissement de lèvres de ceux qui ont vu beaucoup de misères, beaucoup de désillusions et qui répandent sur autrui l'huile, assez peu reconfortante d'ailleurs, de leur bénévole et impuissante tolérance. Non. Cet incroyable vivant, si jamais il eut des illusions, les a toutes gardées. Il a vu, dans la paroisse champêtre où il a passé sa vie, se fonder et se désagréger bien des familles, s'élever et s'écrouler beaucoup de prétentions, se bâtir et se détruire des choses sans nombre, et par je ne sais quelle grâce rare et spéciale, il n'a vu, de toute cette vie qui se mouvait autour de lui, que le côté heureux, affirmatif, progressif, fraternel. Si un abus, un vice ou une injustice l'indignait, il faisait en son très simple prône une virulente sortie contre les événements qui lui semblaient être les « occasions les plus prochaines » de ces iniquités, il dressait soigneusement autour de ses ouailles ce que Barrès nomme des garde-fous, — des défenses ou des menaces, — puis beaucoup plus confiant en l'aide d'en Haut qu'en ses propres mercuriales, il n'y pensait plus.

Ce n'était pas tant pour arracher les mauvaises herbes, pensait-il, que pour faire croître les bonnes, qu'on l'avait mis là. Et comptant bien que le Seigneur saurait reconnaître en temps utile et à lui tout seul, l'ivraie du bon grain, il ne larmoyait pas, ne fronçait pas les sourcils, ne grondait guère que joyeusement, — et son sourire

était l'épanouissement d'une âme émerveillée, toujours surprise par des admirations nouvelles. Il avait devant la vie les yeux et toute l'expression des traits d'un enfant assistant à un long festin où tous les plats arriveraient toujours plus beaux et plus appétissants.

Je n'ai vu ces mêmes yeux jeunes qu'à des mioches de trois ans et à quelques êtres de moins en moins rares, qu'aucune espèce de vieillesse, qu'aucune envie, qu'aucun souci trop exclusivement égoïste, qu'aucune débilite intellectuelle n'avaient pu atteindre.

Dans sa paroisse, bien des fois déjà les campagnards un peu endormis sur le seuil de leur porte, oubliant l'univers entier en leurs contemplations un peu restreintes, avaient vu passer, les dimanches après-midi ces nouvelles machines qu'on appelait des bicyclettes.

Combien suggestives d'espace et de lointain pour les sens paisibles des paysans, ces deux petites roues qui emportent, bruissantes, tant d'hommes des villes passant devant eux !

— Celui-ci vient d'Allemagne, il y rentrera ce soir....

— Cette troupe sera tantôt dans les plaines que tant de montagnes nous cachent....

Et les distances semblaient si peu de chose, et la terre entière leur apparaissait toujours moins immense, les contrées inconnues toujours plus familièrement voisines et connaissables.

Mais nul dans le village n'avait de cela autant de joie que le curé. Quand dans ses promenades, les petits signaux avertisseurs lui annonçaient le passage d'un singe à roues, comme on disait autour de lui, il s'arrêtait, fermait son bréviaire, s'adossait à une haie et levait le nez, ravi. Il dé-

vorait des yeux l'homme et sa « bête » et les habitués souriaient des mines heureuses de cet admirateur enthousiaste.

Un jour, l'un d'eux s'arrêta et descendit de son petit perchoir à ressorts pour lui parler.

Alors le curé ne se tint plus, il s'avança vers la machine, l'examina, la caressa, la fit un peu bouger, demanda la permission de la conduire quelques pas plus loin, et le moment approchait où cure et sontane eussent été oubliées, et où il eût enfourché la traîtreuse monture. Mais la crainte de la briser l'arrêta. — Que c'est beau, criait-il — et à part lui entre ses dents — on entendait qu'il se répétait : beau, étonnant....

Il fit quelques questions, puis ses yeux devinrent plus fixes, sa bouche s'ouvrit un peu.

— Voyez-vous ! clama-t-il, je savais bien que quelque chose viendrait pour nous aider à être un peu meilleurs !

Ce n'était pas leur faute à ces pauvres gens s'ils se querellaient, s'ils s'ennuyaient. Ils étaient trop serrés les uns contre les autres ! C'est comme moi avec ma paroisse.

Mes trois cents âmes, je les connais si bien qu'il y a des jours où je ne sens plus qu'elles existent. Je ne vois plus leur grande beauté, et elles ne s'imposent à mon attention que par leurs petits côtés....

Et je vois aussi les ménagères s'impatienter contre leur homme et leurs enfants ; — et leurs contes, quand chacun d'eux vient se plaindre, sont éternellement les mêmes. Ils n'ont jamais eu l'occasion de s'admirer sous des aspects nouveaux ou d'admirer ensemble des choses nouvelles.

Et il y a tant de belles choses à voir, partout,

et en chacun, — et c'est si difficile à voir, quand on reste tranquille !

Et j'ai tant demandé, tant prié que chacun de nous ait une petite paire d'ailes, au fond de lui-même, et qu'à moi aussi il me pousse des ailes !

Et voilà que ce désir est celui de tous les hommes, et que, peu à peu, ils le réalisent, extérieurement.

C'est un commencement de mon rêve qui s'exécute. Vous verrez ! Cela va mettre d'abord un peu plus de distance entre chaque personnalité, on n'aura plus la sensation d'être cloué de force auprès des bonnes gens qu'on voit mal, pour les avoir vus trop exclusivement. Peut-être me trompé-je. Mais il me semble que cet instrument et d'autres encore plus simples peut-être, renouvelleront ce vieux monde ankylosé. Comme tous les moyens de communication inventés en ce siècle, il nous rend un peu moins domestiques et domestiqués ; mais, mieux que d'autres modes de locomotion il doit exiger et développer l'effort personnel, l'initiative, le sens physique de l'indépendance que donnait jadis la possession d'un bon cheval.

— C'est vrai, dit le cycliste ; pour un moment cette sensation délicieuse d'échapper à la lenteur des progressions ordinaires, de se mouvoir plus légèrement, nous fait oublier tout ce qui pèse sur nous. — J'ai, là-dessus, dit-il en mettant le pied sur l'une des pédales, l'impression d'une si bonne et franche liberté, que les nécessaires petites tyrannies des solidarités familiales ou sociales prennent immédiatement une moins grande importance à mes yeux, et que je les subis, au retour, avec une patience moins tragique.

— Puis, ajouta vite le pauvre curé, qui ne pouvait pas laisser partir cet interlocuteur compréhensif sans s'être abandonné à toute l'ampleur de son rêve, toutes les graines ne tombent pas là où elles auront la place de germer. Quand le vent ne les emporte pas plus loin, beaucoup meurent et pourrissent. Qui aidera la graine humaine à trouver la terre qui lui convient? Nul n'est facilement seul, nul ne trouve trop clairement sa vraie voie, nul ne rencontre sans tâtonnement les collectivités auxquelles il peut se joindre et dont la force lui est nécessaire. — Je vois bien que chacun est obligé de faire pour soi-même ce que le vent fait au petit bonheur pour les graines des fleurs sauvages. Et cela alourdit les vies.

Et autour de moi, je vois des êtres affaiblis, qui aiment trop peu, parce qu'ils n'ont pas trouvé ce qui devait faire épanouir toute leur intensité. Et j'imagine qu'il en va de même dans le monde entier. Vous comprenez, n'est-ce pas? que chaque fois que je vois passer l'un de vous, que j'entends le bruit de vos roues, si pareil à celui du vol d'un grand oiseau, il me semble vraiment que les pauvres hommes vont être aidés dans leur impuissance, que « la terre leur sera plus légère » qu'ils vont se mouvoir moins pesamment, et que ces ailes extérieures aideront les ailes intérieures à pousser....

Le bicycliste regarda un moment le curé, et un petit sourire lui vint en pensant à la réclame monstre que ce saint homme pourrait faire à tous les fabricants de vélocipèdes et à l'effet de sa photographie et de ses paroles, cataloguées dans un prospectus américain. Mais toute sa malice s'envola devant l'expression de confiance émue de ces yeux d'enfant éclairant la vieille figure tour-



née vers lui. Un peu hypnotisé par ces prunelles claires qu'une longue vie avait aimantées d'espoir, il évoqua malgré lui la souplesse croissante de tous les rapports des humains entre eux, l'harmonie plus simple et plus directe de leurs agencements, puis la fuite plus facile des infirmes citadins vers les champs où leurs soucis humains sont noyés et calmés par l'impression de la vie universelle, plus lente et plus saine, — les forces des fraternités et les forces des vraies solitudes, désormais moins éloignées de nos atteintes....

...Et, bien qu'il ne fut, à l'exemple de son époque, que très médiocrement expansif, il eut une violente envie d'embrasser le vieux curé, et les yeux où brillait cette héroïque jeunesse.

Mais quelque chose le retint. Le vieux n'aurait peut-être pas compris tout à fait....

Et il disparut dans un petit nuage de poussière à travers lequel le vieillard pourtant continuait de sourire à son rêve.

*I. Will.*

## Prélude.

A Guillaume Hennen.

*Le Passé qui parlait très bas à la Tristesse,  
Près de l'Atre morose  
Où la Bûche dernière  
Agonisait déjà, s'inquiéta d'avoir  
Devant la Porte close  
Entendu des voix !....  
... Et le Passé regarda longuement la Tristesse  
Et tous deux accroupis se turent et songèrent.....*

*Écouté, écoute sur la Route  
Les Printemps ingénus qui passent !  
Écoute !  
Dans les vergers qui brillent,  
Les Printemps font chanter les flûtes des Avrils,  
Écoute  
Les Printemps ingénus qui passent  
Et les rires des filles  
Qui sonnent sur la Route !*

*.... La Porte qu'on croyait fermée  
Pour en avoir perdu la clef  
S'est ouverte soudain aux Matins en clartés  
Et l'Avril vert apparut  
Comme une femme inconnue  
Au jeune front de lumière  
Et tenant à la main le Rameau vif et clair.*

*.... Entends la Voix, la vernale Voix des Routes!...*

*Et la Tristesse et le Passé,  
Vieillards accroupis et muets,  
Se levèrent ensemble et partirent Là-bas  
Par la Route, par la Route  
Où les Cloches de Pâques sonnaient toute la joie,  
Et partirent là-bas vers les vieux horizons  
Sans oser regarder l'Avril qui souriait...*

*Et l'Avril est venu s'asseoir dans la Maison,  
La Maison de ma Pensée  
Au bord des gaietés du chemin,  
Comme une femme aux douces mains  
Qu'enfin on va pouvoir aimer !*

*Maurice Marchin.*

## *Berceuse*

*A la seule Aimée.*

*Si les soirs sont venus par l'Été lumineux  
Et si la lune met dans tes fenêtre closes  
Le reflet calme et doux de son rêve d'or bleu,  
Endors-toi.*

*La nuit a cueilli des parfums  
Aux jardins défaillants où songeaient les jasmins,  
La nuit grave a cueilli ses plus subtils parfums  
Pour griser ton sommeil ;  
L'Été fait sa chanson plus lente  
Et plus eurythmique sa voix,  
La brise s'atténue en rumeurs languissantes  
Pour bercer ton sommeil,  
Endors-toi...*

*Endors-toi dans ta chevelure,  
O calme vierge aux frêles doigts ;  
Pour émerveiller ta nuit pure  
Vers ta beauté s'en vont mes songes clairs d'amour,  
Endors-toi.*

*Si les soirs sont venus, si dite est ta prière,  
Tous les rêves que j'ai éclorent tour à tour  
Sous tes blondes paupières,  
Endors-toi... endors-toi....*

*Maurice Marchin.*

## Heure Sereine.

*Quelque chose de bon tout en charme innocent  
était épars dans l'air, comme l'émoi candide  
des enfants en liesse en face d'un présent.*

*On ne sait quoi de doux, de tendrement perfide  
amollissait l'instant : on eût dit de deux cœurs  
ignorants de l'amour qui tressaillent, timides.*

*Comme on s'abandonnait aux ébats cajoleurs  
de la vie effeuillant dans la fête des choses  
l'irréelle moisson d'élyséennes fleurs !*

*Et l'âme se fondait en cette apothéose  
de l'éclosion en lumière du soleil  
exhalant sa clarté de rose au ciel éclos.*

*On se laissait aller à l'infini vermeil,  
aux trilles des oiseaux, au frisson des ramées,  
au mirage divin d'éprouver ce réveil.*

*Même la fièvre blonde éloignait les pensées  
d'un arbre convulsant ses bras vers quel essor !  
dans la fraîche langueur des frondaisons pâmées.*

*Et puis les fleurs s'offraient en des promesses d'or,  
les branches s'allongeaient en gestes de tendresses  
qui faisaient doux le songe à vivre en ce décor.*

*Dites, la belle au bois qu'éveillent les caresses !*

**Paul Reimon.**

## *La vie de la mort*

*Héroïque sois-tu, jeune inconnu, mon frère,  
pour croiser en duel ton regard à l'éclair,  
pour sourire au défi des durs chemins offerts  
et maintenir ton rêve en face de la terre.*

*Car la mort contre nous dresse tout l'univers  
et confronte l'orgueil de la nature altière  
au trophée imposé que tend vers la lumière  
le glaive valeureux, d'un geste qui conquiert.*

*Et la lutte implacable incarnée en la vie  
trace de loin en loin, de ses armes brandies  
en espoir triomphal, des signes de clarté.*

*Et les êtres tendus en étans de prodige  
se projettent vainqueurs jusqu'en l'éternité,  
dans l'effort meurtrier de la vie en vertige.*

**Paul Reimon.**

## Les Livres.

CHANSONS D'AUBE,      *Henri Ghéon.*

ÉDITION DU MERCURE DE FRANCE.

Un petit livre d'une saine joliesse, écrit sans grande préoccupation de vaine et paralysante technique, œuvre d'un poète ni exubérant, ni complexe, mais œuvre calme comme un regard d'enfant, simple et pure comme la vie parfumée de fraîcheur qui, aux premières heures, s'essore de la terre. Car, à communier avec les êtres et avec les choses, Henri Ghéon laisse son âme s'émerveiller; et il nous dit en vers ingénus la naissance de l'aurore qui fait « les bruyères légères et claires, » mais dont il ne sait

*qui rosit d'abord  
des bruyères ou de l'aurore,  
et si l'aurore les a cueillies  
pour sa parure,  
ou si elles ont fleuri  
de son reflet....,*

l'éveil de la petite ville par laquelle vont les laitières

*avec leurs brocs d'étain entrechoqués  
qui sonnent comme des clochettes,*

et desquelles il semble

*.... que dans leurs brocs,  
elles apportent  
l'aurore même  
dont la rosée de lait coule sur les coteaux.*

Il nous montre le renouveau des champs où le jour met des nappes de clarté, les bois qu'anime un joyeux gazouillis, les maisons propres aux-quelles

*le jardin noue une ceinture de jeune fille*

et ceux des peines et des labeurs sur les yeux de qui

*la brise bleue pose ses mains douces.*

Et tant de candeur émane de ces « chansons, » une joie si naïve de la beauté de la vie par les matins de jeunesse et d'espoir que je me surprends murmurer ces vers qui résument bien la douceur des moments passés à lire ces hymnes pleins de poésie intime :

*Il est des heures  
si ingénues  
qu'on aurait peur  
de les tromper....*

\* \* \*

*LE THYRSE : Proses florencées.*

*HÉLÈNE, Nouvelle, Arnold Goffin.*

Une forme impeccable, d'une recherche parfois fatigante mais d'un écrivain qui manie sa langue en virtuose, donne au Thyrsa je ne sais quel cachet de bijou patiemment travaillé. Le Thyrsa abonde en notations de sensations, en analyses subtiles, en descriptions drapées de couleurs joyeuses. Le style est chatoyant, par périodes longues mais sans aucune lourdeur. Et tels contes « Epiphanie » et la « Belle au bois

dormant » ressemblent à des camées fouillés avec art.

Par contre, « Hélène » soutient difficilement l'épreuve de la lecture. Dans cette nouvelle, la phrase torturée à l'infini, complexe comme la passion qui agite les amants, la continuelle tension d'esprit que chaque page exige, diverses choses qui vous crispent et vous feraient rejeter le livre. Le nombre de chapitres qui, dans le Thyrsé, forment des morceaux détachés, permet ce maniérisme délicat qui fait ressembler chaque fragment à un chef-d'œuvre d'orfèvre du moyen âge. Mais dans une nouvelle de longue haleine, je crois ce procédé de nature à fatiguer tellement qu'on se désintéresse de l'analyse des caractères et des âmes.

\* \* \*

*BALLADES FRANÇAISES*      *Paul Fort*

Ce volume, qu'édite le Mercure de France, est la réunion de nombreux fascicules parus à époques assez rapprochées. Mon confrère Paul Reimon et moi eûmes l'occasion de parler de quelques-uns de ces fascicules dans différents nos de l'Art Wallon. Aujourd'hui que l'œuvre de Paul Fort forme un tout homogène, il est plus facile de distinguer la « manière » de l'auteur et quels soucis de rythme l'ont guidé. Toutefois, avant de porter un jugement définitif sur une œuvre aussi personnelle et sur un écrivain d'un aussi rare talent, je désirerais relire ce livre et le relire en rhéteur après avoir goûté tout le charme de cette prose d'une harmonie savante, parfois même un peu trop factice. J'analyserai donc les « Ballades françaises » dans le numéro d'octobre.



*L'HOMME EN AMOUR.*

Le temps et la place m'ayant fait défaut, je m'occuperai de ce livre dans une prochaine étude sur notre très grand et très probe artiste, Camille Lemonnier.

*Guillaume Hennen.*

\* \* \*

MEMENTO

Parce que nous avons toujours déploré les dissensions qui subsistent entre les écrivains de la « Jeune Belgique » et ceux qui naguère fondaient le Coq Rouge, et parce que ne faisant partie d'aucune chapelle, nous avons toujours trouvé bon d'admirer toute œuvre illuminée d'un rayon de beauté, de qui que fût cette œuvre, nous nous permettons de croire que si nous déclarons incliner du côté de la « Jeune Belgique » quand elle critique, trop vertement peut-être, la composition du numéro de la « Revue Encyclopédique » consacré exclusivement à la Belgique, notre aveu ne sera pas taxé de partialité. Nous estimons qu'un tel numéro donne à la France une idée très incomplète des manifestations de l'Art en notre pays et qu'il est regrettable que certains spécimens (trop nombreux) de style *flamboyant* l'aient fait sourire à nos dépens. Puisque ce numéro devrait être lu par un peuple accoutumé à traiter notre littérature avec un sot dédain à cause de notre indigence littéraire d'antan, n'aurait-on pu affronter la scène sans s'exposer aux railleries par cent endroits? Et n'eût-il pas été plus digne d'oublier toute dissension et de con-

vier tous nos grands écrivains, poètes et prosateurs, à révéler à une France souvent très superficielle et très ignorante dès qu'il ne s'agit plus d'elle, à révéler aux uns et à affirmer aux autres que le superbe mouvement d'art inauguré jadis va se continuant et s'amplifiant? Lors même que des divergences se seraient produites, que des voix auraient dissonné dans l'ensemble, cet ensemble, hétérogène peut-être mais au moins fait d'affirmations hardies, n'eût-il pas été préférable à l'espèce de cantate monotone qu'on nous a servie, et où, malgré de beaux motifs vigoureusement enlevés, revient trop souvent la note d'une admiration de commande?

**G. H.**

---

La revue ne paraîtra pas en septembre, mais publiera en octobre un n° double.

VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU

le beau dans la nature

le beau dans l'art — le beau dans l'utile

**CHAUSSEZ-VOUS**

*CHEZ*

**Crutzen Frères**

Rue du Brou, N° 38

**VERVIERS**

Rue Pisseroule, N° 47

**DISON**



LIVRES D'OCCASION  
**LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE**  
VENTE, ACHAT, ÉCHANGE  
de Livres et de Musiques, au comptant

—\*—  
**GUILLAUME DAVISTER**

RUE DU MARTEAU, 113 (près du Pont du Chêne)

—\*—  
**VERVIERS**

—\*—  
Choix de Dictionnaires et Manuels de conversation  
de toutes les langues.

TIMBRES ET MONNAIES POUR COLLECTIONNEURS.

Beau choix de pièces dramatiques françaises et wallonnes  
**SANS DROITS D'AUTEURS** et autres.

Ouvrages pour cadeaux, encyclopédies, littérature, etc.

*Livres classiques pour toutes les écoles.*

---

LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

*Edouard GNUSÉ*

51, Rue Pont-d'Ile, 51, LIÈGE

Service régulier d'Abonnements aux Publications Belges  
et Étrangères.

---

*Typographie - Lithographie*

**MAURICE XHOFFER**

EDITEUR DE « LES HEURES »

RUE DU PALAIS, 129, VERVIERS

—\*—  
Impressions Commerciales en tous genres

—\*—  
Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE



# Les Heures

(L'Art Wallon)

## SOMMAIRE :

- Brouillard* — Albert Mockel.  
*Prométhée* — E. Delbousquet.  
*Les Bœufs du Soleil* — Charles Guérin.  
*Avant-Hier* — Francis de Croisset.  
*Gracilités en marge* —  
Maurice Marchin.  
*Vases Antiques* — Valère Gille.  
*Alliance* — Paul Reimon.  
*Vers la Clémence* — Paul Reimon.  
*Une statue si-ou-plait ?....* —  
Paul André.  
*La vaine Renaissance.* —  
Gabriel Montjoie  
*Les Livres* — Guillaume Hennen.



CE N° 0-75 CENT.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1897.

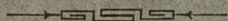
Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur  
Rue du Palais, 129, Verviers.



# LES HEURES

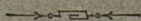
Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



## COLLABORATEURS :

PAUL ANDRÉ, GEORGES ANGELROTH, GUSTAVE ANDEL,  
CHRISTIAN BECK, MAURICE CARTUYVELS, FRANCIS DE CROIS-  
SET, ARTHUR DAXHELET, EMMANUEL DELBOUSQUET, CHARLES  
DELCHEVALERIE, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, VALÈRE  
GILLES, ARNOLD GOFFIN, CHARLES GUÉRIN, HENRI GHÉON,  
OSCAR GROSJEAN, GUILL. HENNEN, PAUL JANE, TRISTAN  
KLINGSOR, HUBERT KRAINS, RICHARD LEDENT, MAURICE  
MARCHIN, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, GABRIEL MON-  
JOIE, VICTOR ORBAN, LÉON PASCHAL, EDMOND PILON, EDMOND  
RASSENFOSSE, PAUL REIMON, HENRI DE REGNIER, RODRIGUE  
SÉRASQUIER, FERNAND SÉVERIN, CHARLES SMULDERS, FRANCIS  
VIELÉ-GRIFFIN, EMILE VERHAEREN, I. WILL.



\* Abonnement : Fr. 5-00 par an

Adresser toutes communications à M<sup>r</sup> Guillaume HENNEN,  
rue St-Remacle, Verviers.



## LES HEURES

---

### *Brouillard* (\*)

Le voyageur qui marche vers la mer est seul,  
à l'aube, dans la forêt.

*« Un jour mystérieux étreint le paysage.*

*Mais l'heure est froide, qui m'éveille,  
et germaine du cœur pesant, du front esclarc  
où nul songe, chanteur de transparents rivages  
n'agile, léger, de ses ailes  
jusqu'à ma lèvre,  
l'aérien baiser mélodieux des mers vermeilles.*

*Feuve d'aurore, l'aube s'est levée,  
pâle, et triste déjà d'être née ;*

*et toi, grande Terre, la toujours vivante,  
aujourd'hui glaciale, ô toi  
Terre sans voix dans l'inerte silence,  
peut-être, maternelle et raidissant ta chair flétrie,  
as-tu froid de pitié sous mon corps meurtri.*

*Et pourtant je me dresse, vois ! mon pied te frappe  
et loin d'ici encore tu porteras mes pas...*

---

(\*) *Fragment d'un poème*

*...Hélas !*

*oh ! Terre, terre,  
Terre sur qui j'affermis mon angoisse,  
mon pied te frappe encore, et je ne te vois plus !*

*Sur la forêt, autour de moi,  
l'heure refoule une nuit inconnue ;  
est-ce une nuée descendue  
ou peut-être le corps d'un ange  
qui tombe  
et monte encore au céleste dôme ?  
Oh ! puérile entrave à mon vœu de vaillance,  
rien n'est ici, rien qu'un fantôme :  
le brouillard glisse en son long linceul.*

*Qu'en vain tressaille ma faim vivante,  
en vain ma soif, en vain ma folie de l'espace :  
le brouillard glisse comme un fantôme  
et propage en errant sur les flots du silence  
des vagues de ténèbres blanches  
où mon geste éperdu de nageur à tâtons  
frémit d'être sans but.*

*Oh mols liens ! blanches ombres, ô décevantes  
mains décevantes qui m'aveuglez,  
impalpable ennemi que je ne puis frapper,  
armes fuyantes par mille feintes  
qui de nul choc vainqueur d'épée n'êtes atteintes !*

*Les hauts arbres de l'avenue  
où se plaignait hier ma lâche lassitude  
au fond du blanc néant ont disparu jusques au*

*[faîte.*

*Le brouillard a grandi son royaume incertain.*



*O terre ! terre ! ici, dans l'aveugle solitude  
ne faut-il m'arrêter enfin, ployer la tête  
et confier ma tempe au bandeau du destin ?*

*Faut-il, ô mes lourds yeux fatigués de sommeil,  
faut-il lutter, mouvoir encore  
mes pas blessés vers la grande mer ?*

*Hélas, il n'est plus de chemin vers la mer !*

*Arrête-toi plutôt, impuissant voyageur ;  
sans force, que tes mains sous un doigter de fer  
cèdent ici jusqu'aux proches malins.  
Laisse glisser le vol léger des heures  
et dors jusqu'au retour magnifique du soleil...*

*Il n'est plus de chemin vers la mer..»*

*Albert Mockel.*

## Prométhée

*Les Destins inconnus qui ployèrent mon Rêve  
Et le mal qui ronge farouchement ma chair  
N'ont pas éteint mon front ou ton bâcher s'élève  
Comme un soleil fumant aux pourpres de la mer,  
O souvenir ! vêtu de la force splendide  
De mon amour jamais lassé d'errer en vain,  
Mémoire ! dans l'horreur de la ténèbre vide  
Où fulgure l'éclair de ses talons divins.*

*Je resterai debout près de mon Rêve morne  
Dans l'orgueil douloureux où le soir m'exila.  
Et les oiseaux des mers pendant les nuits sans bornes  
Clameront les Désirs que mon cœur mutila.*

*Accoudé sur le roc qui domine les mondes,  
— Dieu fait par la douleur et la soif de savoir —  
J'offrirai ma chair nue à tes vautours immondes  
O ciel, toujours plus beau de mourir sans espoir.*

*Mes yeux habitués à contempler les aires  
Et mes poings à courber les chimères d'airain,  
Je ne rugirai pas d'angoisse sous les serres  
Et les becs recourbés qui fouilleront mes reins.*

*Je serai Dieu, plus que toi même, Force aveugle  
Des Destins inconnus, qui fauches les Héros.  
Tu n'asserviras point mon dur orgueil qui beugle  
Comme le vent des mers ou le rut des taureaux.*

*Tes aigles acharnés qui rongent ma chair morte  
Ne savent pas qu'il est en mon corps un autel  
Où brûle la Pensée plus que tous les Dieux forte  
Dans mon Front demeuré à jamais immortel !*

*Amour ! j'alliserai tes flammes magnifiques  
Dont le sang noir bouillonnera sur le bûcher.  
Et captif à jamais du passé prophétique  
Mon cœur bourdonnera d'invisibles ruchers.  
Je sentirai, comme les pins, jaillir ma sève  
Dans le crépitement de ta force embrasée  
Où j'ai jeté ma Chair glorieuse et mon Rêve  
Pour la grappe d'amour que ma bouche a baisée !*

*Emmanuel Delbousquet.*

## *Les Bœufs du Soleil*

*L'Océan sur le roc s'éparpille en écume.  
On entend sous la trombe en rut du pulvérin  
les dieux tritons mugir dans leurs trompes d'airain  
et ruer les chevaux dont le mufle àpre fume.*

*Par deçà le bûcher solaire qui s'allume,  
la coupole du ciel est d'azur bleu-turquin ;  
le golfe retentit comme l'ancre où Vulcain  
martèle un immortel tonnerre sur l'enclume.*

*Le soleil pend au bord du gouffre occidental ;  
son orbe éblouissant de braise et de métal  
embrase d'un suprême éclat la mer, et plonge.*

*Et le vent sépulcral des cavernes d'Endor  
aux flancs du monstrueux promontoire prolonge  
le beuglement profond des boeufs aux cornes d'or.*

*Charles Guérin.*

## *Avant-hier*

Ecolier paresseux et précoce, tu songes  
Le coude sur la plume et le front dans la main  
A la reine aux yeux verts du pays des mensonges  
Qui vient la nuit baiser tes lèvres de gamin.

Elle est toute mignonne et ses airs ingénus,  
Son corps mince, sa gorge hésitante, la grâce  
Enfantine du rire et ses frêles bras nus  
Rappellent le plus jeune élève de ta classe.

Celui que tes amis nomment « mademoiselle »  
A cause de sa politesse, de ses doigts  
Lavés, de ses cheveux de fille et de sa belle  
Blouse de boy anglais et de l'or de sa voix.

Lorsque devant ton lit se dresse en robe blanche  
La blonde vision qui trouble ton sommeil  
Et que ta soif d'aimer à ses lèvres s'étanche  
Tu songes que l'enfant au fantôme est pareil.

Qu'ils ont le même rire et les mêmes yeux verts,  
Qu'ils ont la même chair d'écume et de framboises,  
Que si l'œil de la femme est plein de feux pervers  
Le regard du gamin est plein d'ardeurs surnoises.

Qu'ils exhalent tous deux des parfums d'herbe et d'ambre  
Que si l'une est plus molle et plus tendre au baiser,  
Un joli corps d'enfant qui joue et qui se cambre  
Est comme un jeune faon qu'on peut apprivoiser.

Mais jamais dans l'étude où vos têtes se touchent  
Jamais dans les jardins bruyants où vous errez  
Parmi les jeux brutaux dont vos pas s'effarouchent  
Tu n'as parlé, confus de tes sens égarés.

Quand ses yeux réchauffaient tes frileux lendemains  
Pour n'être pas vaincu tu détournais la tête,  
Car au son de sa voix, au toucher de ses mains  
Ton cœur battait d'espoir comme un tambour de fête.

Et tu vois aujourd'hui le cœur gonflé d'envie  
Les heures du Passé lentement revenir.  
Vieillard de dix-huit ans, tu regrettes la vie  
Penché sur le balcon moussu du souvenir.

Tu cherches ton enfance avec les yeux troublés  
D'un triste voyageur qu'un train rapide emporte,  
Et qui voit en pleurant fuir derrière les blés  
Sa maison dont la clef se rouille sur la porte.

*Francis de Croisset.*

## *Gracilités en marge*

### *I*

*On vit des gens qui chuchottaient  
— Parlez bas on pourrait entendre —  
Il y avait dans le Palais  
Quelqu'un qui éteignait les lampes.*

*L'heure n'était point encor là  
— Parlez bas on pourrait entendre —  
Un malade pleura trois fois,  
Dans l'escalier rodaient des pas.*

*Qu'a-t-on dit, ô répondez-nous !  
— Parlez bas on pourrait entendre —  
J'ai vu des vieilles à genoux  
Aux pieds des Crucifix debout.*

*Les sœurs sont parties la nuit  
— Parlez bas on pourrait entendre —  
Il faisait noir mais on les vit,  
Elles pleuraient et n'ont rien dit.*

II

*Par les fenêtres du Palais  
— Prenez garde on est à la porte —  
Des faces pâtes attendaient  
Et cependant tout était prêt.*

*Croit-on que reviendront les sœurs ?  
— Prenez garde on est à la porte —  
Il faut aller couper des fleurs  
Il n'est que temps, n'ayez pas peur.*

*Le malade arrangeait ses draps  
— Prenez garde on est à la porte —  
Et l'horloge arrêtait son bras  
Mais l'heure devait être là.*

*Viendra-t-on, ne viendra-t-on point ?  
— Prenez garde on est à la porte —  
Un mourant regarda ses mains  
Les sœurs creusaient le trou très loin.*

Maurice Marchin.

# *Vases Antiques*

## I

### JEUX GUERRIERS

A la haste fixée en terre un bouclier  
Est suspendu, servant de but. Le cavalier  
Qui, les cheveux au vent et rapide, s'élançe,  
D'un geste ferme et sûr doit y planter sa lance.  
Déjà l'un a manqué la cible, et c'est en vain  
Qu'il tente, en se penchant, de calmer de la main  
Son cheval qui se cabre et veut prendre la fuite.  
Deux autres cavaliers s'en viennent à sa suite.  
Sur un socle appuyé dans un noble maintien,  
Un éphèbe regarde, accompagné d'un chien ;  
Un athlète, tout près, montre son corps agile,  
Tenant le court manteau, le ceste et le strigile,  
Et, devant un autel ombragé d'un palmier,  
Où, pareil à la fleur du lys, dort un ramier,  
Une femme au front blanc, dont la taille se cambre,  
Dépose une corbeille avec un collier d'ambre.

*Valère Gille.*



II

L'OFFRANDE

Dans la clarté de l'air, au milieu des jardins  
Dont les massifs fleuris descendent en gradins,  
Brille un temple léger orné d'un beau portique.  
Sous la porte, l'encens et l'huile aromatique  
Exhalent leur parfum dans les vases sacrés.  
Trois vierges lentement ont gravi les degrés,  
Et leur manteau soyeux sur leur épaule ondule.  
Sur la dernière marche, alors, l'hiérodoule  
Se détache, et, pareille à l'oiseau dans son vol,  
A peine de son pied brillant touchant le sol,  
Dispose une moisson de blanches violettes.  
Les deux autres, plus loin, avec des bandelettes  
Attachent leur guirlande aux candélabres d'or.  
Entre la colonnade, au seuil du corridor,  
Elles ont reformé leur groupe plein de grâce :  
Leurs cheveux relevés sur leur nuque un peu grasse  
Montrent leur chair de neige; et leur péplos mouvant  
Qui s'enfle et qui voltige, agité par le vent,  
Découvre quelquefois leur taille fine, et laisse  
Admirer librement leur charme et leur souplesse.

*Valère Gille.*

## *Alliance.*

O femme ! toi, la sœur au corps prestigieux,  
rythmé de la splendeur des vagues ondulées,  
laisse me retourner tes étreintes sacrées,  
vers la lueur d'espoir que reflétaient mes yeux.

Un baiser du soleil, vois, irradie aux cieux  
et toute lassitude épandue en nuées  
s'enfuit, et c'est une joie d'ailes envolées,  
l'essor triomphal vers l'archipel glorieux.

O toi ! la rencontrée aux heures douloureuses,  
verse en moi la clarté d'ondes voluptueuses  
qui projette dans l'âme une aurore d'oubli.

Alors, comme un croyant va, fort du pain azime,  
j'irai, vivifié de l'amour ennobli,  
vers la Terre Promise aux fervents du sublime.

*Paul Reimon.*

## *Vers la Clémence.*

Toi, que l'on imposa pour un verbe loyal,  
ne maudis pas la foule, éternelle trahie,  
si l'insulte assaillait d'un blasphème trivial  
quelque dogme angoissant de grandeur inouïe.

Eloigne la rancune au fou geste brutal  
qui lance le caillou chargé de perfidie  
et trouble la clarté des ondes de cristal  
de remous soulevant la vase assujettie.

Mais va vers la Clémence et ses mains de douceur  
te montreront l'exil vierge de la rancœur ;  
puis elle aura pour toi de doux mots de lumière.

Et tu pénétreras son généreux conseil  
si tu veux au miroir de ta jeune âme austère  
réverbérer toujours la gloire du soleil.

*Paul Reimon.*

## *Une estampe, si-ou-plait ?.....*

Enfin on est parvenu à trouver une ville — que dis-je ? une ville..... un chef-lieu de province ! — ne possédant pas le plus petit bout de marbre statuaire, pas le moindre moulage, pas le plus infime buste de bronze !

Ce fait, en Belgique, s'est produit que les places et les carrefours de Hasselt ont pu jusqu'en plein cœur de l'an de grâce 1897 demeurer vierges de tout socle en petit granit d'Ecaussines, demeurer incultes de toute consécration plantation d'un monsieur plus ou moins laid et vaguement quelconque dont la base est cernée d'une grille hospitalière aux appuis des trafiquants modestes, des aveugles à sébilles et des toutous sans éducation.

Cependant Dieu sait quel appétit de statues et de bustes possèdent nos officiels contemporains. Non que je veuille critiquer cette prodigalité de l'effigie : loin de là. Combien n'ont pas à ce jeu trouvé de quoi vivre : les commandes n'abondent pas chez les manieurs de glaise. Si auprès de nos étrangers concitoyens la musique se vend plus ou moins, le tableau peu, le livre pas — l'œuvre modelée ou sculptée ou fondue, n'importe, se vend moins que pas.....

Et de toujours trouver de nouvelles panses de vases, d'inédits motifs de pendules, de mignonnes p'tites femmes scandaleusement joliettes, tous ces seuls articles de débit n'apaisent pas la fringale de rêves d'art dont sont torturées les âmes de nos infortunés sculpteurs.

Le buste ou l'image en pied d'une banale célébrité n'inspire pas plus il est vrai. Voilà un peu pourquoi la statue a fait place au monument.

L'idée et l'œil y gagnent et l'art souvent triomphe : c'est tout profit.

Donc il se fit que Hasselt n'avait pas de curiosité de ce genre à mettre sous les regards affamés des quelques étrangers qui pourraient s'égarer en ce coin perdu de Campine, au demeurant pittoresque et coquet en diable.

Les édiles et les fortes de la ville tinrent conseil ; en principe on tomba d'accord : Hasselt aurait sa statue.

Sa statue ?

Oui, c'est bel et bon. Mais qui glorifierait-on ?

Il semblait que la célébrité hasseltoise à consacrer s'offrait d'elle-même indubitablement. Ceux qui connaissent, — mais parmi mes lecteurs il ne doit pas en être ? — l'alcoolique produit qui, de ces bords du Démer fait la renommée, ceux qui savent que le *péquet*, le *schnick*, le *hasselt* enfin, quoi ? ce p'tit bleu, ce vitriol, cette absinthe de chez nous vient des distilleries qui firent la fortune de cette ville aujourd'hui aux abois d'une « sculpture » auront eu dès l'abord la même pensée : à l'inventeur de cette eau-de-vie-porte-mort revient l'honneur du bronze ou du marbre.

Qu'ils se détrompent !

Ignorance ou ingratitude : on n'a pas voulu ou pu retrouver ce disparu : son nom, ses traits sont enfouis dans l'oubli des ans passés. Et lui qui permit au nom d'une ville d'être célèbre de par le monde ne verra pas le sien immortalisé par des descendants reconnaissants.

Et il ne se trouvait pas le plus petit autre titre de gloire, pas le moindre citoyen illustre à se mettre sous la dent. Rien. Rien. Des fastes immaculés, des annales vierges ! Infortunée Hasselt !

Mais cependant il fallait planter de la pierre au milieu de la place.....

Autrefois, des manants campinois, traqués par les soldats de la République tiraillèrent, ferrailèrent des nuits, des jours dans les bois, dans les champs, dans les fermes. Il y eut des boucheries sublimes, des héroïsmes dans les sangs de France et de Campine, des frissons au cœur des roses bruyères de la plaine et au fond des sapinières sombres.....

Hasselt commémorera la Guerre des Paysans !

Soit. Les artistes qu'un concours préalable a élus pour le soin d'évoquer ces courages, ces bravoures et ces carnages pourront être superbement inspirés.

Mais néanmoins je ne puis — et avec moi certes d'autres — m'empêcher de songer à des disparus qu'on oublie trop, des morts dont le souvenir ne revit que dans de trop rares pieuses mémoires.

Si de persévérantes volontés ont mené à bien l'œuvre de reconnaissance et de justice que fut l'érection, il y a trois ans, à Ixelles d'un monument glorifiant par la pierre et le bronze ce sublime chantre de l'âme de toute une race que fut Charles De Coster, combien de fois et quelles voix autorisées n'ont pas déjà réclamé, entre autres, les chères et vénérées effigies de ces deux gloires de notre littérature : Octave Pirmez et Van Hasselt ?

Que ne ferait pas une stèle, un buste, si modeste et simple qu'il soit, pourvu que la foule le vit et qu'il lui dise ce nom inoubliable de Pirmez, pour l'immortalité méritée de celui-là dont l'œuvre a toute les élégances d'un style impeccable qui séduit par sa simplicité savante, caresse l'oreille et berce la pensée et toute la splendeur hautaine aussi des idées les plus nobles et les

plus grandes ? Les *Feuillées*, *Rémo*, les *Jours de solitude*, les *Lettres à José* sont de ces pages qui rayonneront toujours discrètement mais inaltérablement comme les admirables soleils de ces beaux soirs d'automne que, dans son domaine d'Acoz, l'artiste contemplait avec extase et décrivait avec tant de maîtrise.

Et si, comme l'autre jour, Eecloo, toute petite ville, s'est voulu la gloire généreuse de célébrer par le bronze le génial poète flamand que fut Ledeganck, on peut se demander avec tristesse pourquoi il ne se trouve pas une âme d'élite en une ville comme Hasselt pour proposer que la statue d'André Van Hasselt y soit érigée et quelque autre, en Wallonie qui se chargerait de Pirmez.

Cela aurait autant de sens et même bien plus que d'évoquer les lugubres souvenirs impersonnels de la *Guerre des Paysans*. Et la réalisation ne serait pas plus difficile que celle qui permit de doter Maeseyck, Tongres, Philippeville, Nivelles, Huy et d'autres plus minimes bourgs encore d'un tas de Van Eyck, d'Ambiorix, de Marie-Louise, de Tinctrix et de Pierre l'Ermitte !

Et puis M. Potvin, le sénile bafouilleur officiel serait fort embarrassé de déverser quelque peu de son éloquence pisseuse pour rappeler ces Maîtres et leurs œuvres. Car je compte bien qu'on le chargerait d'un discours... L'autre jour il a bien ouvert tout large son robinet lors de l'inauguration du buste de Jean Stas Et ce fut même en vers qu'il sévit, envers et contre tout bon sens.

Et rien que pour faire enrager Potvin, il faudrait que Pirmez et Van Hasselt aient leurs bronzes !

*Paul André.*



## *La vaine Renaissance.*

Sous un ciel étoilé de pensives fleurs d'or  
dont pâlisent déjà les corolles mourantes ;  
Sous un ciel calme où, furtives navettes d'or,  
dans l'ombre et dans l'azur, des étoiles errantes

entrecroisent leurs fils, selon les jeux obscurs  
des invisibles mains qui tissent les aurores ;  
Sous un ciel triste et beau que les matins futurs  
caressent vaguement du baiser des aurores,

dans l'ombre louche et qui vers d'autres cieux s'enfuit  
et qui n'est plus la nuit et pas encore l'aube ;  
aux terrasses du rêve où mon cœur s'est enfui ;  
dans les plis ténébreux et sveltes de sa robe,

une femme est assise. Et près d'elle, un enfant,  
un bel adolescent, dans la nuit épuisée,  
s'endort en la langueur d'un sommeil triomphant.  
C'est le dernier enfant d'une race épuisée

dont les siècles ont bu la jeunesse et l'orgueil.  
Cœur amer, âme obscure où s'enlize la vie,  
cœur las où jamais plus ne se cabre l'orgueil  
des aïeux et l'ardeur d'une âme inassouvie,

qui rêvait d'enivrer le monde de son sang ;  
pauvre cœur épuisé, cœur trahi par la vie  
qui malgré sa douleur, sa chair et son tourment  
voudrait envelopper l'universelle vie

d'une pitié sans but et d'un amour divin ;  
pauvre cœur ténébreux où plus rien ne rayonne,  
et si faible et si doux qu'il en semble divin.  
Tardive et pâle fleur d'un maladif automne,

cher parfum équivoque et mortellement doux,  
miroir où se regarde une race énervée  
qui voit saigner, fleur de rancune et de courroux,  
plaie ardente et secrète en sa chair énervée,

le triste et vain regret de n'avoir pas vécu  
avant l'ère du Christ et sa bonté cruelle,  
de n'avoir pas aimé, pas souffert, pas vécu  
lorsque la vie était naïve et sensuelle ;

lorsqu'un printemps, lorsqu'un perpétuel avril  
émerveillait la terre et que le vent d'automne  
faisait chanter vers lui, du fond de son exil,  
le grand hymne onctueux des orgues de l'automne ;

quand l'homme n'avait pas enlevé de ses yeux  
le voile obscur et lourd de la forte ignorance  
et qu'en l'azur naïf et rieur de ses yeux  
se reflétait encor cette suprême enfance

dont le monde a gardé les fleurs et les baisers,  
aveux presque interdits d'une lointaine fête,  
sans conserver la joie et les fraîches clartés  
d'une âme qui chantait comme une aurore en fête...

Il dort. La femme chante. Un silence trop doux  
fait cruellement claire une voix aussi douce.  
Cependant l'enfant dort et tout est triste et doux  
et les heures, comme des pas sur de la mousse,

frôlent l'éternité de soupirs fugitifs.  
La veilleuse, en chantant, songe à la destiné  
qui, par les soirs trompeurs et les matins hâtifs  
et dans l'orgueil d'une fatale destinée,

conduit d'un pas rapide un cœur las à la mort.  
Elle sait quel amour affaiblit la chère âme  
de cet enfant pensif, trop pur pour être fort  
devant l'homme impuissant et la nature infâme.

Pourtant elle voudrait fortifier ce cœur,  
ce frère cœur trop fier pour accepter la vie ;  
elle rêve pour lui la sanglante vigueur  
qu'il faut pour asservir le destin et la vie.

Et soudain son espoir absurde, vers l'enfant  
fait sonner dans la nuit les voix de sa folie  
et de son seul souci. Mais en sursaut l'enfant  
se réveille et longtemps, à genoux, la supplie :

« Ne chantez plus. Votre voix m'est presque une offense.  
Ayez pitié, ma sœur, d'un enfant qui s'endort ;  
Je comprendrais trop bien qu'en moi quelqu'un est mort.  
Ma sœur, ayez pitié de ma fragile enfance.

Malgré l'heureuse voix d'un bonheur arboré,  
les fleurs de vos chansons s'attristent de rosée.  
N'espérez plus tromper ma tendresse blessée ;  
vos chers yeux sont trop beaux pour n'avoir pas pleuré.

Bien qu'ils soient pavoisés de vos plus doux mensonges,  
ils m'ont versé l'orgueil d'un amour triste et pur  
avec le ciel captif en leurs sources d'azur,  
qui, par un soir défunt, ont baptisé mes songes.

Et depuis, je comprends votre cœur méconnu  
et son besoin d'aimer jusqu'à la douleur même,  
son besoin de souffrir, et son souci suprême  
d'un bonheur mensonger, tristement ingénu.

Et vers les cœurs de honte et les lèvres de proie,  
qu'absout le fier pardon de vos beaux yeux meurtris,  
ils saigneront bientôt, tous mes baisers mûris  
pour le festin cruel de la mauvaise joie,

de la mauvaise joie où ricanent les voix  
de ceux auxquels Jésus tendait ses mains divines  
et parlait, pressentant sa couronne d'épines,  
du royaume dont le sceptre fut une croix ;

de ceux qui l'ont mordu de leurs bouches tentées  
et se grisaient du vin à leur ivresse offert  
par cette plaie en sang qui semble dans sa chair  
du baiser de Judas les lèvres incrustées ;

de tous ces affamés de haine et de rancœur,  
qui, demain, fleuriront leurs félines prunelles  
aux roses de ma vie, aux roses infidèles  
qui trahissent déjà l'automne de mon cœur ;

de ceux enfin par qui mon âme doit connaître  
l'amère volupté de servir la bonté  
et l'espoir anxieux et l'orgueil attristé  
de faire une âme d'ange avec un cœur de reître !.....

Depuis toujours, le sort me voue à cet amour..  
Demain je partirai vers la démence humaine,  
je partirai, comme l'on meurt, l'âme sereine...  
Et cependant, j'ai peur de voir naître le jour ;

et surtout, ô ma sœur, je crains votre tendresse  
dont les soins alarmés et trompeurs me font mal.  
Mon cœur lassé, captif de son ennui natal,  
lit dans vos yeux, mieux qu'en lui-même, sa détresse,

et sa peine s'accroît de votre obscur tourment.  
Ne me caressez plus de votre voix ailée ;  
laissez jusqu'au matin mon âme inconsolée,  
sans rêve et sans douleur, dormir éperdûment.

Déjà le proche adieu pleure dans le silence.  
C'est la dernière nuit. Laissez-moi croire encor  
que l'enfant qui dormait en mon cœur n'est pas mort ;  
ma sœur, ayez pitié de ma fragile enfance..... »

Comme une flamme pâle et vaine, sa voix meurt.  
Et la femme, aussitôt, avec des mots d'amour,  
espérant ranimer cette âme qui se meurt,  
lui parle longuement, tandis que naît le jour :

« L'aube effeuille déjà les étoiles fanées,  
le ciel se fane ainsi qu'un jardin offensé,  
et, dans ton cœur muet, des chimères blessées  
ferment les ailes d'or de leur vol offensé.

Tes baisers étouffés dont la magie étrange  
eût ailé ton destin et fleuri ton cœur sombre,  
tes baisers révoltés martyrisent dans l'ombre  
ta bouche sensuelle où saigne une voix d'ange :

Tu ne sais pas aimer. Ton verbe douloureux  
irait crucifier la vie et l'allégresse  
dans les cœurs enivrés de la terre et des cieux,  
qui chantent clair comme des clairons d'allégresse.

Jésus, le doux Jésus, dieu de bonté stérile  
dont l'âme fut toujours agenouillée et vaine,  
n'a su purifier la grande joie humaine ;  
et tu portes la croix de son rêve inutile !.....

Quoique né par une aube où jasiaient les lilas,  
tu n'entendis jamais une voix parfumée  
en refrains familiers comme d'humbles lilas,  
tresser à ton printemps quelque chanson aimée.

Et ton amour chétif, ton pâle amour suprême  
grandi loin des désirs de la chair et des mondes,  
ignore encor l'orgueil des étreintes fécondes.  
Ta lèvre en a gardé la ride d'un blasphème.

Ton cœur a méprisé le bel et rude effort  
qui fait fleurir, dans la douleur perpétuée,  
fière et superbe, et face à face avec la mort,  
dans les larmes d'amour, la chair perpétuée !

Pour que ton cœur humain se gorgeât de sa sève  
le long des siècles morts a serpenté la vigne !  
Accueille son espoir ! Jette la Croix indigne !  
Réveille-toi ! la vie est telle qu'on la rêve !

Réveille-toi ! l'heure est divine de soleil.  
Vois ! au ciel pavoisé, la claire et tendre aurore  
comme une porte d'or s'ouvre sur le soleil,  
et dans les premiers chants du jour qui vient d'éclorre

le printemps nouveau-né, dans l'herbe heureuse et fraîche,  
éparpille les fleurs d'une éternelle enfance.  
Jusqu'au ciel étonné, sa divine naissance  
fait rayonner la nature, comme une crèche !

Et pour fêter le dieu des fleurs et des chansons,  
dont la neuve présence enguirlande les âmes,  
les cloches et les voix mêlent leurs carillons,  
et les cloches parfois chantent comme des âmes.

Vers lui le jour s'avance à lents pas de roi-mage  
courbé sous les joyaux des lumières fidèles,  
mais les yeux ingénus comme des fleurs nouvelles  
lui sont plus doux encor que le plus bel hommage.

L'enfant divin bientôt descendra vers la plaine ;  
la lumière déjà dalle d'or le chemin.  
Et le vent tiède est parfumé comme une traîne  
tant il frôla les pieds des vierges du chemin,

des vierges qui déjà sont les folles aimées  
du doux prophète épris de leurs grâces rieuses,  
et qui verront fleurir, en ses mains caresseuses,  
leurs jeunes seins pareils à des roses fermées.

Un cortège d'amants, qu'étonne la fraîcheur  
des lèvres et des fleurs éparses dans l'aurore,  
suit les vierges et vient adorer le seigneur,  
le beau seigneur dont l'auréole est cette aurore.

Par les jeux enfantins de leur joie exaucée,  
Avril mêle sa soie à l'or souple des tresses  
et, caressant les yeux de suaves caresses,  
le ciel est clair comme une âme de fiancée.

Le miracle de fleurs en couronnes tressées,  
qui ceint leurs fronts d'un diadème de clarté,  
enchante aussi leurs mains l'une à l'autre enlacées,  
leurs mains où le soleil parfume sa clarté

et que l'amour unit en ses rondes agiles,  
ainsi qu'en des baisers des lèvres amoureuses.  
Pourtant plus d'une de ces mains miraculeuses,  
qu'aujourd'hui le bonheur a faites puérides,

sur les sillons par le labour sanctifiés  
fit le geste divin, adorable et candide  
par qui toujours les pains seront multipliés !  
Chers élus d'une enfance ignorante et candide,

pour rendre hommage au dieu qui féconde l'argile,  
ils sèment simplement comme on fait sa prière ;  
la vie est leur sauveur, leur bible c'est la terre,  
le printemps est resté leur plus doux évangile !...

Va, comme eux, mon enfant, en cet avril heureux  
qui noue autour du monde ainsi qu'une guirlande  
une ronde d'amants confiants et joyeux !  
Va mêler ta jeunesse aux fleurs de sa légende !

Va ! Réveille ce cœur que tu me dis si las !  
Vis le songe éternel de la vie et des choses,  
de la vie étagée en printemps sous nos pas,  
de la vie où la joie enlace de ses roses

comme un beau front d'enfant, l'univers ébloui !  
Tout, d'espoir et d'amour et de clarté s'enivre.  
Rien que de croire un peu, le cœur épanoui  
comme une jeune fleur, s'émerveille de vivre !

Vois ! Sous le ciel qu'au loin la nuit ternit encor,  
tous les rayons épars, ainsi que des abeilles  
dont le bon soleil est la blonde ruche d'or,  
dans les jardins fleuris, pareils à des corbeilles,

se grisent de printemps, de vie et de couleurs ;  
Sous le ciel pacifique, éblouissant et calme  
vers qui dans le matin la jeune terre en fleurs  
semble élever son bel avril comme une palme ;

Sous le ciel fastueux, dans la gloire du jour  
la vie exulte et chante. Et sa voix prophétique,  
conviant tous les cœurs à son festin d'amour,  
fleurit de son appel la lumière magique !...

Voici l'étalon fou de mon rêve indompté,  
l'étalon cravaché de l'affolante envie  
de s'élaner vainqueur dans l'immense clarté,  
dans le faste aveuglant des beautés de la vie ;

Voici l'étalon fou de mon rêve effréné.  
En selle, ô mon enfant, au galop, en vertige,  
en bel éclair devant ton destin fasciné ;  
L'heure élève vers toi sa palme et son prestige.

Il est l'heure de vivre ! il est l'heure d'aimer !  
L'aube allume à ta lèvre une vigne de rire  
et son geste de gloire est venu t'acclamer !  
Il est l'heure d'aimer, de vivre et de sourire ! »....

Sa lente voix mourante en son âme sonore  
trouve un écho si doux qu'elle en devient plus chère  
et fait croire au bienfait d'une foi mensongère,  
et son cœur bat comme une cloche vers l'aurore !

Mais, malgré cet amour et sa jeune espérance  
et son courroux et sa tendresse et sa colère,  
l'enfant toujours plus las, toujours plus solitaire,  
ne croyant plus en rien, plus même en la souffrance,

l'enfant, sous les baisers de ses chansons limpides,  
pendant qu'elle tentait de ranimer sa vie,  
s'est endormi sans peur, sans haine et sans envie  
et regarde venir, à pas lents et perfides,

par la nuit de son cœur, vers sa pâle énergie,  
regarde s'avancer la mort proche et fatale,  
tandis qu'au ciel la vie ardente et triomphale  
frappe l'or du soleil à sa seule effigie !

*Gabriel Montjoie.*



## Les Livres.

L'HOMME EN AMOUR.

Camille Lemonnier.

OLLENDORFF.

Un enfant élevé avec sévérité par un père rigide apprend à ne connaître « l'harmonie de la vie et la beauté de son corps qu'à travers la douleur de les sentir frappés de la réprobation divine et humaine. » Jeune homme, il conserve de son éducation faussée cette idée que la Femme est l'être maudit ce-lant dans son flanc, avec le plaisir, la perte et la damnation de l'humanité. Plus tard, le hasard fait qu'il est conduit aux excès les plus violents, à la sensualité la plus luxurieuse. « Aude, » une cour-tisane raffinée, l'initie aux voluptés mauvaises, lui fait boire jusqu'à la lie le calice des jouissances de la chair. Elle l'ensorcelle par des artifices sa-vants et sans cesse variés. Elle l'enivre jusqu'à l'oubli complet de toute volonté à la vigne capi-teuse de son corps de déesse. Il parvient cepen-dant à se ressaisir et à fuir la présence d'Aude. Et voici qu'en un coin de son âme, du fond de dou-ceur et de candeur qui est encore en elle, fleurit une idylle. Chaque jour, il voit « Vive. » Il l'aime. Du calmese fait en lui, il lui parait renaitre. Mais au moment où il se croit définitivement guéri, le souvenir des voluptés passées lui monte à la gor-ge comme un âcre ferment. « Vive », la pure en-fant, n'existe plus. Elle est la « Femme », l'être de maléfices et de perdition. Il comprend qu'il ne pourra jamais goûter les joies saines d'un amour pur et calme. Il retourne vers Aude.

Lecas choisi par Camille Lemonnier est évidem-ment, je ne dirai pas exceptionnel, mais heureux.

sement assez rare. Cependant, ce choix n'est pas pour me déplaire car il montre d'une façon tristement éloquente les écarts occasionnés par une éducation nous apprenant à *rougir de la nudité de l'être* et prouvant aussi que *l'exécration du moyen-âge pour l'œuvre saine de la vie et les organes qui en sont les agents subtils n'a pas cessé de régner dans les sociétés actuelles*. Si ce jeune homme avait mieux connu les fins auxquelles la nature nous destine et si on lui avait enseigné l'harmonie existant en l'union de deux êtres vibrants de la même vie qui anime l'univers, aucune curiosité et aucun désir malsains n'auraient dépravé son imagination. Et si plus d'un ressemblent à ce malheureux, ce qui est certain, et si, chez beaucoup d'autres est ternie pour toujours l'idée de la beauté de la conjonction des sexes, ne serait-il pas à souhaiter avec Camille Lemonnier que ces temps arrivent où *« l'éveil des sens sera utilisé par les maîtres pour le développement de l'être intégral, où en lui apprenant le respect de ses organes et les buts qui leur sont assignés et par lesquels ils se conforment à l'évolution du monde, ces missionnaires de la vraie prédication, ces ministres des secrètes intentions divines ne susciteront plus chez l'enfant la dérisoire retenue de la honte et plutôt y substitueront la notion d'un culte naturel, d'une religion de l'homme physique impliquant des rites qui ne doivent pas être transgressés. »*

Tout en souhaitant la réalisation d'une conception aussi belle, j'avoue cependant que je doute la voir jamais. Lors même que l'humanité se récréerait et que d'autres modes d'éducation seraient employés, on aboutirait, je crois, à un état semblable à celui dont Camille Lemonnier voudrait la transformation complète.

Chaque fois qu'un certain degré de civilisation a été atteint et que, l'homme s'étant entouré d'un certain bien-être, son esprit a pu se développer librement, la jouissance a été le but de beaucoup d'énergies, les joies intellectuelles ne suffisant pas à calmer l'ardent besoin de bonheur qui fait l'homme râler de désir et aspirer aussi bien à l'idéal le plus sublime que descendre aux turpitudes les plus dégradantes.

Employant une des expressions de l'écrivain, ne pourrais-je pas dire que là est le mal des races, et surtout des races déjà vieilles et trop civilisées ?

Ces restrictions n'enlèvent d'ailleurs rien à la thèse de Camille Lemonnier. Elles n'en font au contraire que mieux ressortir le caractère d'idéale beauté. Cette thèse, notre grand écrivain l'a défendue avec la fougue et l'ardeur qu'on lui sait. Il a merveilleusement usé de la langue et l'a soumise à toutes les exigences de l'action. Une gradation savante s'observe du style simple du début racontant l'enfance du héros de l'Homme en Amour aux périodes violentes, imagées, employées à dépeindre le drame d'amour charnel où le récit atteint toute son ampleur. La phrase elle-même semble passionnée. Elle se tord comme les corps enlacés, respire du même souffle brûlant des haleines haletantes, se convulse des spasmes qui agitent Aude et son amant. Camille Lemonnier s'affirme une fois de plus le grand virtuose et le puissant ouvrier ciselant et forgeant à la fois, usant du burin autant que du lourd marteau.

J'aime beaucoup « *l'Homme en Amour* » ; je suis heureux de voir que quelqu'un a osé « *porter la main à l'arche sainte des pudeurs routinières* » et d'exprimer l'admiration que j'éprouve pour cette fière indépendance dont Camille Lemonnier

ne s'est jamais départi et qui constitue une partie de sa force et de son originalité.

\*  
\* \*  
\*

*BALLADES FRANÇAISES, Paul Fort.*

ÉDITION DU MERCURE DE FRANCE.

Il me serait impossible d'analyser sèchement les « Ballades Françaises » ; la cause en serait bien à ce don du charme dont parle *Pierre Louys* dans la préface, don qui leur a été dispensé par une divinité généreuse. Toutefois, la recherche des sentiments qui ont inspiré Paul Fort me dévoilera peut-être le secret de ce charme. Presque toutes les « *Ballades de la Mer, des Cloches,* » les « *Ballades aux Champs* » et beaucoup d'autres éparées dans le recueil ont un certain air de parenté avec ces dits, contes et chansons populaires d'une si rare saveur. Quelques lignes presque toujours, mais du rythme, quelque chose de joliment naïf :

« Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde. »

« Si tous les gas du monde voulaient bien être marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde. »

« Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

Il importe assez peu d'ailleurs que Paul Fort ait rajeuni maintes conceptions du riche fonds populaire ou que son imagination seule les lui ait fournies : il a créé pour elles une langue qui tient de la prose et de la poésie, qui prend les rythmes

de celle-ci, et de celle-là, la liberté d'allures. J'avoue avoir douté, il y a quelque temps, de la réelle valeur de cette langue nouvelle, ne la croyant propre qu'à certains genres. De nombreux et admirables poèmes, tel celui qui suit, me l'ont montrée apte à l'expression de tous les sentiments, moins monotone que le vers et plus harmonieuse que la prose :

- « L'Aube a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernières étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent. »
- « La rosée de l'Aurore vient s'étoiler sur l'herbe et courir dans les sillons comme un jeune sang. Ardente, elle se mêle aux roses du Levant et roule, des cotéaux, en rubis et en perles. »
- « Lumière des matins, ô naissance des jours, renaissance des êtres, vous égalez l'amour ! — Un de ces matins clairs, j'ai vécu dans ce rêve de monter vers le ciel en gravissant le jour. Les drapeaux de l'Aurore flottaient sur mes épaules et les fleurs de la terre embaumaient mon effort. »
- « Les papillons, les fleurs, les oiseaux, les moulins me semblaient un cortège tout vibrant de parfums, de vols et de lumière. Leurs ailes, dans le jour, passaient et repassaient en caresses d'amour. »
- « Une cloche invisible au-delà des portiques, étagés vers le ciel, d'une forêt antique, semblait rythmer l'essor d'un rayon de

l'Aurore, qui berçait dans son vol mille clochettes d'or.»

« La lumière tombait, en arpèges dorés, des rayons de l'Aurore qui se chantaient dans l'or. Aux creux dorés des monts, aux vagues d'or des prés, aux plis d'or des forêts, la lumière chantait !

Ainsi j'allais songeant à cette loi première : nul n'aime la beauté sans aimer la lumière. Le grand jour pénétra mon front rose de fièvre et, détournant son cours, vint rafraîchir mon sang, et je croyais, fermant les yeux dans mon bien-être, tant ce jour était doux, sa lumière parfaite, que mon esprit voyait, au travers de mon front, le ciel dans la prairie et le ciel sur les monts ! »

Je ne regrette pas de devoir multiplier les exemples ; ils prouvent la beauté et les ressources de cette langue dont Paul Fort s'est servi avec tant d'art. Il s'est révélé non seulement conteur ingénu, mais aussi peintre amoureux de lumière et de vie. Il a chanté les aurores, les matins, les saisons, les soirs, la Nature en poète ému et passionné :

« Alors, comme en féerie, un vent chargé d'étoiles passe à travers la nuit, émaillant la prairie de fleurs de perle et d'ambre, cerclant les doigts des trembles d'anneaux de féerie..... pour s'en venir mourir à mes chants enchantés ses vagues de clartés, en un bruit doux-tinté, plaintif, de joailleries froissées sur du cristal par une main gantée. — Car je chante et je songe, ô nuit d'amour bénie, alors, com-

me en féerie, que ton beau ciel, épris de  
de mes psaumes vers lui, aux accents de  
ma voix pleure ses pierreries. »

Certain scepticisme railleur lui a inspiré quelques ballades moins bonnes. Paul Fort est un conteur ; et tel quel, triste ou gai, il plaît, il émotionne. Il est aussi un lyrique chantant des hymnes qui vont droit à l'âme. Quant à son ironie ou à son scepticisme, l'effet m'en semble manqué. De combien je préfère à ce genre de pièces peu naturelles des ballades comme celle-ci, touchante dans sa simplicité :

« La main douce, à mon bras, de l'ami  
troublant qui me parle d'aurore, lorsque  
le jour succombe, je suis la route, et lui  
me donne ses raisons..... Un pas devant  
lui, je ris en l'écoutant.

La main cherchant la main de l'ami qui  
me trouble et me parle de joies, lorsque  
mes joies sont mortes, je suis la route,  
et lui me donne ses raisons..... Je souris  
un peu, vers lui, en l'écoutant.

Une main sur l'épaule de l'ami troublant  
qui me parle d'amours, quand je suis las  
d'aimer, je suis ma route, et lui me parle  
doucement..... Un peu derrière lui, je  
pleure en l'écoutant. »

Ou comme cette autre où passe un frisson de  
jeunesse et de vie :

« Sur nos fronts heaumés d'or, en voûte  
bruisante, les coupes de cristal où son-  
naient les anneaux, ont consacré leur  
pourpre à ma nouvelle aurore, quand  
roulèrent nos chars aux cavales ardentes,

dans l'ombre bleue de ton château. — Je vis ton sourire.... »

« Et quand tu m'offris les bouquets et les fruits, ce fut ton sourire.... mais ce fut, tes fleurs, comme de la douceur, parfumant le ciel et grisant mon cœur. Ce fut ton sourire.... mais ce fut, tes fruits, tes beaux fruits vermeils, comme le printemps fondu dans mon cœur. »

Paul Fort promettait et a tenu beaucoup. Comme novateur, il a été loué autant que blâmé. Il faudrait cependant considérer qu'à côté de pièces faibles ou obscures, il a donné de merveilleux poèmes, et ne pas méconnaître son originalité et ses belles qualités de styliste. Pierre Louys écrit à la fin de la Préface de « Ballades Françaises » : *Il dépend des jeunes écrivains de prouver si l'un d'eux a fondé pour longtemps le style littéraire de l'avenir.* Je ne suis pas tout à fait de cet avis, mais je crois qu'après cette période de transition et de tâtonnements que nous traversons, la langue instaurée par Paul Fort sera, avec le vers libre, une des formes le plus employées et le plus fécondes.

*Guillaume Hennen.*

---

« La Lutte » nous prie de notifier le transfert de ses bureaux de la place Van Meyel, 15, à la rue Franklin, 114, Bruxelles.



VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU

le beau dans la nature

le beau dans l'art — le beau dans l'utile

**CHAUSSEZ-VOUS**

*CHEZ*

**Crutzen Frères**

Rue du Brou, N° 38

**VERVIERS**

Rue Pisseroule, N° 47

**DISON**



LIVRES D'OCCASION  
**LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE**

VENTE, ACHAT, ÉCHANGE  
de Livres et de Musiques, au comptant

—\*—  
**GUILLAUME DAVISTER**

RUE DU MARTEAU, 113 (près du Pont du Chêne)

VERVIERS

—\*—  
Choix de Dictionnaires et Manuels de conversation  
de toutes les langues.

TIMBRES ET MONNAIES POUR COLLECTIONNEURS.

Beau choix de pièces dramatiques françaises et wallonnes  
**SANS DROITS D'AUTEURS** et autres.

Ouvrages pour cadeaux, encyclopédies, littérature, etc.  
*Livres classiques pour toutes les écoles.*

---

LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

*Edouard GNUSÉ*

51, Rue Pont-d'Ile, 51, LIÈGE

Service régulier d'Abonnements aux Publications Belges  
et Etrangères.

---

*Typographie - Lithographie*

**MAURICE XHOFFER**

ÉDITEUR DE « LES HEURES »

RUE DU PALAIS, 129, VERVIERS

—\*—  
Impressions Commerciales en tous genres

—\*—  
Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE



360

# Les Heures

(L'Art Wallon)

SOMMAIRE :

- Haine d'aimer* — Paul André.  
*Brumes* — Adelin Bertrand.  
*Prélude* — Rodrigue Sérasquier.  
*De nuit* — Adelin Bertrand.  
*La « Jeune Belgique »* —  
Guillaume Hennen.  
*Les Livres* — Guillaume Hennen.



CE N° 0-75 CENT.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1897.

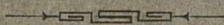
Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur  
Rue du Palais, 129, Verviers.



# LES HEURES

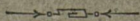
Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



## COLLABORATEURS :

PAUL ANDRÉ, GEORGES ANGELROTH, GUSTAVE ANDEL,  
CHRISTIAN BECK, MAURICE CARTUYVELS, FRANCIS DE CROIS-  
SET, ARTHUR DAXHELET, EMMANUEL DELBOUSQUET, CHARLES  
DELCHEVALERIE, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, VALÈRE  
GILLES, ARNOLD GOFFIN, CHARLES GUÉRIN, HENRI GUIÉON,  
OSCAR GROSJEAN, GUILL. HENNEN, PAUL JANE, TRISTAN  
KLINGSOR, HUBERT KRAINS, RICHARD LEDENT, MAURICE  
MARCHIN, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, GABRIEL MON-  
JOIE, VICTOR ORBAN, LÉON PASCHAL, EDMOND PILON, EDMOND  
RASSENFOSSE, PAUL REIMON, HENRI DE REGNIER, RODRIGUE  
SÉRASQUIER, FERNAND SÉVERIN, CHARLES SMULDERS, FRANCIS  
VIELÉ-GRIFFIN, EMILE VERHAEREN, I. WILL.



Abonnement : Fr. 5-00 par an

Adresser toutes communications à M<sup>r</sup> Guillaume HENNEN,  
rue St-Remacle, Verviers.



## LES HEURES

---

# HAINÉ D'AIMER

Conte dramatique mis à la scène.

### PERSONNAGES :

MÉLIE, l'innocente.

FLORENT.

ALINE AUTARD.

JEAN AUTARD.

Des campagnards, des gens de la ferme,  
des enfants.

*Un village en Ardennes. A gauche, une ferme : façade des granges, des remises à front de rue. A droite, une petite maison close. Dans le fond, par-dessus les toits, l'horizon des montagnes boisées qu'éclaire un soleil d'après-midi d'été.*

*Lentement, indécis, regardant à droite, à gauche comme s'il cherchait à se reconnaître, Florent vient sur la route. Il est vêtu très misérablement ; mais un large chapeau de feutre fané coiffe avec crânerie sa tête chevelue d'une longue toison blonde dont on voit qu'il aime à soigner les boucles pendantes ; et il se drape avec fringante allure dans une vaste cape déteinte qui s'effiloche. Un accordéon pend à son côté et sous le bras il a un vieux sac de cuir dans lequel il porte des chansons.*

FLORENT

C'était bien par ici... L'église, la fontaine et la ruelle étroite... Mais je n'aperçois plus le chêne au pied duquel on s'arrêtait, priant le petit Christ en bois accroché sous les feuilles?... Ah! si, pourtant, là-bas au détour! Oui, je les reconnais. Et devant eux le banc, le tronc pour les offrandes. Et voici la maison de Mélie l'innocente...*(Plus bas, comme mystérieusement)* La sienne n'est plus loin; il n'est rien de changé. Mais pourvu que son cœur non plus n'ait point changé!

*De la petite maison sort Mélie, deux seaux aux épaules, allant vers la fontaine.*

Bonjour, mamzelle Mélie!

MÉLIE

Bonjour, brave homme! Mais...vous me connaissez? Mélie, dites-vous!

FLORENT

Je connais tout le monde et partout où je passe, errant sans feu ni toit, on m'accueille, on m'écoute. Et j'ai chanté pour vous, mamzelle, à Chandeleur, il y a deux étés, un beau refrain tout neuf que vous avez appris. C'était tendre et très doux :

*Sur son bras câlin j'ai plaisir  
A reposer ma nuque tiède...*

Et cela dut bien vous faire aimer des galants!

MÉLIE *(riant)*

Oh! oui, je me souviens, et je vous reconnais. Mais des galants, à moi?... Est-ce qu'on fait jamais des mamours à Mélie?... Oui, oui, je me

souviens. Même qu'à cette époque nous avez séjourné longtemps dans le village. On a jasé...

FLORENT

On a jasé?

MÉLIE

Aline Herpain était fort belle fille. On la voyait souvent partir au bois le soir. Et vous n'étiez pas, vous, un fieu trop déplaisant.

FLORENT

Et l'on a dit ?...

MÉLIE

Oh ! rien de mal. On s'est un peu gaussé, puis vous êtes parti....

FLORENT

Oui, parti. Parti, car c'est mon sort. Rien ne m'attache, il faut que j'aille.

MÉLIE

L'amour pourtant ?

FLORENT

L'amour, Mélie? L'amour pour moi, c'est la vie libre; c'est de passer sur les grand'routes, sans argent, sans repas assuré pour le soir, sans gîte pour la nuit; c'est errer libre; c'est connaître le ciel et nommer les étoiles qui la nuit me sourient. Au matin je m'en vais, des chansons plein la voix, le bâton dans la main. Je marche tout le jour, frappant à chaque porte. J'offre aux gars mes refrains, aux filles mes romances, aux galants des duos, des couplets pour qu'ils

s'aiment ; je sais pour les enfants des rondes et pour les vieux de très vieilles légendes. Pour trois ou quatre sous je fais un tas d'heureux et je vends de la joie. On m'aime, on me connaît et d'un morceau de pain, d'un coin dans une grange on m'héberge et me gîte. Et le matin suivant, toujours heureux, toujours vaillant, je reprends la grand'route et je chante sans trêve.

MÉLIE

*Malicieuse.* — A moins que certain jour un regard, un sourire?... Je le répète : Aline Herpain était fort belle fille.

FLORENT

*Se rapprochant, à voix basse.* — Ecoute, Mélie, et sois discrète. On peut te dire, à toi, sans que jamais tu jases.

MÉLIE

*Amèrement.* — Oh ! oui, on peut, à moi : Mélie l'innocente....

FLORENT

Eh ! bien, depuis deux ans je suis parti d'ici, je n'ai jamais voulu revenir en ces lieux. Pourquoi ? Pour qui ? Mais pour Aline. Oui, je l'ai bien aimée ; nous nous sommes aimés. Mais le pouvais-je, moi ? Moi, le mendiant, l'errant, le musicien de rien ? Aline est fille de fermier, elle a du bien et les garçons d'ici rageaient de leurs soupçons, et l'on ne m'aimait guère.

MÉLIE

Dame....

FLORENT

Mais, dis-moi, Mélie, quand je m'en fus allé,



sans rien dire à personne, sans un adieu pour elle... (*hésitant*) Aline... que fit-elle ?

MÉLIE

Voyez-vous, le matin ?

FLORENT

A-t-elle aimé quelqu'un... tout de suite... après moi ? Et depuis lors, et maintenant ?

MÉLIE

Vous ne savez donc pas ? Aline est mariée !

FLORENT

*Son geste est navré.* — Je le craignais ...

MÉLIE

Elle demeure ici. Je la connais, elle est bonne pour moi. Ma maisonnette est aux Autard.... Et l'on m'a fait crédit déjà... souvent....

FLORENT

Mais alors, Jean Autard ?

MÉLIE

Oui, c'est Jean son mari.

FLORENT

Pourtant elle m'aimait ! Et moi, donc ! Si souvent nous nous l'étions juré. Mais, voilà, je ne suis qu'un triste vagabond, un errant, un banni : on m'accueille aujourd'hui, on me chasse demain ; on m'aime un beau matin et le soir on m'oublie !

MÉLIE

*Amèrement.* — C'est la vie, et c'est le cœur des gens, cela.

FLORENT

Tous n'ont pas comme moi un dur lot de misères.

MÉLIE

Tous, qu'en sais-tu ?

FLORENT

Es-tu triste en disant cela, Mélie !

MÉLIE

*(Des larmes dans la voix)* Triste, oui. Mais bien heureuse aussi quand même. Si rarement, vois-tu, j'entends que l'on me parle comme toi tu le fais. On me raille, on se moque et les enfants souvent me suivent sur la route.... Mélie l'innocente ! Que leur ai-je donc fait ?

FLORENT

Peut-être es-tu trop bonne et meilleure qu'eux tous ? *(Il se rapproche, lui prend la main et sourit)* Et puis, les filles, aiment peu que l'on soit plus jolies qu'elles.

MÉLIE

Encore un qui se moque ?

FLORENT

Qui se moque ? Oh ! non pas. Mais quand je vois deux yeux, deux lèvres et des joues comme ceux que voilà, j'aime à les admirer et ce n'est pas grand mal, j'espère, de le dire ?

*Venant de loin, s'approchant, on commence à entendre une voix qui continue sa chanson campagnarde commencée.*

LA VOIX

*...Et quand le garçon fut parti  
L'âme à l'envers, le cœur anéanti,  
On espéra que, si loin d'elle,  
Pauvre Colas oublierait sa belle.  
Mais ce fut, triste sort, hélas !  
La Jeanne alors qui pleura son Colas....*

MÉLIE

*(Dès les premiers mots elle s'est troublée)* Prends garde ! Il ne faudrait pas qu'on nous voie ainsi, main dans la main, si près !... On rirait bien de toi !

FLORENT

On rirait ? Moi je crois que l'on serait jaloux !

*Ils se sont séparés un peu. Un paysan traverse le fond de la scène, poussant une brouette ; il chante toujours tout en s'éloignant et n'a pas remarqué Mélie et Florent.*

LA VOIX

*Elle eut des larmes, du remords,  
Rêva l'eau, le poison, toutes les morts ;  
Mais Colas était à la guerre  
Et, si loin d'elle, il n'y pensa plus guère.  
La Jeanne s'était ri de lui,  
Et qui pleurerait ? C'était elle aujourd'hui !*

*De la guerre quand il revint  
Se trouva la Jeanne sur son chemin ;  
Elle envoya baiser, sourire,  
Mais il passa, sans rien voir, sans rien dire....  
Jeanne en mourut et le garçon  
N'eut pas un pleur, l'oublia sans façon.*

*Tant il est vrai qu'Amour est joie et triste pleur  
Qu'il vient, s'en va, qu'on l'aime, en souffre et qu'on  
[en meurt!...*

MÉLIE

*Pendant le chant, toujours.* — Et puis Aline ? Tu l'oublies ?

FLORENT

Aline ? Jamais la reverrai-je ? Elle fut oublieuse, je dois aussi perdre son souvenir.

*On n'entend plus la voix du paysan. Mais d'autres campagnards passent, chargés d'outils, de bottes de foin ; une enfant ramène des chèvres.*

MÉLIE

Voici le soir qui vient. On rentre des campagnes ; il faut nous séparer. Et je me suis longtemps arrêtée à jaser ; mes seaux sont toujours vides ! Bonsoir, Florent.

FLORENT

Bonsoir, ainsi, tout simplement ? Donne ta main au moins.

*Il lui prend la main, l'attire tout près de lui.*

Ta main, et... quoi encore ? Avant que de partir?... Mélie, un souvenir, un petit adieu de très bonne amitié?...

*Il l'enlace et veut l'embrasser. Durant les derniers mots de la réplique Jean Autard en blouse, un bâton à la main, guêtré, s'est avancé vers la ferme. Remarquant les deux jeunes gens, surpris,*

*il s'arrête, regarde, écoute. Puis il se campe, bras croisés, l'air railleur.*

JEAN

Allez, on vous admire !

*Mélie, effrayée, se recule. Florent toise l'intrus.*

FLORENT

Eh ! bien, après ?

JEAN

Oh ! rien du tout ! Mais un conseil pourtant, mon bon gaillard. Mélie a des galants : ils pourraient bien la trouver fort mauvaise.

*Il lance un méchant regard à la jeune fille. Elle veut dire un mot, mais n'ose pas....*

FLORENT

Si vous les connaissez si bien, dites-leur de ma part qu'on se fiche bien d'eux. (*Il s'anime*) Et toi d'abord, tout le premier, si l'on te gêne....

JEAN

*Inquiet de la tournure que prennent les choses. Tout doux, tout doux, on plaisantait. Voilà-t-il un beau diable ! Enlève ta Mélie et qu'on n'en parle plus !*

*Florent va reprendre son instrument qu'il avait déposé à terre et en boucle la courroie sur son épaule. Pendant ce temps Jean s'est rapproché de Mélie et lui a dit bas, très vite, d'un ton courroucé :*

Pour la dernière fois, je te dis de venir : demain tu déguerpis, on vide la maison si tu n'y consens pas. Voilà trop de jours que tu te moques

de moi ! Dans la grange, à dix heures ; et l'on s'expliquera !

*Il rentre chez lui. Florent se rapproche vivement de Mélie et ses yeux étonnés la questionnent depuis qu'il a vu que l'homme pénétrait dans la ferme.*

MÉLIE

*A mi-voix.* — Oui, c'est Jean Autard....

FLORENT

*Lentement.* — Le mari d'Aline....

MÉLIE

*Brusquement.* — Allons, va-t-en. Tu vois tous les tracas. Va-t-en ! Adieu !

*Très émue, elle le quitte, ramasse ses deux seaux et vivement s'enfuit. Florent la regarde partir en souriant. Puis il contemple longuement la maison des Autard.*

*Au loin on entend des cris, des chants ; les bruits se rapprochent.*

FLORENT

Il vaut mieux que je parte....

*Il s'éloigne rapidement.*

*De la droite débouchent des gamins qui gambadent en chantant. Ils précèdent un char de blé tiré par deux bœufs et sur lequel les moissonneuses ont grimpé ; des jeunes gens, d'autres femmes accompagnent l'attelage et c'est du bruit, des rires, des chants, de la joie qui s'éparpillent. Jean et Aline Autard et les gens de la ferme viennent au devant du cortège qui arrive.*

TOUS EN CHŒUR :

*Hop ! Hop ! par les chemins gaiement  
On revient le soir à la ferme.  
La tâche est faite et maintenant  
On chante haut, on boira ferme !*

*A ce moment Mélic, sans qu'on la remarque, revient avec ses seaux remplis, ne s'arrête pas et rentre immédiatement chez elle. Quelques instants après elle ouvre sa fenêtre à l'étage et regarde la petite fête des campagnards, l'air triste et songeur. Et le chant continue :*

*Hop ! Hop ! hardi les garçons,  
Les filles ne sont pas farouches.  
Allez-y donc et sans façons  
Des yeux et des mains et des bouches !  
Notre char est plein de beau grain,  
Nos cœurs sont pleins de belle joie :  
Que l'on oublie tout chagrin,  
Que l'on s'embrasse et qu'on festoie !  
Hop ! hop ! par les chemins gaiement  
On revient le soir à la ferme ;  
La tâche est faite et maintenant  
On chante haut, on boira ferme !*

JEAN AUTARD

Allons, bravo ; j'aime qu'on chante. Il y aura ce soir pour tous un bon grand verre. Mathieu, rentre les bêtes et viens nous retrouver.

ALINE

Et pendant ce temps-là, avant que tout soit prêt pour le souper, qui va nous dire une chanson ?

*Tous ensemble, interpellant une jeune fille et l'amenant de force au milieu du groupe :*

Henriette ! Henriette ! Henriette !

HENRIETTE

Mais que voulez-vous que je chante ?

DIVERSES VOIX

- *Les baisers que l'on donne !*
- *Jean le marin.*
- *Le printemps fait qu'on s'aime....*
- Non : *Les trois garçons.*

TOUS :

Ah ! oui, oui : *Les trois garçons !*

*On fait une ronde autour de Henriette. Jean, Aline et quelques autres regardent la scène en souriant ; pendant ces courts apprêts, Mélie, toujours mélancolique à sa fenêtre, murmure à mi-voix :*

Que ces gens sont heureux !

*Puis Henriette commence.*

HENRIETTE

*C'étaient trois beaux, trois fiers garçons  
Bien vus des filles.  
On les aimait pour leurs façons  
De joyeux drilles.  
Or Madeleine de tous trois  
Était amoureuse, je crois !*

TOUS

*Et ce fut pour souffrir qu'elle dut les aimer !*

HENRIETTE

*Pourtant il fallait bien choisir  
Et Madeleine  
D'aviser selon son désir  
Était en peine.  
Les trois garçons, de leur côté,  
Trouvaient la fillette en beauté.*



TOUS

*Et ce fut par plaisir qu'ils voulurent l'aimer !*

HENRIETTE

*L'aîné, Jean, était noir et grand  
Mais sans fortune.  
Jeannot avait yeux bleus, teint blanc,  
Moustache brune,  
Avec sa maison un arpent  
Et des vaches et de l'argent.*

TOUS

*Et ce fut de tout cœur qu'il s'avisa d'aimer !*

HENRIETTE

*Mais le plus jeune, Jeannotot,  
Moins beau, pas riche,  
En la voyant, tout aussitôt  
Aussi s'enticha.  
Et parce qu'il parlait très doux  
Madeleine en fit son époux.*

TOUS

*Et ce fut pour pleurer et pour ne plus l'aimer !*

HENRIETTE

*Car Jeannotot n'était pas bon  
Et Madeleine  
Sitôt venue en sa maison*

.....  
*Pendant qu'elle chante ce dernier vers, la cloche  
de l'Angelus tinte, lente, pas loin de là. Jean Autard  
brusquement interrompt la jeune fille :*

*Paix les enfants : il faut qu'on prie !*

*Toute la ronde a cessé, les rires se sont tus. On  
se recueille, quelques femmes s'agenouillent et les*

*hommes se découvrent. De la majesté plane sur ce tableau rustique à l'instant transformé et, dès que vibre le second coup de la cloche, un cantique monte pour accompagner les trois triolets de l'Angelus.*

LES ENFANTS

*Angelus Domini nuntiavit Mariæ.*

ENSEMBLE

*Et concepit de Spiritu sancto.*

LES ENFANTS

*Ecce ancilla Domini.*

ENSEMBLE

*Fiat mihi secundum verbum tuum.*

LES ENFANTS

*Et Verbum caro factum est.*

ENSEMBLE

*Et habitavit in nobis.*

— *Et de nouveau la joie, l'entrain surgissent.*

AÏNE

Maintenant, au souper !

*Ils entrent tous à la ferme en reprenant le refrain :*

*Hop ! hop ! par les chemins gaiment  
On revient le soir à la ferme ;  
La tâche est faite et maintenant  
On chante haut, on boira ferme !*

*Longtemps le bruit perdure, alors que la scène est vide. Le soir tombe sur le village.*

*Et lorsque tout le monde est rentré, Méric est toujours à sa fenêtre. Elle fixe encore son même*

*grand regard pensif lorsque les derniers bruits se sont tus, lorsque sont morts les derniers chants.*

*Le village se drape de plus en plus dans des ombres et c'est de la paix et du silence qui planent sur les choses.*

#### MÉLIE

*(Songeuse, elle se parle). — Si pourtant il ne l'aimait plus?... (Ses phrases sont coupées de longs mutismes.) Et ce rustre qui me harcèle!... Pourvu que Florent n'ait rien vu!... Oh! non, je n'irai pas ce soir, il ne m'y verra pas dans sa grange, le monstre! Jusqu'aujourd'hui j'ai pu lutter; mais puisqu'il faut que je cède ou que je parte, je partirai... Auprès de ce brutal, que Florent est donc bon, doux, tendre et que j'aurais de bonheur à pouvoir l'aimer... Mais qu'ai-je dit? Je perds la tête. Oh! c'est à rire. Mélie l'innocente, on voudrait donc l'avoir autrement que ce Jean, dont le lâche pouvoir veut forcer mes caresses... Je m'en irai, j'irai mendier, j'irai mourir de faim, qu'importe, mais je ne veux pas lui céder.*

*Dans un douloureux sanglot, elle dit ces derniers mots : Mélie... l'innocente....*

*La nuit est presque noire, venue tout à fait. Lentement, à pas silencieux, Florent s'approche de la maison de Mélie. Toujours à sa fenêtre, elle l'a vu venir, l'a reconnu. Elle a un geste d'étonnement d'abord, puis de joie lorsqu'elle s'aperçoit que c'est contre sa porte que Florent se penche et à laquelle il frappe doucement.*

#### FLORENT

*A voix basse. — Mélie!... Mélie!....*

*La jeune fille a vivement quitté la fenêtre et elle vient de suite ouvrir à Florent.*

MÉLIE

Toi par ici, Florent ?

FLORENT

Pardon si je dérange. L'heure n'est pas choisie pour venir te trouver ; mais je n'aurais plus su attendre.

MÉLIE

Que veux-tu donc ?

FLORENT

Avant que je reparte, il faut, vois-tu, Mélie, que je revoie encore Aline. Ce seront nos adieux sans doute ; nos adieux pour toujours.

MÉLIE

Mais...

FLORENT

Non, ne dis rien. Ne me dis pas qu'elle ne viendra point. Il ne se peut que l'on oublie après autant d'amour. Qu'est-ce donc que deux ans après de tels baisers que nos baisers à nous ?

MÉLIE

Aline est mariée.

FLORENT

Qui te dit que moi-même je suis demeuré libre ? Qui te dit si depuis tant de jours d'autres femmes, d'autres cœurs et d'autres lèvres ne furent pas les miens ? Je me souviens pourtant. Et j'aime encore....

MÉLIE

*Nerveuse et froissée.* — Et puis d'abord, pour-

quoi me dis-tu ça ?

FLORENT

Je sais qu'Aline est ton amie. C'est ta voisine. Il t'est facile d'entrer chez elle et lui parler. Tu lui diras... qu'elle doit venir un instant, chez toi, dehors, n'importe. Tu peux même lui dire que quelqu'un, un ami, l'attend, voudrait la voir... Je ne sais pas, moi, mais tu vas faire cela, Mélic, dis, tu vas le faire ?

MÉLIE

C'est fou. Jean, son mari, est auprès d'elle, et puis elle ne voudra pas sortir.

FLORENT

Si tu le veux, elle viendra !

MÉLIE

Allons, Florent, oublie ton projet insensé. (*Subitement irritée*). Et d'ailleurs, vois-tu bien, je suis une innocente, la bonne simple, soit. On fait de moi ce que l'on veut, on me traite en enfant, en gamine qui ne sait pas. Mais parfois on se trompe. Et je ne comprends pas pourquoi c'est à moi, Florent, que tu t'adresses, pour un pareil message.

FLORENT

*En riant et lui prenant la main.* — Oh ! les grands vilains mots ! Vas-tu bien être sage et ne pas donc parler ainsi !

MÉLIE

*Elle foud en larmes.* — Aimer, tu viens parler d'aimer, de lèvres et de cœur à une pauvre fille esseulée, innocente pour tout le monde. Tu

lui parles d'amour et tu lui dis des choses qu'elle ne peut comprendre et ne saura jamais. Tantôt, tu te souviens, tu me trouvais jolie, tu voulais m'embrasser?... Aline, alors, tu l'oubliais ?

FLORENT

Mais... mais je le dis encore.

MÉLIE

Ecoute ici, Florent. Il faut que je t'avoue des choses qu'aucune autre ne te dirait peut-être. Mais moi, je peux tout dire. Après, qu'importe, l'on oublie, l'on rit et l'on se moque : ne suis-je pas Mélie, Mélie l'innocente ? Eh ! bien, Mélie cependant, il est quelqu'un pas loin d'ici qui d'elle voudrait bien, qui voudrait bien son corps, qui voudrait ses baisers. Moi, j'ai voulu lutter, j'ai pu lui résister. Mais n'est-il pas le maître dont tous nous dépendons ? Ma petite maison, le jardin dont je vis, la vache que j'éleve, tout cela c'est à lui ! Et je suis sans argent, sans un sou pour payer mes loyers... Il m'en fait grâce si je veux... Il m'a mis le marché en mains.

Et Mélie aurait un amant ! (*Elle ricane.*) Un amant !... Jean Autard !...

FLORENT

Jean Autard !

MÉLIE

Dis-le donc à sa femme : quel attout dans ton jeu !

FLORENT

Mais pourquoi me dis-tu tout cela ?

MÉLIE

Pourquoi ?... *Elle se serre très près de lui et*

*passionnément, très vite, ses lèvres près des siennes.*  
Parce que j'aime aussi ; et je veux qu'on le sache. Ma chair est révoltée et dans mon cœur comme une floraison est éclosé, radieuse. Je bais le rustre dont je ne suis que l'esclave. Je me reprends, je reprends tout mon corps et mon cœur s'est ouvert. Reste, écoute, Florent ! Je veux te dire tout. Après ? Après, tant pis ! Tu partiras, je pleurerai ; et je pourrai mourir... Mais tu sauras que c'est toi, Florent, toi que j'aime. Une heure m'a suffi, un mot, ton seul regard... Et, sais-tu bien, sauve-moi !... Sauve-moi donc des autres, sauve-moi de moi-même ? Permits que je te suive ; pars, pars, pars à l'instant, mais que je parte aussi. Fuyons, dis, allons tous deux par les grand'routes. Le ciel et le soleil, les champs et les forêts seront notre trésor. Et sous les regards des étoiles, aux caresses du vent, nous goûterons le charme infini de s'aimer. S'aimer, libres et gais, riches de nos baisers, heureux de nos sourires. Oh ! s'aimer tous les deux, nous aimer pour jamais. Partons, Florent. Je serai si petite et si douce, si bonne à tes côtés. Tu ne sauras de moi que les caresses que tes mains attendront de mes mains. Tu n'entendras de moi que les seuls mots que tes oreilles attendront de ma bouche. Tu ne verras de moi que les sourires que tes yeux attendront de mes lèvres. Oh ! oui, que je serai si petite et si douce, si bonne à tes côtés....

FLORENT

*Très ému.* Voyons, Mélie, y songes-tu ?

MÉLIE

Je songe que je t'aime.

FLORENT

Mais que suis-je donc, moi? Un vagabond, un errant.

MÉLIE

Tu chanteras, et je t'écouterai, ravie.

FLORENT

Oh! oui, chanter, le ventre creux et les pieds nus. Je suis chanteur, mais je mendie... J'amuse et je fais rire et je n'ai pas mangé! Oui oui, je suis chanteur....

MÉLIE

Et moi je suis Mélie l'innocente....

FLORENT

Mais Mélie est heureuse, Mélie a son toit pour la nuit, son repas chaque jour.

MÉLIE

Et Mélie a un cœur....

FLORENT

Je t'ai dit tout à l'heure des mots pas trop méchants: belle fille et beaux yeux, fraîches joues, une caresse au menton, un bécot même... Ne crois pas toujours à ces choses; ou ne crois pas qui te les dit. Surtout si c'est un coureur de chemins comme moi, un rêveur, un amant de la lune tout autant que des femmes qui ne sait quand il parle s'il dit des mots de lui ou s'il répète l'une de ses chansons de fou. Hier une brune là-bas, demain la blonde quelqu'autre part.

MÉLIE

Pourquoi veux-tu revoir Aline?



FLORENT

Oubliée deux ans : un regain d'autrefois ! Je ne vau pas qu'on m'aime, Mélie : oublie-moi, oublie-moi bien vite. Beaucoup ont pu pleurer, je n'en puis rien, je ne l'ai jamais su. Le lendemain, je suis bien loin d'où j'embrassais la veille....

MÉLIE

Moi je n'attends pas le lendemain pour pleurer. Allons, tu le vois bien, j'aime mieux qu'elles toutes. Je demande si peu, je serai si heureuse de me contenter d'être toujours auprès de toi.... Partons, te dis-je, partons Florent. Partons à deux par les grand'routes, cheminant tout le jour, nous arrêtant parfois aux rives d'un ruisseau pour voir notre baiser dans le fond clair de l'eau. Et le soir dans les granges on nous accueillera tout comme l'on t'accueille parce que, quoique deux, je serai si bien tienne, très petite et très humble, que l'on n'en verra qu'un, que....

*Aux dernières paroles elle a complètement enlacé Florent. Il résiste, veut doucement se dégager de l'étreinte et c'est durant cette fin de dialogue que l'on entend du bruit chez les Autard : la porte que l'on ouvre.*

FLORENT

*Se dégageant brusquement.* — Allons, prends garde !

*Mélie le quitte, prise de peur, rentre chez soi, mais reste derrière la porte. Bientôt elle l'entr'ouvre et prudemment regarde ce qui se passe.*

*Aline est sortie de la ferme. Elle s'arrête sur le seuil, la porte encore ouverte, écoutant une voix de femme qui achève une conversation.*

LA VOIX

... Dites-lui que la chèvre tremble sans s'arrêter et qu'elle est presque froide. Dites qu'on ne sait pas où trouver maître Jean et que c'est pour cela qu'on a recours à elle qui connaît les remèdes. Ne dites pas surtout que c'est nous qui vous avons envoyée près d'elle...

*Aline ferme la porte en répondant :*

ALINE

Oui, oui, mais retournez à l'étable auprès de la chèvre. Et puis voyez encore si Jean n'est pas du côté du fournil.

*Elle se dirige vers chez Mélie ; au moment où elle va frapper à la porte, Florent, du coin d'ombre où il s'est caché, se met à chanter à voix très basse :*

FLORENT

*Dans les prés, quand Avril tout en fleurs vient de  
naître,*

*Ton sourire m'a dit que je pouvais oser  
Et, ta lèvre à ma lèvre, ah ! tu me fis connaître  
Le charme infini d'un baiser !*

*Effrayée, aux premiers mots, Aline s'est arrêtée.  
Elle écoute troublée, très émue.*

ALINE

Ce refrain....

*Florent se rapproche d'elle, très lentement ; elle  
ne peut pas le voir encore.*

Cette voix....

FLORENT

*Sur le seuil de chez toi, quand personne ne passe,  
Je venais très souvent en secret, vers le soir,  
Goûter, sous le regard d'une étoile en extase  
Le charme infini de te voir !*

*Florent est tout près d'elle au moment où il achève : Aline le reconnaît, pousse un cri qu'elle étouffe avec peine et tombe dans les bras de Florent.*

ALINE

Toi, toi ici !

FLORENT

Mon cœur a retrouvé ton cœur ! Oh ! te souvient-il encore ?

ALINE

S'il me souvient ! Ce jour de neige où tu passas, frileux, où je t'ouvris la porte.

FLORENT

Le regard de tes yeux et les mots de ta bouche me réchauffèrent plus que l'âtre près duquel on m'avait fait asseoir.

ALINE

L'hiver ne fut plus long. Le printemps vint très tôt cette année et les prés se fleurirent pour nous ; et tu as bien passé trois mois dans le village !

FLORENT

Trois mois ! Et t'ai-je aimée ! Le soir on se voyait au pré où tu venais rechercher ton troupeau. L'après-midi c'était au bord de la rivière où tu battais ton linge. Et le matin très tôt, lorsque tu te levais bien avant tous les autres, au fond du grand verger, dans l'herbe toute humide, sous les pommiers en fleurs....

ALINE

*Avec un triste reproche.* — Un beau jour tu partis....

FLORENT

Voilà deux ans déjà !

ALINE

Pourquoi?... si tu savais, depuis....

FLORENT

Je sais... Mais que veux-tu ? Trois mois, trois mois d'amour et de fidélité c'est ce que jamais nulle encore n'obtint de moi... Et puis je te reviens.

ALINE

*Ravie :* Tu me reviens !

FLORENT

Oui je reviens t'aimer, je reviens te les dire ces doux mots de jadis, je reviens retrouver nos baisers enchanteurs.

ALINE

Florent, nous ne pouvons....

FLORENT

Nul sous le ciel de Dieu ne pourrait empêcher que mon âme à ton âme soit pour jamais unie !

ALINE

Tu me l'avais tant dit. Pourquoi l'oubliais-tu ?

FLORENT

Qu'importe à notre amour que des mois, que des ans nous séparent si quelques jours enfin nous

sommes réunis. Qu'importent hier, hier et d'autres jours si ce moment béni nous rassemble enivrés? Qu'importe si demain je repars à nouveau, et pour longtemps peut-être, si maintenant nous nous sommes aimés, très chère, et si dans d'autres mois, dans d'autres ans encore c'est pour nous retrouver, toujours chers l'un à l'autre impérissablement?

ALINE

Tais-toi, c'est blasphémer!

FLORENT

Tu le vois bien toi-même, puisque tu m'aimes encore.

ALINE

Non, non, tais-toi, ne dis plus rien, va-t-en!

FLORENT

Comme tu m'as aimé, tu m'aimes. Tu m'aimes encore, Aline, assez pour me donner cette nuit qui commence.

ALINE

Jamais, jamais, va-t-en!

FLORENT

Nous revivrons jadis et ses folles ivresses. Nous saurons nous griser de nos mêmes caresses...

ALINE

*Elle se débat, mais faiblit peu à peu. — Démon qui me tentes, tais-toi!*

FLORENT

*Il l'entraîne petit à petit vers la porte de la grange. — Diras-tu donc que tu ne m'aimes plus?*

ALINE

Florent !

FLORENT

Et ce refrain que je chantais, ne t'évoque-t-il donc aucun de nos bonheurs inoubliables ?

*Il chante :*

*Dans le bois, sur la mousse aux câlines caresses,  
Tu m'as dit ces douceurs dont tu sus me charmer  
Et là j'ai savouré dans d'exquises tendresses  
Le charme infini de t'aimer !*

ALINE

Mais on m'attend, et l'on me cherche; on peut venir.

FLORENT

Entrons, et nous nous redirons tout ce passé que je veux faire ici renaitre....

*Aline se laisse entraîner vers la grange. Mélie a suivi, de sa porte, dans l'ombre, toute la scène. Sa mimique dénote les phases de tous les sentiments de haine, de douleur, de jalousie par lesquels a passé son cœur. Au moment où Florent parle d'entrer dans la grange elle est prise d'un mouvement de terreur; lorsqu'elle voit qu'Aline, vaincue, se laisse conduire, elle veut se jeter au-devant d'eux.*

MÉLIE

(*A part.*) — Il est plus de dix heures. Jean m'attend dans la grange !

*Elle s'arrête, hésitante. — Comme j'envie cette Aline et combien je la hais !...*

FLORENT

C'était, le premier soir, sous le regard de mille étoiles scintillantes tout comme en ce moment.

ALINE

*Abandonnée dans l'un de ses bras, pendant que de l'autre il fait basculer la barre qui ferme la porte : Deux ans déjà.... Pourquoi es-tu parti ?*

MÉLIE

*(A part.) — Florent, je t'aime tant !...*

*Ils sont entrés. Hagarde, Mélie fixe la porte des yeux. Un silence angoissant. Puis on entend des cris, du bruit. De la grange surgissent, empoignés, tenant rouler sur le sol de la route, Jean et Florent. A la main le fermier tient un couteau sanglant qu'il brandit et que l'autre essaie de lui arracher, tout cela très rapidement. Mélie s'est reculée vers sa maison et regarde la scène avec un air d'évidente folie qui l'aurait subitement prise. Appuyée à un des battants de la porte de la grange, paraît Aline, le cou ensanglanté, mourante; et de la ferme sortent en hâte quelques femmes et valets qui se précipitent épouvantés sur les deux hommes roulés à terre. D'autres arrivent recevoir dans leurs bras la pauvre femme expirante.*

*Le rideau tombe rapidement sur ce mouvement de scène très agité.*

**Paul André.**

## Brumes

*C'est la chanson si morne et si lente,  
C'est la chanson si triste en mon cœur,  
Et c'est la fleur de rêves en pleurs,  
Et les larmes silentes et lentes,  
Toutes les larmes, de tous les yeux!*

*Et c'est ainsi depuis si longtemps ;  
Et toutes les pluies de tous les cieux,  
Toutes les larmes de tout mon cœur  
Pourtant joyeux, naguère, pourtant !*

*Ce sont des rires qui font pleurer  
Et des sourires qui font gémir  
Tant de tristesse et de souvenir.*

*Et des plaintes dans toutes les voix,  
Et des plaintes frissonnent la peur  
Comme des râles au fond des joies,  
Avec du givre en toutes les heures.*

*Les longues larmes dans la pluie grise,  
Triste, si triste, on ne sait pourquoi,  
Et les plaines aux brumes assises,  
Avec la mort de lanternes rouges  
Comme des yeux qui ont trop pleuré.  
Le long du fleuve long sous la pluie.*

*Et tous les rêves y sont allés,  
Là-bas, là-bas, où comme une plainte,  
Se rythme un songe de vie éteinte.*

**Adelin Bertrand.**



## *Prelude* \*

Tu sauras l'émoi des Avrils  
Et des couchants d'Été la gloire :  
Sur la double flûte d'ivoire  
Je te jouerai des chants subtils.

Viens t'acconder à la terrasse  
Où s'ébattent mes blancs ramiers ;  
Ils obéiront, familiers,  
Au seul geste de ta main lasse.

De beaux enfants, sur les toisons  
Où git ma cithare d'écaïlle,  
Y troublent le soir qui défaille  
Du son clair de leurs tympanons ;

Les flocons embaumés des arbres  
Fleurissant ce site enchanté  
Font neiger leur fragilité  
Sur l'austère blancheur des marbres ;

Brûlant en des trépieds d'airain  
Les parfums ambrés d'Arabie  
Exhalent leur âme bleue  
Qu'échevèle le vent marin....

Une tartane aux fines voiles,  
Pendant son vol à l'horizon,  
Peut m'emmener, nouveau Jason,  
A la conquête des Etoiles !...

---

\* des "*Soirs Antiques*."

Mais la sagesse est de chanter  
Et d'aimer ! — Voici l'heure brève :  
Je veux parer de vers mon Rêve  
Que le vent tiède ira porter

Vers l'or de ta grève bénie,  
Grèce, terre de la Beauté,  
De l'Azur, de la Pureté,  
Et de l'Eternelle Harmonie !

*Rodrigue Sérasquier.*

## De Nuit

*La nuit d'or et de jais marche sur les vallées,  
Et des fièvres d'enfant et de vierges qui meurent  
Supplient éperdiment son âme constellée...  
Et tous les souvenirs pleuvent comme des pleurs.*

*Comme des femmes nues, chastes d'avoir aimé,  
Tristes d'avoir aimé, se lèvent et s'appellent  
Des gestes de fourrure et de velours mouillé  
Sous les rêves vieillissés des astres de pastel,*

*Et ce sont les baisers que je t'avais donnés.*

*Inquiète selon les heures qui l'entraînent  
Parmi les cauchemars et les énervements  
La nuit, la nuit debout sur l'horizon dément  
Où des insectes lents étirent leurs antennes.*

*Une angoisse d'odeurs où se battent des râles  
Crève son épouvante hors de vases malignes,  
Et dans un brouillard clair de phosphore et d'opale  
Les bras extravagants d'un pendu m'ont fait signe.*

*Les torches affolées de gestes en crochets  
Brandissent l'incendie aux flancs aigus des roches,  
Heurtés de cris et de plaintes avec des cloches,  
Des rires et des chats dans un vent de sifflets.*

*Et les vols de hiboux comme d'ailes cassées,  
Lorsqu'on entend, là-bas, charger infiniment  
Le long hennissement de la folie glacée  
Et ses cavaliers roux sur les chevaux d'argent.*

**Adelin Bertrand.**

## La " Jeune Belgique ",

J'ai toujours éprouvé une joie gamine à me figurer l'effarement mêlé d'indignation qui, lors des premiers manifestes de la " Jeune Belgique ", dut saisir nos vénérables gens de lettres. L'audace des nouveaux venus avait de quoi stupéfier. Oser dénier le moindre savoir-faire aux bonzes respectables reconnus les seuls favorisés des Muses, ayant d'ailleurs accouché, au cours de nombreuses années, de poèmes à idées vaguement quelconques et d'une forme adéquate aux idées, en vérité, n'y avait-il pas péril à ne pas protester contre un pareil esprit ? Aussi l'unanimité de la réprobation fut-elle égale à sa violence. L'anathème s'abattit des crânes pointus et des ventres bedonnants sur cette jeunesse belliqueuse et enthousiaste. S'il n'avait suffi que de mépris pour l'écraser ! Par malheur, le mépris ou l'injure ne l'atteignit pas. Elle fit la nique aux augures consternés ; puis, (cet âge est sans pitié) lança de nouvelles pierres dans leur jardin. Elle protesta contre l'injuste oubli dans lequel étaient laissés Pirmez et de Coster, et comme on ne décolérait pas, elle eut l'outrecuidance d'avoir du talent, ce qui mit le comble à la rage de ses détracteurs. Les vaines formules, la rhétorique creuse et paralysante, le guindé des conventions flambèrent en un clair feu purificateur ; et débarrassée d'entraves, elle s'avança vers le temple de l'Art et planta dans la blancheur du marbre la hampe du drapeau aux plis duquel resplendissait l'orgueilleuse devise "*Ne crains*". La vieille terre belge fut comme cinglée d'un

coup de fouet. Elle s'éveilla de sa longue torpeur. Des larges contrées de Flandre et des collines parfumées de Wallonie s'éleva l'encens d'un hymne grandiose à la Beauté et à l'Harmonie. Une étroite solidarité unit tous les écrivains dans la lutte pour l'idée. Car autant leur foi était vive, autant ils avaient rencontré au début d'indifférence dédaigneuse ou d'attention hostile. Ils vainquirent cependant par leur énergique persistance à s'imposer à leur pays réfractaire, semblait-il, à tout empiètement dans le domaine des lettres. Ce fut l'époque des fougueuses diatribes contre les fidèles de la routine, celle aussi des spirituelles satires couvrant pour toujours de ridicule les enlizés dans le gagaïsme et le mauvais goût.

La jeunesse intellectuelle apprit à connaître et à comprendre cette pléiade de jeunes écrivains qui, dans un pays sans traditions littéraires venaient de créer un mouvement tel qu'il ne s'en était produit nulle part jusque là. L'impulsion était donnée qui ne devait plus s'arrêter. Tous avaient orienté leurs efforts dans un même sens : triompher de l'apathie générale et donner droit de cité à cette partie de l'Art où l'on s'était cru pour jamais tributaire de nos voisins du sud. Ce but atteint, il était à craindre que des divergences ne se manifestassent entre des écrivains d'aspirations et de talents si différents. C'est ce qui se produisit. Deux partis se formèrent : l'un, hardiment novateur, qui se sépara de la Jeune Belgique, admettait la plus grande liberté de forme dans l'expression de la pensée ; l'autre, dans

lequel Albert Giraud et Iwan Gilkin, plus fidèle à la tradition française et soucieux de maintenir la pureté et l'intégrité de la langue. Ce n'est pas celui-ci que j'aime le moins. Ce dernier pouvait pourtant considérer terminée la tâche que les fondateurs de la Revue s'étaient imposée. La « Jeune Belgique » avait en effet frayé à l'Art un large et glorieux chemin. Le rêve de jadis était devenu une réalité. Albert Giraud, Iwan Gilkin, quelques autres écrivains encore préférèrent cependant rester sur la brèche pour combattre certaines influences qu'ils croyaient néfastes. Ils partirent en guerre contre toutes les extravagances, n'épargnèrent personne. On tenta d'étouffer cette voix qui censurait si à propos. On fit le silence autour d'elle. Seule contre tous, elle s'évertua à morigéner vertement quoique avec impartialité.

.....  
Aujourd'hui, après bientôt quelque vingt ans, la *Jeune Belgique* cesse de paraître. Je souhaite pour l'honneur de nos écrivains, que tous, oubliant les anciennes dissensions, aient été réellement émus et pénétrés d'un saint respect à la disparition de la plus ancienne et de la plus belle de nos revues littéraires ; que tous, un instant, se soient senti la même âme fraternelle que dans ce passé où ils communièrent des mêmes espoirs et où, nouveaux croisés, ils partirent, eux aussi, à la conquête d'une Terre Sainte. Quant à nous, je dirai que la mort de la « Jeune Belgique », notre grande aînée, nous a profondément attristés. Et j'en veux presque à ceux qui ont dirigé

cette revue jusque maintenant de ne pas avoir fait peut-être tout ce qui était possible pour continuer à opposer leur autorité de juges sévères à ce flot montant de la sottise qui menace de nous submerger. Quelle voix s'élèvera désormais en faveur du bon sens et en l'honneur de notre sainte et belle langue française ? Allons, messieurs les barbares, dites-nous en macaque ou en hottentot vos conceptions brumeuses ; sautez à pieds joints par-dessus toutes les règles ; donnez-vous en à cœur joie ; soyez les éloquents porte-voix de la bêtise : vous ne trouverez plus sur votre chemin cette « Jeune Belgique » railleuse et impitoyable qui, si souvent, avec tant de verve sarcastique, mit à nu l'inconsistance ou le vide de vos convictions et de vos œuvres.

*Guillaume Hennen.*

## Les Livres.

*L'HYMNAIRE DU PRINTEMPS,*

*Georges Ramackers.*

COLLECTION DE LA LUTTE

Un jeune homme me priait naguère de lui nommer un poète dont la lecture lui permettrait d'écrire facilement de mauvais vers. Quoiqu'il soit aujourd'hui assez peu original de produire de méchants poèmes, je n'ai pas voulu rebuter une vocation aussi précieuse : j'ai engagé l'intéressant jeune homme à se procurer *l'Hymnaire du Printemps*.

\* \* \*

*LE PETIT PAROISSIEN, Richard Ledent.*

PAUL LACOMBLEZ, BRUXELLES

*LE PETIT PAROISSIEN, où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour* : un joli titre plein de promesses. Vous vous rappelez ces courtes pièces si souples d'allure :

*Trois jeunes filles allèrent au bois  
avec des allures de reine  
en portant des diadèmes.*

*Le premier était d'azur,  
le second de pourpre et d'or,  
le troisième couleur d'aurore.*

. . . . .



*Au-dessus du jardin blanc  
plane un petit lilas frêle,  
au-dessus du jardin blanc  
plane un petit lilas blanc.*

. . . . .

—

Lisez-en quelques-unes encore, puis,.. fermez le livre. Il y reste trop peu de beaux vers et moins encore de beaux poèmes pour qu'on s'astreigne à le parcourir entièrement et qu'on perde sa peine à vouloir comprendre. M. Ledent aurait dû s'arrêter au quart de son œuvre ; il a préféré se battre les flancs pour écrire un *gros volume* où abondent d'excellents modèles de ce bafouillage encore de mode chez certains : grâces lui en soient rendues.

\* \* \*

*CŒUR EN DÉTRESSE, Arthur Daxhelet.*

VICTOR HAVARD, PARIS.

M. Daxhelet va me trouver très grincheux : je n'admire pas, mais vraiment pas, « *Cœur en détresse* ». Il faudrait être atteint d'une myopie bien aiguë pour ne pas apercevoir tout ce qu'il y a de pénible dans l'agencement des parties du roman. Un exemple : « *Mais Jacques nota, dans un journal, les phases de sa convalescence morale....Des passages sont décisifs pour préciser les progrès du relèvement qui allait se faire dans l'esprit du châtelain de*

*Maresée....*» Suivent naturellement ces passages qui forment un nouveau chapitre. Mais pourquoi M. Daxhelet éprouve-t-il le besoin de nous prévenir qu'il va donner ces pages du journal de Jacques de Vesoule? Ce moyen de composition facile déjà par lui-même, semble gauche, ici, par la manière dont il est employé. Peut-être M. Daxhelet craignait-il n'être pas compris de ses lecteurs.

Je pourrais citer d'autres transitions d'une inhabileté rare. Elles ne font pas défaut ; on a l'impression d'un livre trop laborieusement composé, dont chaque morceau est cousu au précédent avec une maladresse à peine digne d'un novice. Ce qui est moins excusable et à quoi je m'attendais assez peu, ce sont de fréquentes négligences de style : des répétitions sans nombre, des néologismes cherchant à masquer une pauvreté trop visible ; puis à côté de ceci, un je ne sais quel manque de tact et de discernement qui fait écrire à l'auteur de ces choses : « *Vainement, en s'inspirant des découvertes de la cosmétique contemporaine....* » « *Il aurait volontiers porté l'ancre de sa raison sur ces idées se sentant en veine de philosophie....* »

« A quelques pas accourait Suzanne *infiniment* ravissante, mouillant ses pieds de fée, portant deux parapluies, dont l'un abritait son admirable chevelure d'or, *et dont l'autre se tendait, secourable, vers l'ondoyé*, un peu confus, *que cette apparition décontenançait.* (L'apparition du parapluie?) Prenez Monsieur et

*faites-nous l'honneur* de venir vous sécher à la maison. Elle souriait. Il se reconquit vite. *Il parla comme un homme du monde....* »

» Il connut les pleurs qui dégonflent la poitrine et *passa même par une hyperesthésie lacrymale*, qui menaça de s'éterniser....»

» *Mon térébrant chagrin* s'userait bien mieux en des cris de colère *qu'en les suppliantes jaculations* que ma bouche machinalement profère vers je ne sais quelle cruelle Divinité....»

Je continuerais volontiers cette énumération. Mais je dois encore dire à M. Daxhelet que je comprends mal les transformations légèrement imprévues par lesquelles passent certains personnages du roman. J'admettrais à la rigueur que Xavier de Pitez, ce boulevardier élégant, ce parisien raffiné, vint s'éprendre en Wallonie de la fille d'un colonel retraité; (est-ce assez romanesque?) mais que Germaine Mirvel, enlevée un soir d'un pauvre bal lamentable de guinguette, devienne, après quelques mois de séjour chez le châtelain de Mavesée, une femme presque toute de candeur et je dirais d'une certaine élévation d'esprit, ceci me surprend quelque peu.

Le caractère de Jacques de Vesoule est le seul dont la peinture ne laisse pas à désirer. Jacques de Vesoule à qui le culte exclusif de la forme ne procure plus l'orgueilleuse joie de pensée d'autrefois, croit rencontrer le bonheur en buvant avec frénésie à la coupe des jouissances charnelles. Ecœuré bientôt, et désespéré de son impuissance à aimer d'un simple et noble amour, il se tue.

La conception n'est point banale, loin de là. Elle a, je crois, trop captivé M. Daxhelet qui a négligé « le reste ». Et l'écrivain, de qui nous espérons mieux, ne nous a donné qu'un livre médiocre.

*Guillaume Hennen.*

\* \* \*

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir excuser le retard fort involontaire de ce numéro.

\* \* \*

Au prochain : Christian Beck, Paul Fort, A.-F. Hérold, M. Marchin, Gabriel Montjoie, Edmond Pilon.

VOUS TOUS QUI AIMEZ LE BEAU

le beau dans la nature

le beau dans l'art — le beau dans l'utile

**CHAUSSEZ-VOUS**

*CHEZ*

**Crutzen Frères**

Rue du Brou, N° 38

**VERVIERS**

Rue Pisseroule, N° 47

**DISON**



LIVRES D'OCCASION  
**LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE**

VENTE, ACHAT, ÉCHANGE  
de Livres et de Musiques, au comptant

---

**GUILLAUME DAVISTER**

RUE DU MARTEAU, 113 près du Pont du Chêne

**VERVIERS**

---

Choix de Dictionnaires et Manuels de conversation  
de toutes les langues.

TIMBRES ET MONNAIES POUR COLLECTIONNEURS.

Beau choix de pièces dramatiques françaises et wallonnes  
**SANS DROITS D'AUTEURS** et autres.

Ouvrages pour cadeaux, encyclopédies, littérature, etc.

*Livres classiques pour toutes les écoles.*

---

LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

*Edouard GNUSÉ*

51, Rue Pont-d'Ile, 51, LIÈGE

Service régulier d'Abonnements aux Publications Belges  
et Etrangères.

---

*Typographie - Lithographie*

**MAURICE XHOFFER**

EDITEUR DE "LES HEURES"

RUE DU PALAIS, 129, VERVIERS

---

Impressions Commerciales en tous genres

---

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE



# Les Heures

(L'Art Wallon)



## SOMMAIRE :

- La Herse* — Edmond Pilon.  
*Epilogue* — Gabriel Montjoie  
*Petit poème de printemps* —  
A.-Ferdinand Herold.  
*Matinale* — Maurice Marchin  
*Nocturne* — Maurice Marchin  
*Quelqu'un parle d'autrefois* —  
Gabriel Montjoie  
*Equinoxe* — Emmanuël Delbousquet  
*Dans un jardin plus beau* —  
Christian Beck  
*Les Apothéoses Chandestines* —  
Maurice Marchin  
*Les Yeux* — Gabriel Montjoie  
*Le prix du Savoir* — Gabriel Monjoie  
*Prologue* — Paul Jâne  
*Au Soir* — Paul Jâne  
*Les Livres* — Guillaume Hennen.

CE N° 0-75 CENT.

1898.

Typ.-lith. Maurice XHOFFER, Editeur

Rue du Palais, 129, Verviers.

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature





# LES HEURES

---

## *La Herse.*

*Voici la terre labourée,  
Au loin, les meules faites  
Comme des maisons au toit d'or ;  
Ici le calme est grand des simples fêtes  
De la moisson et du matin  
Et, dans les champs où tout s'est apaisé,  
La Herse dort ;*

*La plaine à peine est éveillée ;  
L'aurore est douce sur les blés  
Couchés par tas au loin des prèles ;  
La terre est fraîche et l'herbe est belle  
Des pierreries de la rosée,  
Et, plus loin que la route et que les sillons  
Brillent couchées au loin des meules  
Les faux tombées de la moisson ;*

*La Herse dort ;  
Ses dents aiguës  
N'ont pas encore mordu le sol ;  
Le ciel léger a des tons d'or  
Et, dans l'éveil, la brise molle  
De l'horizon berce et endort  
Tout le repos des plaines nues :  
La Herse dort dans le matin  
En croix mystique sur le terrain  
Immense et calme de l'étendue ;*

*Ses dents ont faim  
De la bonne terre féconde  
Et ses bras droits, couchés sur les sillons*

*Disent qu'il n'est de pain si bon  
Que celui de cette terre où chacun  
A laissé choir des gerbes blondes,  
Glane après glane, grain après grain....*

*En croix mystique sur le terrain  
Tranquille et clair de messidor,  
La Herse dort....*

*Edmond Pilon.*

## *Epilogue.*

Je dédie à ta grâce, ô svelte et fraîche sœur,  
Celle flûte d'aveu, de tendresse et de joie,  
Pour que tes yeux soient clairs comme de jeunes heures  
Et le printemps, joyeux des jets d'eau de ta voix.

Et toi, frère, je voue à tes mains cette fleur  
Dont mon geste a ravi la lumière et la soie  
Aux aurores, afin qu'en tes graves demeures  
Des chants d'aube et de soir fleurissent à la fois.

Et puisque ce matin de blanches fiançailles  
A tressé pour vos cœurs des guirlandes d'amour,  
— Comme pour la mémoire on grave des médailles —

Je dirai par la flûte et la fleur, jour à jour,  
Ce que tu fus pour lui, toi, la chair épousée,  
Et ce que tu fis d'elle, Orgueil de ma pensée!

*Gabriel Montjoie.*

## *Petit poème de printemps.*

*Ce soir,  
On dirait que le printemps chante  
Dans les arbres qui bourgeonnent.  
Ce soir,  
Tu viens de renaître, ô Espoir ;  
L'heure sonne  
Vive, et claire, et riante ;  
Ce soir, c'est le printemps qui chante.*

*L'air est plein de voix heureuses,  
Fraîches et tendres ;  
L'air est plein de senteurs heureuses ;  
Des Saintes, peut-être, et des Anges  
Vont descendre  
Des étoiles qui brillent, heureuses :  
Les Saintes, en leurs robes blanches,  
Auront des fleurs nouvelles,  
Et, de leurs mains lumineuses,  
Elles sèmeront pour les jeunes filles  
Les fleurs nouvelles.*

*Le printemps chante dans les arbres,  
Ce soir,  
Ses chansons gaies.  
Les jeunes filles n'ont plus de larmes :  
Voici l'Espoir,  
Voici, sur les pelouses parfumées,  
Que vont naître les fleurs bien-aimées.*

*A.-Ferdinand Herold.*

## *Matinale.*

*A M. Pecqueur, lointainement.*

Des clochettes en des tourelles  
Joie des clochettes dans l'air clair,  
Près des tours des battements d'ailes,  
Matins naïfs après la messe.

Du bon soleil sur les maisons,  
Frais matins des dimanches blonds,  
Clarté des carrefours de Mai,  
Rues d'enfance après la messe,  
Mois de Marie que c'était doux !

Les enfantines clochettes  
Riaient, riaient au haut des tours,  
Primes communiantes blanchettes  
Dans les Printemps après la messe  
Vous devriez passer toujours  
— Vivent les muguets et les paquerettes ! —

Chansons à la Vierge finie,  
A la bonne Vierge Marie  
Qui souriait aux anges de ses autels fleuris,  
Cloches, clochettes tintillaient  
Et sur la place c'était  
Joli ciel bleu du mois de Mai.

Rues d'enfance après la messe  
Primes communiantes blanchettes  
Mois de Marie à deux genoux  
Le mois de Mai que c'était doux !..

*Maurice Marchin.*

## Nocturne.

*Hagards par-dessus la campagne  
Les réverbères très lointains  
Lorgnent au bout des soirs natalés.*

*Ah pour le Pèlerin  
Sur les routes si vieilles  
L'œil patibulaire des lanternes qui veillent,  
Des lanternes très mornes  
Longeant les nuits énormes !*

*Les faibles flammes sont si lasses  
De grelotter sans fin  
Dans les là-bas de terroir,  
Si tristes de nous voir si loin  
En suivant nos pauvres Départs....*

*Las, l'immanence des clignotements perdus  
En jaune hallucination  
Des réverbères qui trouent les horizons  
Dans mes yeux, mes yeux sont descendus !  
O les poignantes pupilles  
Des touches lumignons des bonnes Wat-  
[lonnies....*

**Maurice Marchin.**

## *Quelqu'un parle d'autrefois.*

Mon cœur est un jardin d'automne ténébreux  
où se plaint vaguement un jet d'eau douloureux  
dont l'archet fait pleurer le silence attristé  
comme un long violon qui n'a jamais chanté ;

qui n'a jamais mêlé son rêve diaphane  
qu'aux roses d'une voix dont le printemps se fane  
et qui se meurt de voir qu'à son deuil en arpège  
la lune a dédié ses pâles fleurs de neige...

Mon cœur est un jardin où mourut un enfant  
qu'un beau songe endormit et que l'ombre défend.  
L'angoisse de la nuit bâillonne les échos,  
et l'ombre s'est crispée aux portes des tombeaux.

Seul le jet d'eau sanglote et l'heure, hostile encore,  
heurtant l'éternité de son rire sonore  
fait sursauter l'oubli du silence qui veille.  
Et pourtant, ô mon Dieu, le parc aimé sommeille.

\* \* \*

Dans ce jardin sans fleurs, à jamais enfermée,  
se promène toujours la peine accoutumée,  
la chère, et folle, et vieille peine d'autrefois  
qui tendrement chante en mon cœur, chante à mi-voix  
de vieilles chansons d'autrefois. Ce sont des mots,  
des mots sans suite et sans raison, jamais nouveaux,  
jamais heureux et toujours la voix familière

m'emplit d'une langueur cruelle et pourtant chère.  
Un peu folle et lassée et triste, elle conduit  
à la même heure, chaque soir, tous ses ennuis  
vers le coin familier où l'eau frêle bégaie  
sa plaintive chanson qui veut paraître gaie,  
et près de la fontaine écoute le jet d'eau,  
lui jette des graviers ou fait des ronds dans l'eau :  
ou bien aux nénuphars, aux corolles flétries  
dispense les soins lents de ses mains attendries,  
ou bien encor, pour distraire un moment son cœur,  
son cœur à qui le songe eût donné le bonheur, --  
sur le sable menu qu'un clair de lune argente  
dessine vaguement d'une main indolente  
le profil absolu de quelque aimé lointain  
dont les pas survenus feraient battre son sein :  
De celui qu'elle attend, depuis combien d'années !  
et dont les jeunes mains au rêve condamnées  
élevent dans son cœur de mirage et d'exil,  
sous son voile auroral, brodé de fleurs d'avril  
le mensonge fleuri d'une palme de roses.  
Les lèvres du printemps ne peuvent rester closes  
et les chants mensongers qu'elle entend sont si doux,  
que sans doute à présent, près d'elle, à ses genoux,  
celui qu'elle attendait dans l'ombre et la tristesse  
lui voue, en implorant, son unique tendresse.  
Il est là, tout près d'elle et par les vergers clairs,  
que pavoise la joie ivre des jeunes chairs,  
il la reconduira bientôt vers la patrie  
où le soleil avait fait éclore sa vie.  
Qu'il sera doux d'aimer comme les jeunes sœurs  
qui de leur voix, plus douce qu'un baiser de fleurs  
autrefois parfumaient les clairs pays de l'aube  
où les corps étaient purs de n'avoir pas de robe.  
...Et déjà dans son rêve elle écoute chanter,  
elle écoute à travers ses songes enchantés  
son cœur chanter et battre avec les jeunes feuilles,

car fidèle et toujours nouveau tu nous accueilles  
ô doux Printemps, dès qu'en nos cœurs heureux l'amour  
fait sangloter, sourire ou pleurer tour à tour  
l'avril perpétuel des songes et des choses....  
et c'est d'abord en nous que fleurissent tes rases....  
La vieille peine, à la fontaine, ainsi, sans fin  
tendrement rêve, et puis d'un pas presque incertain  
s'enfonce en tâtonnant dans l'ombre bleue et vide  
où le fuseau du clair de lune se dévide.

\* \* \*

Ainsi des pas furtifs à l'entour du bassin  
affligent la longueur du triste et vieux jardin.  
Ce sont les pas trop chers des défuntées années  
dont les cœurs sont pareils aux corolles fanées ;  
ce sont des pas si doux qu'ils semblent mensongers.  
Ce sont d'étranges pas qu'on croirait étrangers  
si l'on ne savait pas que ce léger bruit d'aile  
émerveillait jadis le jardin où, fidèle,  
il évoque à cette heure un printemps pâle et mort  
dont s'est tue à jamais la fanfare des cors !  
Ce sont de petits pas, de pauvres pas en peine  
qui parlent vaguement à la douce fontaine  
des jours passés, des jours d'espoir, des jours d'amour  
que le soleil drapait d'un luxueux velours.  
Et c'est si triste et si bon à la fois, d'entendre  
la bonne voix de l'eau, voix monotone et tendre,  
leur répondre en chantant un vieil air toussotté,  
un vieil air de romance où son cœur est resté,  
leur répondre en chantant pour calmer leurs alarmes,  
mais je sais bien que ses sourires sont des larmes.  
Quelquefois cependant la frileuse chanson  
se fait joyeuse et folle : il faut faire le rond,  
il faut danser la ronde autour de la fontaine,  
et j'entends trébucher les petits pas en peine.



Les jeux d'antan sont oubliés, les petits cœurs  
ont beau chanter : l'enfance est morte avec les fleurs.  
Et l'eau se fait plus triste encor de sa folie ;  
malgré toute sa joie on sent qu'elle supplie....  
Et quand très tard tous les petits pas semblent morts,  
la chère et douce et vieille peine enfin s'endort.

Mon cœur est un jardin d'automne ténébreux  
où se plaint vaguement un jet d'eau douloureux,  
un long jet d'eau plaintif dont l'amour délaissé  
se pâme vers le ciel comme un lys offensé !

*Gabriel Montjoie.*

## *Equinoxe.*

*Pour mon Ami Maurice Magre.*

*L'Automne a mené ses grandes cavales  
Aux crins d'ombre pâître l'océan ;  
Sur la lande morne où le flot dévale  
Entends-les hennir vers les pins géants.  
La mer, tonnant sa lointaine rafale  
Entre aux golfes béants,  
Dans des fanfares triomphales  
De vagues et de vents.  
Sur la côte déserte aucun phare  
De Contis jusqu'à Cordouan  
Dont l'œil écarlate s'effare  
D'ensanglanter la nuit au loin.  
Songe qu'en mer sur les flots se cabrent*

*Comme nos cavales sur la lande,  
Les barques sans voiles des pêcheurs  
Dans les danses macabres  
Que dansent  
Les rames aux gestes faucheurs...  
Sur les dunes de Gascogne,  
Des barques de marins basques  
Que la tempête énorme cogne  
Sombrent dans la nuit de désastre  
Pareille aux nuits des mers du Nord  
Où chantant sous des cieux sans astres  
Brandissant le harpon qui mord  
Déroutant sans fin la corde  
Leurs Aïeux voguaient sans miséricorde  
Dans le sillage de la mort...  
Des femmes sur la lande  
Lèvent leurs bras en croix  
Clamantes ou muettes d'effroi  
Comme dans les anciennes légendes.  
Le flot pétrifié des dunes  
Qu'aucun astre n'éclaire encor  
Eclate enfin au sanglot rouge de la lune  
Qui monte comme un signe de mort.  
Et les bras roidis sur les cables  
Tendus des mats aux grandes voiles  
Les marins, dans les vents implacables  
Jettent leur cri rauque aux étoiles !*

*Landes d'Arx.      Emmanuël Delbousquet.  
Automne 1897.*

## *Dans un Jardin plus beau.*

### PRÉLUDE

Dans la cité de fer brûlait toujours midi.  
Seul avec mes femmes, mes troupeaux et mes chars  
Je partis  
Et trente fois le disque d'or, abolissant la nuit,  
Devant moi découvrit ma route de hasards.  
Je vins dans les forêts au cœur humide, et l'art  
Des sèves m'excédait, qui dresse la fraîcheur  
En murailles et toits, des arbres si feuillus,  
Qu'à leur abri les flèches d'or ne criblent plus  
De la fuite radieuse amollissante des heures.  
« Puise toi-même en tout et la douceur en Eve,  
Me dis-je ; sois à toi l'horizon de ton rêve. »  
Seul toujours et mes femmes, je vins dans un désert.  
Mon âme y but parfois l'eau qui tombe du ciel,  
Mais des fleurs mortuaires empoisonnaient de fiel  
L'eau des pures fontaines qui jaillissent de terre.

### I

Pour être plus aimé,  
Pour que plus de douceur inscrite en mon poème  
Et plus d'orgueil encor disent que je vous aime,  
Dans un jardin plus beau j'aurais voulu mener  
Calme, ma vie.

Car c'est votre Venue, ô vierge bienvenue :  
Ineffables dans l'air, selon toute harmonie,  
Des couronnes sont chues, moissons de fleurs unies,  
Des musiques ont brui, qui longtemps s'étaient tues.

Dans ce jardin fait à souhait pour les imageries,  
Un faune, près d'un étang qui soupire  
Aux soirs lunaires,  
Faune ancien de bois vert  
Auquel je te dédie pour ta musique amène,  
Chanson des raines.

Jardin sentimental, nous irons deux à deux  
Par tes allées.  
Chère, tu me diras tes plus chères pensées  
Et nous compterons, reine et roi,  
La fuite radieuse amollissante des heures  
Sur tes doigts.

Puis,  
Si tu veux nous aurons quelque fière demeure,  
Au vide des palais j'aurai mieux ta douceur.  
Si tu veux nous irons sur les mers, les navires,  
Au bruit des aventures j'aurai mieux ton sourire.

Dans un jardin plus beau, pour être plus aimé,  
Pour que plus de douceur inscrite en mon poème  
Et plus d'orgueil encor disent que je vous aime,  
Calme, j'aurais voulu mener  
Ma vie.

II

Mes passions en troupeaux  
Vers quel jardin plus beau  
Mènerai-je  
La neige  
De vos troupeaux ?

Quel jardin donnerait aux chèvres qui vont trainant  
Leur pis gonflé de lait, chevreaux toujours gourmands ;  
Aux arbres de l'automne des couronnes en or,  
Aux arbres de l'été des couronnes encor,  
Aux arbres du printemps la sève qui dessine,  
Erige et ploie, aux arbres de l'hiver la fine  
Anatomic d'un vieux roi qui dresse ses vœux  
De mort frappant enfants, et les fleurs et les jeux ;  
D'éparses musiques aux vents, la blancheur grave aux  
[cygnes,

La grâce pure aux femmes, aux mères la bonté,  
Aux vieillards la sagesse et son orgueil insigne,  
Que tu ériges en nous, — Vase de Vérité !  
Seigneur ! — comme un miroir de ton immensité.

Quel jardin fastueux de lys et de roses trémières,  
Ivre de fruits sanglants et de jeux de lumières,  
Fleuri de vols d'oiseaux et d'enfants endormis  
Sur des grappes entassées, vibrant du bruit ami  
Des abeilles, fleurs échappées au rêve de midi ?

Jardin sans fin hors de lui-même, où tourne en rond,  
Autour d'un puit sans fond, l'orgueil des quatre saisons,  
Qui causent tour à tour : les pures nuits amoureuses,  
Peuplées d'astres mûrs qui tombent et des luttes  
[heureuses

Où la vierge sourit à l'éphèbe qui la prit,  
Où les reines succombent au feu dont tu naquis ;  
L'orage, et ses dessins qu'un chêne souverain  
Ne touche un peu sans qu'ils brisent son tronc d'airain ;  
Les travaux graves des champs, où l'auguste oraison  
Se courbe, de ceux-là qui vont à la moisson,  
Où la joie s'éparpille au fardeau clair des vignes ;  
Le froid, et la douleur du mendiant qui fait signe.

Jardin sans fin hors de lui-même, où tourne en rond,  
Autour d'un puit sans fond, l'orgueil des quatre saisons,  
— Ainsi des soupirs d'or au lointain des allées,  
Des roses sont écloses, des fleurs sont envolées,  
Des lézards d'argent vert, subtils signes au soleil,  
Ont frémi, — lorsque Ici, par une route vermeille,  
Par un été comme échappé des mers trop tièdes,  
D'astres trop graves, de seins de reine, de lèvres d'aèdes,  
Par les parfums, les fastes clairs d'un clair matin,  
Je vins.

*Christian Beck.*

## *Les Apothéoses Glandestines*

Des pavots ! Des pavots ! Des pavots !  
Qu'on apporte les blancs pavots  
La Neige des calmes calices troublants  
Sur le haut des tiges dansantes,  
Les virginaux pavots si blancs  
Des grands sommeils éblouissants  
Qui rêvent en se balançant  
De Léthargies se pâmant !

Des pavots ! Des pavots ! Des pavots !  
Qu'on laisse les rouges pavots,  
Qui lancent la luxure de leur gueule très haut,  
Ceux qu'on dirait de tumultueuses lèvres  
Se haussant jusqu'au grand Baiser pervers  
Chairs en sang des pavots des très lascifs Soleils  
Tournant, tournant d'horreur de n'avoir pas de  
[Ciels !

Des pavots ! Des pavots ! Des pavots !  
Ah ! qu'on fauche les noirs pavots  
Les vénéneux pavots  
Qui sautent des sinistres Eaux  
Puissants comme des remords !...  
La floraison infernale  
Obsédante comme le mal  
Ah, qu'on la fauche et qu'on en finisse  
Avec ces mortels pavots noirs qui agonisent !

*Maurice Marchin.*

## *Les Yeux.*

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,  
ouverts à quelque immense aurore,  
De l'autre côté des tombeaux  
les yeux qu'on ferme voient encore

SULLY PRUDHOMME.

Miroirs de ces lointains berceaux  
où notre âme reste agrafée ;  
Miroirs des vieux contes de fée  
et du songe bleu des fuseaux ;

les yeux qui veillaient mon enfance ;  
les pauvres yeux d'anxiété,  
faits de l'azur trop tôt quitté,  
pleins de tendresse et d'ignorance ;

les yeux aux regards de velour,  
fleuris d'une aurore suprême ;  
les yeux où la mort, elle-même  
ne sut pas éteindre l'amour ;

Les yeux dont les douces prunelles,  
rieuses si souvent en pleurs,  
étaient les sœurs frêles des fleurs  
qui sont mortes d'être trop belles ;

Les beaux yeux, les yeux bien aimés  
pleins de tendresse inassouvie  
les yeux qui veillaient sur ma vie  
les yeux-gardiens se sont fermés.

Et depuis je vais Dieu sait comme  
parmi la vie et ses combats,  
aujourd'hui, demain ou là bas  
y serai-je jamais un homme ?



De ces yeux qui m'ont trop aimé  
j'ai gardé les langueurs hautaines,  
tous les soucis, toutes les peines.  
Et mon cœur s'est accoutumé

à croire à leur chère présence :  
ils sont là quand je vais pleurer.  
Les beaux yeux, les yeux vénérés  
veillent encore mon enfance.

Bien que dans la tombe exilés,  
ils n'ont pas trahi ma détresse  
Mais ils étoient ma tristesse  
de leurs longs regards désolés

Et j'entends au fond de mon cœur  
errer leur peine monotone ;  
ces beaux yeux d'amour et d'automne,  
pour moi, souffrent avec bonheur

car c'est la meilleure des choses  
d'aimer et de souffrir ainsi,  
et c'est mon seul et vrai souci  
d'être aimé par des lèvres closes.

Je vois leur amour exalté  
m'encourager de leur vaillance ;  
je sais que leur bonne espérance  
me sourit pour l'éternité.

Et devant leur joie éternelle,  
je songe aux yeux qui vont mourir,  
aux yeux qui n'ont su s'attendrir  
fut-ce une heure, même mortelle !

Je songe aux yeux accoutumés...  
et que l'ennui ronge peut-être  
et qui s'en iront sans connaître  
le bonheur de savoir aimer !

*Gabriel Montjoie*

## *Le prix du Savoir*

*à Paul Reimon.*

Le bel adolescent, taciturne et fébrile,  
dans le vieil oratoire où dans une ombre hostile  
saigne la nostalgie inerte des flambeaux,  
sous le regard injecté d'or des blonds joyaux  
qui caressent sa chair comme des yeux de femmes,  
le bel adolescent, svelte comme une flamme,  
fier comme un glaive et plus beau que ses yeux soyeux,  
ce soir encor, pour calmer son cœur soucieux,  
trahi par l'orgueil mort des derniers diadèmes  
se penche éperdument sur d'orgueilleux poèmes  
où, parmi la candeur des palmes et des lys  
survit la majesté des sceptres abolis.  
Et sa soyeuse voix, naïve et parfumée  
où jasant des chansons d'eau vive et de ramée,  
sa voix où semble éclore un frais matin d'avril,  
un matin printanier, candide et puéril,  
afin d'émerveiller son âme taciturne,  
brode de vers fleuris le silence nocturne.  
Il chante, et sous ces vers éblouis de soleil,  
enjoaillés d'azur, d'avril et de réveil,  
il sent renaitre enfin, pour des amours nouvelles  
plus douces qu'un aveu, des lèvres fraternelles.  
Et tandis qu'effeuillant le songe de sa voix,  
qui fait chanter les vers comme de doux hautbois,  
un printemps ingénu, plein de fleurs paresseuses,  
sur ses lèvres d'enfant, sur ses lèvres heureuses,  
attarde une fraîcheur de framboise et de miel,  
les beaux vers lumineux comme des arcs-en-ciel  
fleurissent ses grands yeux et pavaisent son rêve !

Et l'enfant exalté, fier et beau comme un glaive,  
svelte comme une flamme et doux comme une fleur,  
s'enivre du vin fort qui jaillit de son cœur  
déchiré par le vol onglé de ses chimères !  
Vin d'amour, hérissé de roses meurtrières  
qui parfume sa joie et chante son destin  
et qu'on verrait longtemps palpiter comme un sein  
si, dans le fin cristal d'une coupe arrondie  
qu'allumeraient en vain ses baisers d'incendie,  
on versait son automne où saignent les raisins  
qu'ont mûris pour sa soif les vieux soleils éteints.  
Vin cruel et lascif, où des lèvres mordues  
par la luxure en saignant se seraient fondues;  
Vin de triomphe, où vierge et fier un jeune sang  
tout embrasé de vie et de soleil levant,  
dans ses fêtes de joie et de jeunesse écloses,  
dans ses tourbillons d'or et ses houles de roses,  
réflète la splendeur de l'horizon vermeil,  
où chaque fois que naît un splendide réveil  
comme un paon fastueux, le soleil fait la roue;  
Vin de gloire, où, cabré comme une jeune proue,  
dans une mer de pourpre un beau rêve joyeux,  
un beau rêve d'enfant cingle vers d'autres cieux ;  
Vin de songe et d'amour, jaspé d'éclairs étranges,  
fouetté par le courroux des démons et des anges  
qui, sans y parvenir, y recherchent leurs Dieux  
et s'unissent parfois en baisers odieux ;  
Vin de vie et d'amour, vin de rêve et de gloire  
dont le velours arbore un reflet de victoire  
et qui fait ricocher dans les beaux vers chantés  
comme dans des miroirs, ses rubis réfléchés,  
et dont les chers baisers, pleins de lèvres blessées  
en caressant l'enfant, adulent ses pensées

et réveillent en lui l'orgueil de ces aïeux  
dont le rêve a tenté d'escalader les cieux !  
Déjà, sous ses cheveux qui tombent en visière,  
sur son beau front ridé, l'ongle d'une chimère  
a gravé le destin d'un heureux conquérant;  
et dans le cher poème où se cabre son sang  
il entrevoit la rouge et tragique épopée  
qu'au fronton de l'histoire écrira son épée.

II

Ainsi, Dieu de mon sang, je te revois encore,  
bel enfant de proie et de guerre !  
Je revois les beaux yeux où la foi de naguère,  
rallume sa première aurore.  
Je te retrouve encor fier et beau comme un glaive,  
ô bel enfant prédestiné,  
Toi, qui faisais bondir mon cœur éperonné  
lorsque tu chevauchais mon rêve !  
Comme autrefois tes yeux, les beaux yeux orgueilleux  
aux regards durs comme des serres,  
Tes yeux impérieux s'accrochent aux bannières,  
qui claquent dans mon sang houleux.  
Mais en vain il voudrait tromper ma diligence !  
Si, hautain comme au premier jour,  
Tu m'apparais encor resplendissant d'amour,  
flambeau de ma divine enfance ;  
Tu n'es plus à présent le vainqueur orgueilleux  
pour qui le Dieu des vieilles races,  
Qu'écaille de boucliers d'or et de cuirasses  
le reflet des temps fabuleux ;  
Pour qui le jeune Dieu qu'éblouissaient les rêves,  
faisait chanter dans le matin  
Ta jeune armée, ainsi qu'une lyre d'airain  
dont les cordes seraient des glaives !

Tu n'es plus le vainqueur qui défait le sort,  
    quand vers la gloire et dans la joie,  
Tes étendards, pareils à des oiseaux de proie  
    t'emportaient sur leurs ailes d'or !  
Quand sous l'arc triomphal des premières lumières,  
    au rythme de claires chansons,  
Des rafales de gloire, embouchant tes clairons,  
    gonflaient les houleuses bannières ;  
Et quand à l'espalier des molles voluptés,  
    à l'ombre d'étranges ramures,  
Où des seins nus saignaient comme des grappes mûres,  
    tu gorgeais tes sens indomptés !  
Plus haut que ton orgueil, jaloux et séculaire,  
    plus haut que les âpres instincts  
Et que le formidable aboiment des buccins  
    qui s'étranglait dans ta colère ;  
Plus haut que la luxure et ses festins heureux,  
    fleuris de rouges fleurs phalliques,  
Et plus haut que la gloire et ses clairons tragiques,  
    un ange triste et ténébreux,  
D'une lointaine voix, d'une voix qui supplie,  
    d'une voix où des oiseaux bleus  
Devaient battre de l'aile en des mots merveilleux,  
    l'Ange de la vieille Folie  
T'a parlé quand la Vie et ses jeunes matins  
    pavoisaient encor tes prunelles.  
Et tes jours les plus beaux à l'ombre de ses ailes  
    tes jours heureux se sont éteints.  
Lorsque la nuit, la nuit pensive, à son rouet d'ébène  
    filait des linceuls aux blessés,  
Il vint t'ensorceler de ses frêles baisers,  
    le bel ange à la voix lointaine.

Mais cet ange ignorant ne lisait qu'en son cœur  
et quand tu sus que ce cœur même  
Étoilé de pitié, giffait mieux qu'un blasphème  
l'œuvre infâme du Créateur ;  
Quand tu sus que ce Dieu servait ta destinée  
et que malgré l'amour humain  
Les christs auraient la croix comme Abel eut Caïn  
durant l'éternité damnée ;  
Quaad tu vis la bonté de l'homme, condamnée  
aux griffes de ce Dieu de Haine  
Saigner sur le rocher de la pensée humaine  
comme un Prométhée enchainé,  
Ta pensée implacable à l'amour asservie,  
calme et forte comme un tombeau,  
Dans ton cœur qui chantait comme un frêle berceau  
ta pensée a tué la vie.  
Le Savoir t'a tenté comme un fruit défendu  
que tu mordis à pleine bouche  
Et ton front à jamais porte l'ombre farouche  
d'un ignorant bonheur perdu.  
Et c'est en vain, mon fils, qu'au fond de l'ombre hostile  
d'un oratoire pavoisé,  
Tu cherches dans un livre où survit le passé,  
l'oubli d'un amour inutile.  
Ton âme qui jadis claquait comme un drapeau,  
l'âme de ma divine enfance,  
Partout verra surgir et fleurir la souffrance  
entre ton cœur et ton cerveau  
Jusqu'au jour ineffable où la mort mensongère  
de ses mains trompeuses et vierges  
Fermera tes beaux yeux, comme on éteint des cierges,  
tes beaux yeux de proie et de guerre !

*Gabriel Montjoie*

## Prologue.

Ecoutez la chanson bien douce....

(PAUL VERLAINE.)

### VERS A L'AIMÉE.

*Tel un chant de hautbois, solitaire et candide,  
S'envolant ingénu dans la fraîcheur des soirs,  
Voici les vers naïfs que mon amour timide  
A joaillé de paix, de tendresse et d'espoirs.*

*Voici les vers naïfs, dont la douce musique,  
Délaissant l'orgueil vain des beaux mots triom-  
[phants,  
A chanté tour à tour dans la flûte rustique  
Avec des voix d'Avril et des rires d'enfants.*

*Voici les vers naïfs dont la grâce fragile,  
Caressant vos beaux yeux d'un souvenir d'hier,  
Saura vous évoquer l'adolescent tranquille,  
Qui reposa sur vous l'essor d'un regard fier.*

**Paul Jàne.**

## *Au Soir.*

*Pour M<sup>lle</sup> J. L.*

*C'est l'heure suggestive, où l'ombre diaphane  
S'alanguit sur les bois comme un rêve enchanté,  
Où, dans la nuit sereine, une fleur qui se fane,  
Jette en mourant parfum sa dernière beauté.*

*C'est l'heure de la paix; aucune voix profane  
Ne s'en vient plus meurtrir l'écho des soirs d'été,  
Et comme un blanc poème, au ciel, la lune plane  
Revêtant les buissons de neigeuse clarté.*

*Seul parmi le silence éperdu de la vie,  
Errant par les sentiers au fol hasard des pas,  
Je sens frémir en moi les serments et l'encre*

*Du doux et grave amour que je ne connais pas....  
Et voici que soudain, frappant ma destinée  
Ton nom vient de chanter sur ma lèvre étonnée.*

Avril 1898.

**Paul Jâne.**



## Les Livres

*Histoire de M. ARISTIDE TRUFFAUT,*  
*Edmond Glesener.*

EDITION DU MERCURE DE FRANCE

Je ne ferai pas à M. Edmond Glesener l'injure de l'appeler un génie, mais je lui dirai tout de suite que son livre m'a charmé et agréablement surpris. Les bourgeois y dépeints sont d'une ressemblance pas du tout exagérée. Leurs vies mesquines et leurs mœurs vulgaires sont retracées avec une exactitude pittoresque qui, sans tomber dans la charge, n'en revêt pas moins une nuance d'ironie très spéciale. « Sylvain Loyseau » pontifie avec l'emphase d'un grotesque Homais, et « Aristide Truffaut » est bien le digne successeur de Pécuchet et de Bouvard. J'ai comparé aux types inoubliables de Flaubert les personnages de M. Glesener ; de même la phrase de ce dernier courte, solide d'assises rappelle parfois celle du grand écrivain français. Et sans vouloir l'affirmer trop, je croirais bien aussi que M. Glesener procède un peu de Camille Lemonnier. Il recherche comme lui le détail caractéristique ; il a le même sens très vif de la plastique et du relief. Que ces remarques ne donnent à personne lieu d'y voir autre chose qu'un éloge sincère. Je serais désolé qu'on les interprêtât mal. C'est ma très ferme conviction qu'à ce début, où Edmond Glesener s'est affirmé maître de sa langue et possesseur d'une méthode vraiment personnelle, succédera une série d'œuvres marquantes.

\* \* \*

*LA VIE SECRÈTE,* Camille Lemonnier.

OLLENDORFF.

De longues heures, je viens de vivre le cauche-

mar d'errer dans un jardin parcouru d'êtres mystérieux, dont chaque vibration de pensée se lisait dans les yeux, attirée et fixée là par un magnétisme bizarre. Des fatalités planaient dans l'air. De partout, l'énigme surgissait menaçante. Des lèvres se remuaient, des gestes scandaient la chute des syllabes, des pas se croisaient dans les allées. Mais aucun bruit ne se percevait. Une immatérialité enveloppait toute manifestation de la vie physique. C'était le royaume non des âmes quêtes et vulgaires ou même simplement naturelles, mais des âmes complexes, ravagées par des passions surhumaines, torturées par la douleur et l'amour dans ce qu'ils ont de plus violent et de plus inexplicable.

La vision s'est évanouie; mais l'impression subsiste encore. Je sens que ces yeux que j'ai vus me regardent. Et malgré moi, par moments, je les fixe avec la volonté de comprendre les secrets qu'ils n'ont point l'intention de me révéler. Car beaucoup de contes de « *la Vie secrète* » renferment des problèmes psychologiques d'une rare subtilité. Et n'est-il pas juste que j'en admire davantage Camille Lemonnier qui, à ses puissants dons naturels de peintre et de sculpteur, joint celui de l'analyse la plus pénétrante et la plus raffinée?

\* \* \*

*SOURCES VERS LE FLEUVE,*

*Robert de Souza.*

EDITION DU MERCURE

Une compréhension sincère de la nature et de la vie donne aux vers de « *Sources vers le Fleuve* » un doux parfum de printemps et de jeunesse. De clairs symboles célèbrent le mystère

des nuits et la beauté des jours. Ce chevalier mourant avec, à ses lèvres, comme viatique

*« Une pâquerette à la blanche couronne d'hostie »*

ces vierges naïves venant montrer aux foules les fastes des couchants et leur révéler le sens intime de la vie, ce dialogue où Callixte et Euphrone personnifient le jour et la nuit qui se disputent l'empire du monde, voilà de jolies allégories.

Quant à la technique du vers, je ne l'ai pas toujours comprise. Je suis pourtant porté à croire qu'à côté de l'emploi de certains mètres il existe des combinaisons suivant lesquelles s'ordonne le vers libre. Je n'en veux comme exemple que ces vers où l'intention du poète est manifeste :

*D'un dernier galop, je franchis la grille,  
Et j'apparus !  
Allègre de joie qui bruit et brille,  
Rouge et or d'orgueil vers ma conquête,  
Je me dressai, inattendu,  
Dans le nuage encor de ma course, vêtu  
Des éclaboussures du soleil  
Qui pétillantes sautaient des fers de ma bête  
A mon casque, à mes armes, aux étoiles,  
Dont mes hauts faits m'avaient la poitrine constellé.*

Quoi qu'il en soit, je soupçonne en Robert de Souza un théoricien savant qui consent parfois à être poète et qui l'est avec de rares qualités d'émotion, de coloris et de délicatesse. Mais s'il consentait à n'être que poète, sa langue gagnerait en naturel et en simplicité. Certaines tournures de vers, la construction parfois laborieuse et précieuse de la phrase laissent deviner que, de temps en temps, près des yeux éblouis qui regardent le soleil, les fleurs et les cieux, vien-

nent s'en placer d'autres aux paupières rougies  
et fatiguées par l'étude.

\* \* \*

*L'ALMANACH DES POÈTES. 1898.*

Pour chaque mois, un dessin d'une grande  
pureté de lignes, d'Auguste Donnay. Les beaux  
vers sont malheureusement en petit nombre. Ça  
et là, quelques-uns à citer :

FÉVRIER (HENRI GHÉON).

*Mais la nuée des noirs corbeaux  
s'est envolée des champs de glace  
vers les cimes des peupliers ;  
déjà le givre perle en eau  
le long des branches,  
le soleil ne s'est pas montré,  
mais la grande route toute blanche,  
qui va sans doute au paradis,  
perd un peu de sa candeur chaque midi  
comme s'il l'avait effleurée....*

AVRIL (CAMILLE MAUCLAIR).

*Seigneur ! préservez-nous des héroïsmes, bêtes  
Comme le cri des paons et comme eux pavanés,  
Des fleurs trop rouges, du ciel trop bleu, des chants,  
[des fêtes,  
Des idylles au soir, des femmes ramenées,  
Des bouquets insolents qui font mal à la tête,  
Du sentimentalisme et des fécondités,  
Des ostentations de la vie animale,  
Et de l'orgueil ridicule des mâles !  
Vous savez, vous, Seigneur, que notre âme est  
[malade ;  
Ah ! laissez-nous nos clairs de lune de cristal  
Qui souffraient tendrement pour nous seuls,  
. . . . .*

*L'enseignement de la solitude et des deuils,  
La charité des cieux confidentiels,  
Les frileuses nuits blanches sur les manuscrits !*

JUIN (TRISTAN KLINGSOR). A lire la charmante chronique du Moulin à Vent.

SEPTEMBRE. De FRANCIS JAMMES, ces lignes qui me font oublier ses attendrissements sur le sort des veaux et des cochons que les hommes auront la barbarie de tuer :

*O Muse ! Apaise un cœur douloureux. Si ma cendre doit un jour retourner aux vignes de Septembre : fais, du sang de mon cœur, naître une grappe d'or, douce à la grive agile et pépieuse. Mais encore : que la fille qui passera, un jour, auprès, la cueille et la mange en riant, sans penser au tombeau où mon cœur dormira éternellement beau.*

*Qu'elle la mange et dise à ses amies : Septembre, cette année, a mûri longuement ces grains d'ambre, j'ai mangé cette grappe douce, et suis contente.*

\* \* \*

PAUL FORT. BALLADES FRANÇAISES  
(2<sup>e</sup> SÉRIE)

« Le soleil s'est posé sur la colline en fleurs... Mon rêve et mon regard y jouent et leur bonheur rend heureuse mon ombre au fond de la vallée... »

Ce rêve et ce regard ont joué sur les collines en fleurs, dans les forêts bruissantes de vie mystérieuse, parmi les plaines caressées par la brise et fécondées par le soleil. Et d'être ainsi si près du rêve, ce regard a vu la Nature plus grande, plus sainte et plus belle.

Quelque chose de religieux et d'ému émane de

chaque poème et la phrase se scande avec comme en elle un battement du cœur du poète.

« Les cimes opposaient leur blancheur délicate au bleu profond du ciel émaillé d'améthystes, et l'ombre était limpide où glissaient sur les glaces les vapeurs de la nuit en doux myosotis. »

« Le ciel était la treille où respiraient les astres, comme au mur du printemps respirent les lilas.... »

Quant à la Forêt, Paul Fort semble lui avoir donné une âme et en avoir compris tous les murmures et les frissons.

« Chaque arbre est une lyre où les doigts du soleil font vibrer chaque branche comme un accord en fleurs, chaque arbre, feuille à feuille, note à note, s'éveille.... Epuisée de se dire, et que le vent l'effleure, chaque lyre se brise et se pleure. »

De la Forêt, le poète est allé dans les champs par

« la route qui y glisse comme une libellule. »

Là, il a écouté ce que disait le vent :

« Sous un ciel gris, frileux de rose, le vent fait des joues dans les blés. Il chante, il siffle tour à tour, par les épis, dans chaque paille. Chaque racine file un si doux son que tout le champ défaille, et l'alouette écoute aux pailles et, jalouse, apprend à chanter. »

Il a regardé les jeux des rayons sur les prairies où

« les marguerites, en leur cœur, font prisonnier le soleil »,

les rivières fuir sous les rideaux de saules, le rose de l'aurore épandre sur la plaine sa pudique fraîcheur. La bonté, la candeur, la paix qu'inspire la contemplation des étendues frissonnantes, il a su les exprimer intensément, dans cette exquise ballade surtout :

« Les routes sont jolies. La plaine est puérile. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. La cloche du dimanche, douce comme l'avril, fait rouler doucement les perles du ciel bleu. »

« L'air frais dans les rubans, de la boue aux sabots, les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Il a tant plu la nuit, mais le ciel est si beau qu'à le mirer la boue et les sabots sont bleus. »

« La plaine est puérile comme un jouet d'enfant. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Tout autour des moulins tournent les petits champs. L'ivresse des dimanches tourne dans le ciel bleu. »

« A la main le beau livre, le chapelet à la manche, les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Il revient dans l'air bleu de fraîches souvenirs. Les gens sans se le dire, se pardonnent entre eux. »

« La ronde du vent frais marque la joie de l'heure. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Comme des ailes à leur front, comme des ailes à leur cœur, les rubans, les rubans flottent vers le ciel bleu. »

« Là-haut, loin de la terre, là-haut, près du Seigneur, toute la joie des hommes tourne dans le ciel bleu. O la ronde des fronts ! ô la ronde des cœurs ! Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. »

« Le curé prêchera des choses tout à l'heure mais les gens à l'église écouteront bien peu. Les cœurs loin de la terre, les fronts près du Seigneur, sous les harpes des anges se pardonnent entre eux. »

La langue est imagée; la phrase, chantante, harmonieuse; l'émotion, profonde et sincère. En faut-il davantage pour qu'une œuvre soit belle ?

\* \* \*

*RIMIMBRANCES, Lucien Colson.*

(ORNEMENTATION DE M. AUGUSTE DONNAY)

MATH. THONE, LIÈGE

Une fraîche plaquette de « rimais wallons » pittoresques et savoureux traversés parfois de cette tristesse mélancolique de l'âme wallonne.

En vente chez l'auteur, Lovaniste-Voie, Vottem (Liège).

En librairie : fr. 1,50.

Tirage supplémentaire : 50 exemplaires sur papier couché dont 20 sont mis dans le commerce au prix de 3 francs l'exemplaire. Les souscriptions doivent être faites par carte postale.

*Guillaume Hennen.*

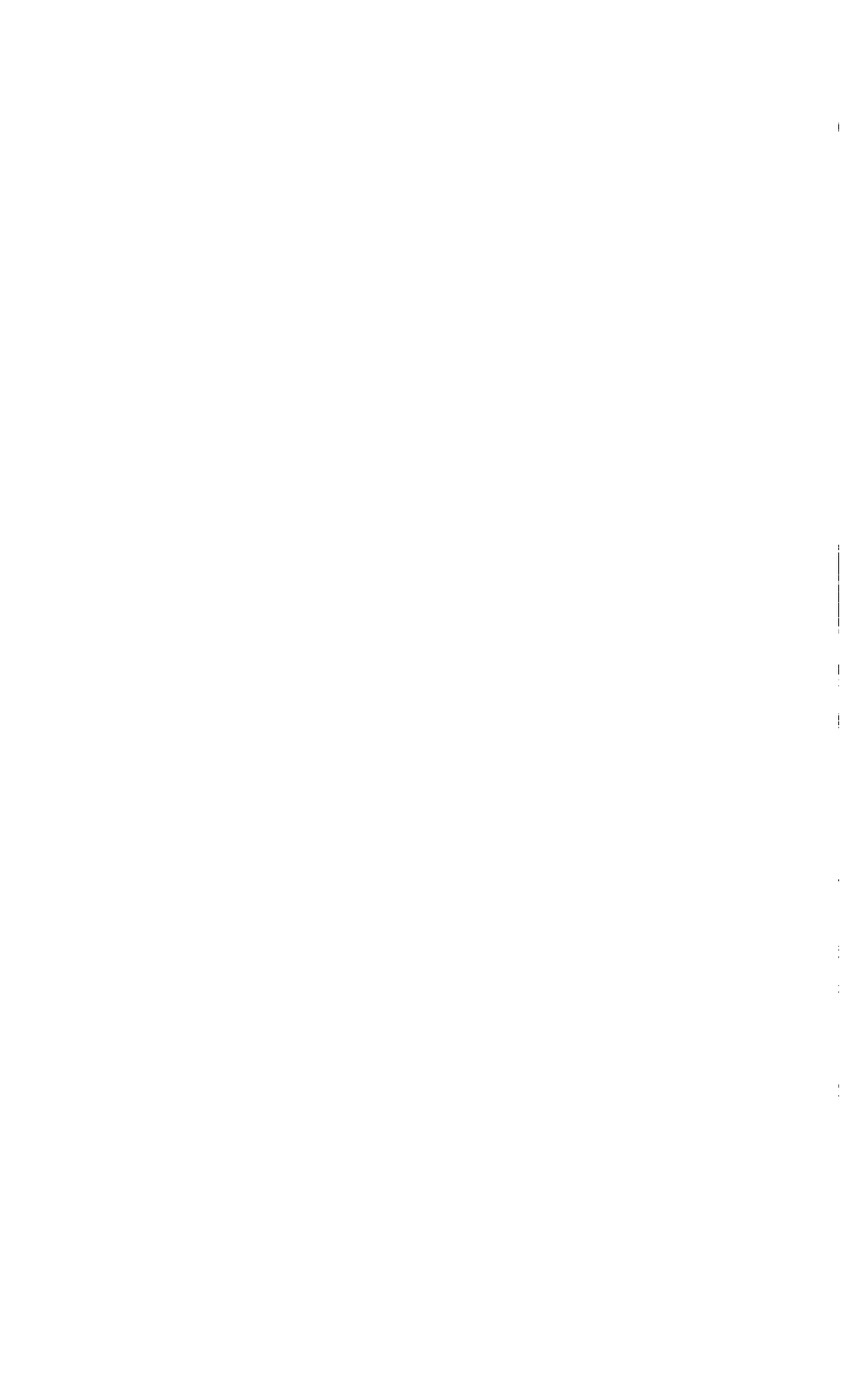
---

LA REVUE CESSE DE PARAÎTRE.









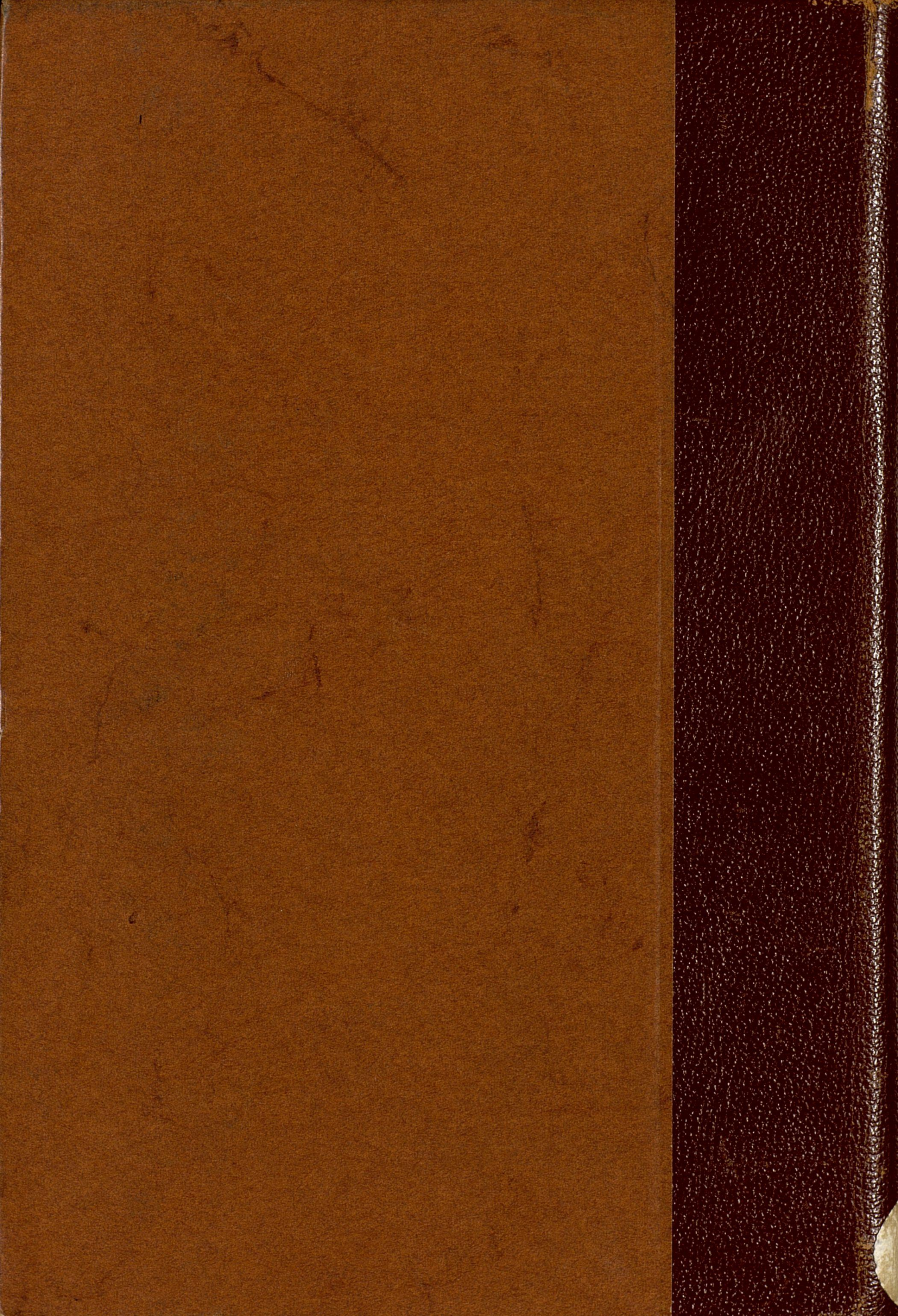














## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.